JACQUES SPITZ

Les romans Fantastiques

LES ÉVADÉS DE L'AN 4000



GALLIMARD



Jacques Spitz

LES ÉVADÉS DE L'AN 4000

(1936)

I

L’AMPHITHEÂTRE « THUCYDIDE » À TOMBOUCTOU

— Pat ! Par exemple ! j’ai failli ne pas te reconnaître ! Qu’est-ce qui t’est arrivé ?

— Le froid, le soleil,… fit Pat.

Il souriait et l’éclat de ses dents accentuait la teinte brique de son visage méconnaissable. Il expliqua :

— Pendant les vacances j’ai suivi les fouilles du Moyen Nord et je n’ai pas couché une fois sous terre.

— Moi, reprit Wassermann blanc comme un navet, j’étais aux stations de repos, sur les bords du nouveau Tanganika. Ah ! mon vieux, vingt-deux degrés toute la journée, on vit en pagnes. La voûte a par endroits trois cents mètres au-dessus du lac. Brise marine, vent, tempête à volonté. Planking, hydroplaneurs sur toutes les plages et les plus jolies filles du sous-sol ! Vois-tu ce que ça représente deux cents kilomètres de nappe d’eau souterraine, avec éclairage artificiel continu ?

— Un lieu dont j’aurais horreur, dit froidement Pat.

— Ça va ! fit Wassermann brusquement calmé par ce manque d’enthousiasme.

Ils suivaient l’allée de sable menant du vestiaire des ascenseurs au grand bâtiment neuf dont le fronton portait : *Amphithéâtre Thucydide.* D’autres groupes, enveloppés de peaux de phoque, se hâtaient sur le chemin en maugréant.

— Le vieux veut nous faire crever avec ses cours à l’extérieur.

— Moi c’est le soleil qui m’abîme les yeux, fit une fille à lunettes.

— Hé ! les faux-frères ! cria de loin en les voyant passer un étudiant qui avait enfilé une blouse blanche sur sa fourrure.

— Ophis ! s’exclama Wassermann, où es-tu inscrit ?

— À la section de botanique, dit Ophis, autant dire parmi les crétins.

— Et nous à la section d’histoire, rétorqua Pat.

— Oh ! alors ! fit Ophis sans chercher à dissimuler son dédain. Puis, sortant de la poche de sa blouse une boule irrégulière, il dit : « Tenez, regardez… »

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Wassermann.

— La gloire de la serre 34 et le résultat de dix ans d'efforts : un fruit d'une espèce disparue qu'on est arrivé à faire repousser à partir de graines trouvées dans le Grand Nord : c'est une pomme.

— Est-ce que ça se mange ? fit Pat.

— Ça se mangeait, expliqua Ophis, ça se mange peut-être encore, mais pour l'instant, le morceau revient à plus de dix mille kilowatts, on le garde comme pièce de démonstration et les vieux vont le faire servir à des expériences.

Il disparut dans la serre. Devant l'entrée du souterrain de la bibliothèque, un groupe d'étudiants discutait. À l'étoile de carton gris qu'ils portaient sur la poitrine, on reconnaissait des scientifiques.

— Demandez à Évy, firent plusieurs voix.

Pat leva machinalement les yeux qu'il tenait sur le sable gelé de l'allée et son regard rencontra le visage d'Évy. Il pensait au fruit d'Ophis et ne comprit pas tout de suite ce qui se passait en lui.

— Nous verrons ça plus tard, répondit Évy. Pour l'instant, il convient de faire malgré tout quelque chose.

Il fallut le contraste désagréable entre le charme du visage et le timbre sec et dur de la voix, pour que Pat devînt conscient de l'émotion qu'il avait ressentie devant la nouvelle venue.

Mais déjà Wassermann se précipitait :

— Vous ! ici ! Vous ne m'aviez pas dit à Tanganika que vous suiviez les cours de la Faculté.

— Je ne dis que ce qu'il y a lieu de dire, fit froidement Évy.

Un peu décontenancé, Wassermann balbutia :

— Je vous présente mon ami Pat Sandersen, un archéologue futur…

— Ah ! fit Évy à peine polie. Et, sans plus de façon, elle se retourna vers les étudiants à l'étoile de carton : « Je prendrai la parole à la prochaine réunion, et je dirai que selon moi… »

Pat entraîna Wassermann qui eût volontiers insisté.

— Sais-tu qui c'est ? dit Wassermann. La fille de la Condamine, le vice-président du Conseil exécutif.

— Grand bien lui fasse, déclara Pat.

— Là-bas, elle était championne de hors-bords première série et

prix d'excellence au concours des fleurs-scaphandres… J'étais le mille et unième de ses adorateurs.

— Je m'en fous, fit Pat.

Wassermann se cabra :

— Dis donc, ça ne te réussit pas les excursions sur la calotte polaire. Qu'est-ce que vous avez donc tous ? La mauvaise humeur d'un jour de rentrée ?…

Ils pénétrèrent dans l'amphithéâtre. Sur les gradins où auraient pu tenir cinq cents auditeurs, il y avait à peine une cinquantaine de sièges occupés. De haut en bas fusaient les interpellations joyeuses.

— Qu'est-ce que c'est que le cours d'histoire générale ? cria une voix jeune en scandant les syllabes.

— Le dernier prêche dans le désert ! répondit un autre au milieu des rires ironiques.

Ces rires et ces éternelles plaisanteries étaient pénibles à Pat. Il reporta son attention sur la coupole de verre où une grosse lentille mue par un héliostat faisait converger les rayons du soleil pâle sur la chaire encore vide du professeur.

— Avec ça, lui expliqua Wassermann, pendant tout le cours il aura dix-huit degrés sur son crâne chauve.

— La science vient au secours de l'histoire, remarqua mélancoliquement Pat.

Une petite porte s'ouvrit sur l'estrade. Précédé des appariteurs, un groupe de vieux messieurs fit son entrée. Des applaudissements s'élevèrent, un peu étouffés par les gants fourrés que beaucoup d'auditeurs avaient conservés. Le professeur gagna lentement la chaire. Avant de s'asseoir, il se tourna vers un personnage ventripotent qui se trouvait à sa droite et déclara :

— Mesdemoiselles, messieurs, je tiens d'abord à remercier, en votre nom et au mien, monsieur le doyen de la Faculté des Sciences qui nous fait l'honneur d'assister à la première leçon de notre cours.

Le doyen s'approcha de la chaire, à la toucher du ventre.

— Mes chers amis, dit-il avec une bonhomie un peu forcée pour masquer son défaut d'éloquence, j'ai tenu à venir en personne à cette séance inaugurale pour encourager ceux d'entre vous qui se consacreront aux études historiques. Il est de bon ton, je le sais, dans les groupes d'étudiants, de railler ceux qui suivent les cours de la Faculté des Lettres. Toutes les branches du savoir sont pourtant liées comme les doigts de la main. Le passé est toujours riche d'enseignements pour l'avenir. L'histoire est nécessaire, votre éminent

professeur vous le prouvera, et vous-mêmes vous en rendrez mieux compte à mesure que vous avancerez dans la vie.

Comme le doyen s'asseyait au milieu des applaudissements et des sourires, le professeur s'inclina à nouveau pour le remercier. Puis, dans le silence qui suivit, on n'entendit plus que le bruit du papier pelure que les auditeurs engageaient sur les rouleaux caoutchoutés des machines à sténographier.

— « Mesdemoiselles, messieurs, commença alors le professeur, la venue de l'an 4000 que nous devons sous peu célébrer, me fournirait le prétexte, si prétexte il devait y avoir, au sujet du cours que j'ai choisi de traiter devant vous pendant la présente année scolaire. Il m'est apparu, en effet, que le moment était venu où l'on pouvait dresser un tableau d'ensemble, riche en multiples perspectives, de cette époque de l'histoire du globe et de l'humanité que, le premier, j'ai baptisée du nom d'ère quinquennaire, et qui va de la fin de l'ère quaternaire, en l'an 2006, jusqu'à nos jours. Au cours de cette première leçon, je me contenterai de vous exposer dans ses grandes lignes le plan général du cours que je vais être amené à vous faire.

« Nous commencerons d'abord par un rappel rapide des conditions de vie à l'ère quaternaire, cette époque aujourd'hui presque oubliée, si mal connue, cette époque dis-je où la terre comptait cinq parties du monde habitables, trois races de différente couleur, et où l'humanité, qui atteignait alors le chiffre de deux milliards d'individus, était morcelée en nations différentes dont la principale occupation était de se battre entre elles pour s'arracher des lambeaux de territoire ou des droits à l'exploitation des richesses naturelles. Nous avons peine à concevoir la gravité de ces rivalités d'un autre âge. Mais toute l'époque quaternaire peut être placée sous le signe de la lutte : combats entre individus, combats entre tribus, luttes des seigneurs féodaux, guerres entre nations, entre classes, entre races. Le trop-plein des forces de la jeune humanité placée dans des conditions de vie exceptionnellement faciles, n'avait alors pour s'employer que ces rivalités dont nous ne trouvons plus la trace héréditaire que dans les jeux brutaux auxquels se livre encore de nos jours l'heureuse confrérie du jeune âge.

« Comme vous le savez, la fin de l'ère quaternaire est fixée avec précision en l'an 2006, date à laquelle firent leur apparition les premiers troubles dans l'activité solaire. En effet, il semblerait qu'à l'exemple de l'humanité, le soleil lui-même se fût laissé gagner par le goût des perturbations. En moins de dix ans, la moyenne de l'énergie annuellement irradiée par celui que les bardes et les poètes de l'époque disparue appelaient « l'astre du jour », diminua d'environ vingt pour cent, bouleversant complètement les conditions d'habitabilité de la planète. Les calottes glaciaires des pôles, autrefois refoulées au delà

des cercles polaires, débordèrent jusqu'aux tropiques du Cancer et du Capricorne, laissant pour toute région libre de glace une assez étroite bande, à cheval sur l'équateur, où la moyenne de la température à l'air libre se maintient péniblement aux environs du zéro centigrade. C'est sur cette étroite bande de terre que dut désormais se poursuivre la vie de l'humanité.

« Des troubles consécutifs à cette révolution astrale qui bouleversait toutes les conditions de la vie économique et sociale, de la vie tout court, nous avons peine à nous faire maintenant une idée précise. Il nous faudra essayer de retracer par le menu l'histoire de cette ruée de peuples et de races qui, de l'hémisphère nord où s'était concentrée la civilisation ancienne, dévalèrent vers le centre de l'Afrique, le Brésil et l'Australie devenus les seules terres habitables. Nous essaierons de faire revivre cette période d'anarchie, cette mêlée insensée qui ne dura pas moins de huit cents ans, au cours desquels, les grandes migrations, les invasions se succédant sans cesse, la civilisation faillit périr, tandis que la population du globe tombait à moins de cinq cent millions d'habitants qui, non contents de se débattre avec les difficultés d'un nouveau genre d'existence, continuèrent par entraînement, par vitesse acquise si je puis dire, à se déchirer entre eux. La fin de ce temps d'exodes, de luttes titaniques, où disparurent races, coutumes, religions, où, comme dans un creuset, devait être malaxée et formée l'humanité de l'avenir, la fin de ce temps peut être marquée avec assez de vraisemblance en l'an 2815 par la constitution des États-Unis d'Afrique ayant pour capitale Tombouctou… »

À ces mots, l'amphithéâtre éclata en applaudissements. Un des élèves agita un mouchoir de soie reproduisant le pavillon des États : un globe sur fond de sable, surchargé de quarante-deux dromadaires, animaux héraldiques, symbolisant chacun des états. Le professeur sourit devant ces manifestations d'un patriotisme devenu sans objet puisqu'il n'avait plus de rivaux, et après avoir croqué une pastille, il reprit :

— « Au cours du second trimestre, nous étudierons le développement du nouvel État. De la confusion de l'époque précédente où peuples et races avaient mêlé leurs sangs, – dans tous les sens de l'expression, – il ne subsistait plus qu'une humanité ethniquement homogène, constituée par une seule race parlant approximativement une seule langue, ce qui devait faciliter la tâche des organisateurs. Il fallut cependant près d'un millénaire avant qu'une lente adaptation des organismes au nouveau milieu permît la constitution de l'homme nouveau et la reprise du développement démographique de l'espèce. La disparition des anciennes religions, en particulier la disparition du christianisme, religion caractéristique de l'époque quaternaire, sur la

fin de laquelle j'ai, le premier, attiré l'attention dans mon ouvrage : *Les variations idéologiques dans leur rapport avec l'évolution, au cours des débuts de l'ère quinquennaire*, laissait le champ libre au développement d'une conception rationnelle et scientifique de la vie, et ce fut comme la planche de salut de l'humanité.

« L'époque qui suivit, qu'on a pu appeler époque troglodyte, compte aujourd'hui quatre cents ans de succès ininterrompu. C'est au président Mac Adam 3540-3622 qu'est due la première impulsion donnée à l'évolution des États-Unis d'Afrique, devenus entre temps États-Unis d'Afrique et du Monde, dans le sens troglodyte qui devait se montrer si fécond. À partir de l'an 3600, la civilisation s'enfonce dans les profondeurs du sol. Puisque le soleil ne veut plus, ne peut plus revenir au temps de ses anciennes splendeurs, les hommes iront chercher la chaleur nécessaire à l'épanouissement de leur activité, en se rapprochant du centre de leur planète. Les villes disparaissent sous terre. Tombouctou, capitale du globe, s'étend aujourd'hui à huit cents mètres de profondeur, et la philologie n'a pas été sans remarquer la présence prophétique du radical « tombe » dans le nom de la vieille ville. Mais dans cette tombe, si j'ose dire, l'humanité, loin de s'ensevelir, ressuscite. Là, sous nos pieds, se révèle à nous son nouveau visage plus actif et plus jeune que jamais. Une organisation toute scientifique de la vie a ramené dans le troupeau humain balayé par les cataclysmes, un ordre nouveau, si particulier, si complexe qu'il serait incompréhensible pour les représentants de l'humanité ancienne.

« Notre vie, la vie de l'humanité dans la situation présente est, si j'ose emprunter un mot aux vocabulaires disparus, un miracle perpétuel, un miracle de la science. Le temps n'est plus où l'homme pouvait se croire « homme » tout en se laissant vivre comme l'animal, comme le lézard au soleil. Il ne suffit plus d'attendre que le fruit mûrisse sous le ciel et tombe dans la bouche oisive. Il faut créer le fruit, il faut créer le soleil. De nos jours, notre vie est suspendue à une organisation si délicate qu'elle requiert une attention constante de l'esprit. Mais le cerveau a remporté la victoire, l'ordre règne, la courbe démographique de l'humanité remonte rapidement au delà du premier milliard, et la situation de l'espèce est si florissante qu'elle passe en éclat celle qu'en leur âge d'or ont connue les temps révolus.

« Je n'en veux d'autre exemple que ce fait qui, vous le comprendrez, me tient particulièrement à cœur : il est redevenu possible, pour une sélection d'individus dont vous êtes, de se consacrer à l'activité intellectuelle la plus désintéressée. Je veux dire : les cours d'histoire sont officiellement rouverts. Ici, sous l'antique ciel libre dont l'expérience a montré que les rayons étaient périodiquement nécessaires à l'entretien des facultés cérébrales de vos vieux

professeurs, vous pouvez venir écouter les leçons d'un passé qui, si elles ne sont pas toujours applicables pour l'avenir, vous rappellent au moins la continuité de l'effort humain, et doivent vous inciter à regarder avec plus de confiance et d'énergie vers demain. »

Les applaudissements furent moins nourris qu'au début. La déférence témoignée par le vieux professeur envers l'état présent des choses avait un peu déçu l'auditoire. « Jadis, aux cours d'histoire, on se montrait plus frondeur, » marmonna Pat dont la maussaderie s'était lentement accrue pendant la conférence.

Les étudiants quittaient l'amphithéâtre. Pat manœuvra pour sortir seul, un des derniers. Il devait se faire inscrire à la bibliothèque. En ce jour de rentrée, il faudrait certainement y faire queue. Il décida d'y passer sans délai, et de profiter de sa mauvaise humeur pour en finir avec les choses désagréables.

Comme il poussait le tambour d'entrée, une main se posa sur son bras : c'était Évy de la Condamine.

— Pat Sandersen, le neveu du professeur Sandersen de Libreville ? demanda-t-elle avec une nuance d'intérêt.

Pat fit oui de la tête, interdit par la brusquerie de cette apparition et l'inattendu de la question.

— En ce cas, pardonnez-moi, reprit Évy. Tout à l'heure, je ne savais pas que vous étiez le neveu du professeur, mais puisqu'il est votre oncle, je suis heureuse de vous avoir plu.

Le tambour de la porte tourna. Évy avait disparu. Pat, ahuri, restait sur place, les yeux repris par la blondeur de cette chevelure, et l'oreille froissée par l'assurance de cette voix.

— Mon oncle, qu'est-ce que mon oncle peut bien… ? fit-il à part lui.

Son oncle, il y avait cinq ans qu'il ne l'avait pas vu, tant il avait horreur d'entrer dans un laboratoire, et le vieux ne quittait pas le sien… Puis, brusquement, il se mit en colère :

— Pourquoi se figure-t-elle qu'elle m'a plu ? dit-il à haute voix.

Il craignait maintenant de descendre à la bibliothèque où il pouvait être amené à la rencontrer encore. Chaque fois qu'un nouveau visage menaçait de prendre place dans ses pensées, il ressentait la même crainte vague. Sans parents, sans autres amitiés que celles de quelques camarades d'études, il s'était fait à sa solitude et la défendait jalousement. La solitude, c'était elle surtout qu'il allait chercher, au cours de ses fouilles, dans les grands espaces vierges du Nord. Là-haut, il n'y avait personne, sinon les effluves du passé que dégageait la surface de la vieille terre gelée. Et, perdu dans les glaces, à force d'évoquer les inoffensives figures qui jadis avaient peuplé la terre, il

s'était composé un monde à lui, favorable à ses songes, un monde qu'il refusait de laisser envahir par les figures vivantes.

Il demeurait hésitant devant le portique d'entrée qui se teignait d'orange dans le soleil couchant. Le désert s'étendait autour du parc de la Faculté. Bien qu'il fût assez tard, la température se maintenait encore au-dessus de zéro. Au loin montait la brume violette annonciatrice de la nuit. Le crépuscule promettait d'être grandiose. Devant Pat s'ouvrait le chemin menant à l'aérodrome du nord, un aérodrome de marchandises, le plus petit, le moins fréquenté. Lentement il s'y engagea. Là, au moins, il serait un instant seul entre le ciel et la terre, et il assisterait à l'arrivée des avions venant du pays de Cléopâtre ; il toucherait le givre de leurs ailes et les patins d'atterrissage qui avaient mordu la glace de la Méditerranée…

Quand il parvint sous le hall désert de l'aérodrome, les projecteurs s'allumaient pour éclairer le terrain. Il s'efforçait de songer à la reine de Saba, aux cités fabuleuses perdues dans l'océan des sables, aux caravanes du passé allant de mirages en mirages et balançant sur les dunes les baldaquins chargés d'aromates et de pierreries… Le fracas de sept avions gros porteurs qui viraient au-dessus du bâtiment pour atterrir dans le sens des pinceaux lumineux, interrompit ses efforts et sa rêverie. Quand le train fut posé, Pat constata qu'il n'éprouvait aucun plaisir à contempler le givre du pays de Cléopâtre. Décidément, sa pensée était ailleurs. Il bougonna rageusement : « D'abord, qu'une fille avec une voix comme celle-là, me plaise, ça jamais ! »

Et il restait tout bête au milieu des ballots de fourrures fraîchement débarqués auxquels il ressemblait comme un frère.

II

À LIBREVILLE, SUR L'ATLANTIQUE LIBRE

Le port de Libreville devait à sa situation sur l'équateur d'être libre de glace toute l'année. La nuit, la température ne descendait jamais au-dessous de moins dix degrés, et telle était la douceur du climat que le chêne nain pouvait pousser en pleine terre. L'exceptionnel attrait d'une couronne de verdure se trouvait ainsi agrémenter les constructions du port bâties à ciel ouvert. Mais là n'était pas la principale curiosité de l'endroit. Libreville, disaient les publications du Syndicat d'initiative, retient l'attention des visiteurs par son jeu fantastique de tours dont la plus haute ne se dresse pas à moins de douze cents mètres. Ces tours baignant dans l'air glacé servent d'entrepôts frigorifiques pour les denrées périssables et recèlent en particulier dans leurs flancs la majeure partie du lichen du Brésil : la provision de vitamines, pour une année entière, de toute l'humanité enfouie dans le sous-sol africain.

« Au loin sur l'océan, continuaient les brochures, les matelots se montrent ces phares gigantesques. Du creux des vagues, les périscopes s'évertuent dès que possible à leur recherche, et dans les flancs d'acier des vastes submersibles qui assurent, parfois sous la banquise, le transit entre la terre américaine et l'Afrique, le cri des haut-parleurs : « La tour ! » est accueilli comme une certitude d'arriver à bon port. »

Pourtant, ce n'était point la curiosité qui faisait en cette fin d'après-midi rôder au pied de la plus haute tour un couple de personnages assez hétéroclite. Le plus grand, vieillard bizarrement vêtu d'une longue lévite et d'un bonnet de fourrure sous lequel brillaient des yeux bigles cernés d'épaisses lunettes, grommelait en tiraillant sa barbiche poivre et sel. Son comparse, un petit jeune homme rondouillard, vêtu de la combinaison fourrée ordinaire, suivait en clopinant. Incapable de plier la jambe gauche, il sautait de son mieux entre les flaques glacées du chemin de ronde. Devant la porte basse portant l'indication : « Gardien », le plus âgé tira la tige de cuivre d'une sonnette vieillotte.

— Nous voulons monter dans la tour, dit-il, quand la porte s'ouvrit.

— On ne monte pas sans autorisation du conservateur, répondit la voix rogue du gardien dont l'air froid avait brusquement congestionné le visage apoplectique.

Sans mot dire, le vieux rabattit le col de sa lévite et laissa voir,

épinglée au revers, une étoile d'or avec la mention : « Science. Première classe ».

— Ah ! c'est différent, dit le gardien. Vous venez pour la météo, sans doute. Depuis si longtemps qu'ils ne viennent plus, on oublie… Le monte-charge est au bout du couloir, la troisième porte à gauche. Seulement, à cette heure-ci, il n'y a plus personne pour la manœuvre.

— Nous nous débrouillerons tout seuls, dit alors le jeune homme.

Dès que le monte-charge fut en route, il retira de la jambe gauche de sa combinaison, un long tube de cuivre : une longue-vue.

— Et le trépied ? demanda le vieux.

Le trépied sortit aussi de la combinaison.

— Ce n'est pas plus difficile que ça, fit le jeune homme heureux d'avoir retrouvé le libre usage de sa jambe.

Ils débouchèrent sur la plate-forme du sommet de la tour. Le froid les saisit tout d'abord, et du même mouvement ils rabattirent leur bonnet sur leurs oreilles. Du haut de la tour, la vue s'étendait sur la nappe bleue de l'Atlantique où flottaient les taches blanches de quelques icebergs. Bien qu'il fût près de six heures du soir, grâce à l'altitude du point d'observation le soleil semblait encore élevé sur l'horizon. Mais à leurs pieds, le port disparaissait dans la brume, et les grands lampadaires des docks qui venaient de s'allumer, étaient à peine visibles. Le vieux à la lévite, sans se soucier du panorama, scrutait attentivement un point de l'horizon.

— Vous voyez, Dixon, vous voyez la superstructure du hangar ? ce grand rectangle blanc sur la colline, à gauche de la première dent ?

— Parfaitement, fit Dixon.

— Mettez la lunette en batterie et orientez-la pour profiter des dernières lueurs du jour. Vous ferez la mise au point sur les premières trajectoires. Je commencerai un peu avant dix heures, mais c'est à dix heures précises que je fermerai le commutateur. À propos, vous avez bien votre chronomètre ?

— Oui, monsieur.

— Bon, et rappelez-vous : une mesure rapide me donnant exactement l'angle de visée du point le plus haut atteint par la trajectoire. Vous ne confondrez pas les trajectoires entre elles, la seule qui importe sera celle de dix heures. Les autres seront infléchies naturellement. L'angle de visée nous donnera une appréciation suffisante de la hauteur, surtout sur cette base.

— J'ai mesuré la distance entre la tour et le laboratoire : six kilomètres deux cents, c'est une base suffisante.

— Alors, bonne chance, je vous laisse. À dix heures précises, hein.

Il poussa la porte d'une cabane portant l'inscription : Météorologie.

— Vous attendrez là. Il y a même un téléphone. Téléphonez-moi le résultat dès que vous l'aurez, ajouta-t-il.

Sur quoi le vieux redescendit et s'engagea dans le dédale des quais. À l'entrée du boulevard souterrain, il réquisitionna un taxi en exhibant son étoile d'or, et dit simplement : « Colline ouest 314. »

Quand il émergea de nouveau dans les superstructures du laboratoire, trois ou quatre préparateurs et mécaniciens y travaillaient encore. En bras de chemise, malgré le froid, ces hommes malaxaient dans des baquets de verre une espèce de pâte violette assez onctueuse.

— Combien avez-vous de litres ?

— Près de douze, monsieur le professeur, dit un des préparateurs.

— Ça suffit pour ce soir. Portez-les dans le hangar et vous pourrez vous en aller.

D'un pas décidé, le professeur se dirigea alors vers la casemate des substances radioactives. Dans une cage vitrée, veillait une femme d'une cinquantaine d'années, la surveillante du coffre-fort.

— Monsieur le professeur vient chercher de l'émanation ? demanda-t-elle avec un sourire aimable.

— Non, du radium lui-même.

— Monsieur le professeur a préparé son bon ? Elle mit ses lunettes et resta bouche bée : « Comment ? Quatre-vingts grammes ? »

Le professeur fit oui de la tête. « Mais, balbutia la surveillante, c'est toute la réserve. Monsieur le professeur ne se souvient pas qu'au delà de cinq grammes, il faut une autorisation contresignée du Grand Conseil. »

— J'ai besoin de quatre-vingts grammes, fit calmement le professeur.

— Pour combien de temps ? demanda la surveillante conciliante.

— Je ne sais pas.

— Enfin, pour vingt-quatre heures ?

— Peut-être pour toujours, fit le professeur d'une voix sépulcrale.

La surveillante le considéra avec stupeur. Le regard bigle du professeur s'était fait implacable.

— En ce cas, déclara la surveillante, il m'est impossible de prendre sur moi… Je vais demander… Elle étendit la main vers le téléphone.

Avant qu'elle eut achevé le geste, le professeur d'une détente rapide

lui avait envoyé son poing en pleine mâchoire. Si brusque avait été le mouvement, et si grande l'ardeur du boxeur néophyte que l'épaule de la lévite en craqua. Mais la surveillante était tombée sans un mot. Vivement, quoique tout soufflant, en homme d'âge peu habitué aux exercices violents, le professeur ligota la femme avec les fils du téléphone. Puis, il s'empara du trousseau de clés qui pendait à la ceinture de sa victime et fit jouer les roulettes chiffrées du coffre.

Derrière les trois enceintes d'acier revêtues de plomb, reposaient les tubes contenant le radium. Tranquillement le professeur les dévissa tous et vida leur contenu dans une éprouvette de verre. Il vérifia le poids, versa dans l'éprouvette l'acide nécessaire pour dissoudre le précieux métal, et s'assura par transparence de la limpidité de la solution. Sans s'émouvoir à la pensée qu'il tenait sous son regard l'équivalent d'un trimestre de travail de l'humanité, il alla vider l'éprouvette dans la cuve contenant les douze litres de pâte violette. Après quoi, il mit en marche l'agitateur mécanique.

Dans le fond du hangar, un voile recouvrait une étrange machine, sorte de bloc en métal poli dressé sur un pied qui s'évasait en tuyère. Le professeur y fixa un entonnoir, transvasa sans tarder la mixture radioactive, et quand tout fut vidé, vissa au sommet du bloc une capsule d'où sortaient deux fils reliés à un commutateur.

Ses gestes qu'il accomplissait sans un mot, avec une précision de chirurgien, contrastaient avec le halètement désordonné de sa poitrine. Manifestement le professeur n'était pas habitué à de pareils travaux. Mais il tenait qu'à ses heures, tout homme de pensée doit pouvoir se révéler homme d'action. Apparemment, le moment était venu de cette mutation. Sans prendre le temps de souffler, il fit basculer la machine sur un diable, vint l'insérer entre quatre poutrelles d'acier qui dressaient une petite tour de plusieurs mètres au centre de la cour. Puis, s'emparant d'une brosse, il enduisit de graisse bloc et poutrelles, et quelque peu aussi les manches de sa lévite.

L'opération terminée, le professeur leva son regard bigle vers le ciel de la nuit où brillaient les étoiles, et un sourire s'épanouit entre les poils de son visage. Mais ce sourire fut bref, il était dix heures moins le quart, il fallait commencer.

En deux coups de pied féroces, il défonça le couvercle d'une caisse déposée dans un coin de la cour et en retira un cylindre de carton muni d'une mèche. Le cylindre fut inséré dans un tronçon de tube fiché en terre, et le feu mis à la mèche. C'était une fusée qui s'éleva dans un grand sifflement et s'épanouit au haut de sa course en larmes bleues et vertes. Successivement extraits de la caisse, les artifices suivants envoyèrent vers le ciel un pétard qui fit en vibrionnant son ascension et éclata en longs doigts d'or, des chandelles romaines, trois autres

fusées, puis une bombe au magnésium qui jeta sa lueur éclatante à travers les fumées balancées dans les airs. Le professeur en profita pour consulter son chronomètre : il était dix heures moins trois.

Rapidement, il mit le feu au reste des artifices : ce fut le bouquet qui s'enleva dans un chuintement grandiose. Sans juger de l'effet, le professeur avait regagné le couvert du laboratoire ; d'une main il tenait la planchette de bois portant le commutateur, de l'autre son chronomètre. Quand la petite aiguille entama la première seconde après dix heures, il fit basculer la manette : un coup de bélier dans l'estomac n'eût pas mieux fait, le professeur se retrouva, la tête en bas, les pieds en l'air, sous la hotte d'évacuation.

Le déplacement d'air avait été tel que les trois portes du laboratoire étaient défoncées. Sur les tables, tous les appareils avaient été soufflés et projetés sur le sol. Se relevant péniblement du milieu des verres pilés, le professeur tendait l'oreille pour suivre le long sifflement de la trajectoire. Il n'entendait surtout que le bruit des objets les plus hétéroclites emportés par l'explosion, et qui retombaient en grêle dans la cour. Soudain, le cri strident d'une sirène lui déchira le tympan. Puis deux, trois, quatre sirènes entrèrent en action. Le bruit venait de la cage de l'ascenseur. Encore étourdi, le professeur descendit en hâte jusqu'au hall souterrain d'entrée. Une vingtaine d'hommes casqués étaient là. Dehors, le long du boulevard, des voitures étincelantes faisaient mugir leurs sirènes.

— Vous avez le feu là-haut ? demanda le chef du détachement.

Le professeur, qui avait craint le pire, reconnut avec soulagement les pompiers.

— Le feu, non, monsieur l'officier, mais, je ne me trompe pas, nous sommes bien le sept octobre ?

— Le sept octobre, dit l'autre en écho, mais qu'est-ce que…

— Voyez, fit le professeur. Plongeant dans la poche intérieure de sa lévite, il en tira un papier jauni… Lisez.

— Lire quoi ?

— Là, la date, sept octobre. Vous voyez, c'est mon extrait de naissance. Je fête aujourd'hui mon cinquante-huitième anniversaire en tirant un petit feu d'artifices.

Le capitaine des pompiers comprenait mal. Du regard, il semblait chercher les invités, et la tenue du professeur était pour le moins étrange.

— Je fête cet anniversaire tout seul, déclara humblement le professeur. Il n'y a plus que moi sur la terre qui s'intéresse à moi…

À peine les pompiers étaient-ils congédiés, que le téléphone sonna. Le professeur se précipita au tableau de réception :

— C'est vous Dixon ?

— Oui, je suis à moitié mort de froid, j'ai deux doigts gelés.

— Ça n'a pas d'importance. Le chiffre ? Combien ?

— Pour moi, ça a de l'importance 88 degrés, 54 minutes.

— Combien ?

— 88 degrés 54 minutes. La trajectoire était toute droite, ça doit y être.

— Venez me retrouver tout de suite.

Fébrilement, sans même débrancher l'appareil, le professeur prit une feuille de papier et se mit en devoir de commencer les calculs. Le problème était simple. Avec un angle de visée de 88° 54 la hauteur du sommet visible de la trajectoire était égale à 6 km. 200 x tg 88° 54'. Il suffisait d'avoir la tangente de 88° 54'.

— Une table de logarithmes ! vite, une table de logarithmes, cria le professeur oubliant qu'il était seul.

Il parcourait du regard les rayons de la bibliothèque continuant à bougonner : « La table… Mais où est la table ? » Bousculant sa thèse sur *La parenthèse de Poisson*, et ses *Trente ans de communications à l'académie des Sciences*, il fourrageait parmi les rangées de livres. « Il doit bien y avoir une table, ici,… » rugit-il en sentant venir la colère et en maltraitant les soixante-trois tomes du *Congrès de Balistique appliquée.* « Mais où est la table ? » hurla-t-il enfin avec exaspération, en envoyant au sol le *Cours de Tir* du commandant Ceinturon, enregistré sur pellicule, la *Mécanique céleste* de Noël et Isaac en quarante in-quarto et toute l'*Encyclopédie du XLe siècle.* Quand tous les comptes-rendus, toutes les contributions aux études, tous les essais de théories quantitatives, tous les répertoires à multiple entrée jonchèrent le plancher, il fallut bien reconnaître que la table était introuvable. Alors, au milieu de ce désastre, levant dramatiquement les bras, prenant le vide à témoin, le professeur s'écria : « Ainsi, dans ce fumier de laboratoire, il n'y a pas de table de logarithmes ! »

Il décida de faire le calcul, tira à lui une grande feuille de papier millimétrique, sortit son stylo. Mais tous les événements de la soirée, l'énervement, la colère, l'anxiété le privaient de sa lucidité d'esprit. Après avoir tenté pendant dix minutes de concentrer son attention, il dut renoncer. Alors il devint fou et s'écria tragiquement :

— Donc, moi, Sandersen, professeur à l'Université de Libreville, agrégé des sciences mathématiques et physiques, titulaire de l'étoile

d'or Science première classe, membre de l'académie des sciences des États-Unis d'Afrique et du Monde, correspondant des centres d'études de Mexico, Rio de Janeiro, Ceylan et autres lieux, titulaire de multiples récompenses aux expositions scientifiques, expert technique auprès du Grand Conseil exécutif, docteur *honoris causa* de toutes les Universités de la planète, chargé d'ans et d'honneurs, je ne suis pas foutu de résoudre un problème qu'on poserait à peine au certificat d'études, un problème dont dépend l'avenir de l'humanité ! »

Il en pleurait. Des larmes coulaient de ses yeux bigles sur les ailes trop épaisses de son grand nez, dans les poils de sa barbiche, et venaient étoiler le papier témoin de son impuissance…

La porte du cabinet s'ouvrit : c'était Dixon.

— Ça y est, cher vieux maître. J'ai fait le calcul dans le métro, le projectile-fusée a dépassé trois cent cinquante kilomètres de hauteur et ne peut plus retomber sur la terre : l'astronautique commence.

Le professeur Sandersen ouvrit les bras à son élève et pensa défaillir, mais il ne fut pas long à se reprendre :

— À quelle heure le prochain rapide pneumatique pour Tombouctou ?

— Dans vingt minutes.

— Je pars, dit le professeur. Les documents, vite, dans ma serviette…

— Mais vous ne pouvez comme ça,… protesta Dixon, montrant la lévite arrachée et l'accoutrement indescriptible du professeur.

— Je pars. Surtout, pas un mot, Dixon. Pas un mot, sur la vie. Si on vous demande des explications : feu d'artifices pour mon anniversaire. À propos, occupez-vous de la surveillante au radium. Je n'avais pas l'autorisation pour l'expérience. J'ai dû la mettre *knocked-out.*

III

LE CLUB POUR L'*EXPANSION INTÉGRALE*

Dans Tombouctou 2, la ville souterraine à plus de huit cents mètres de profondeur, Pat flânait. Il suivait le boulevard O à P dont la voûte d'émail blanc offusquait moins son regard que les voûtes en béton. Flanqué d'immeubles de douze étages, avec leurs rez-de-chaussée transformés en vitrines brillamment éclairées à la lumière froide, le boulevard O à P, de cent mètres de large et de soixante-quinze mètres de haut, était une des plus importantes artères. Le long des monorails suspendus au sommet de la voûte parabolique glissaient sans bruit les trains électriques urbains, et de trois cents mètres en trois cents mètres s'élevaient les colonnes de marbre des stations nichées dans le creux des grands arcs de soutien. Le courant de ventilation qui balançait légèrement les robes des passantes, était chargé d'une légère odeur de verveine. À ce signe Pat reconnut qu'il était cinq heures, l'heure élégante. À six heures, soufflerait la brise marine, plus énergique et plus salubre pour ventiler la foule sortant des ateliers.

Sur la chaussée, le défilé des taxis électriques était presque ininterrompu. Nombreux aussi étaient les piétons, mais rares étaient ceux qui s'attardaient aux devantures, emportés qu'ils étaient par le mouvement fiévreux de la vie souterraine. Pat au contraire, ralentissait le pas, autant pour affirmer sa réprobation des mœurs de son époque, que pour ne pas manquer les boutiques d'antiquaires, seule chose qui retînt son attention quand il déambulait dans la capitale.

Il s'attarda longuement devant la vitrine de Moïse et Cie. Elle exposait, entre autres pièces rares, des ampoules électriques de l'époque quaternaire, style Edison. Le verre de l'ampoule, en forme de poire, avait la délicatesse extrême des choses très anciennes. À l'intérieur, un léger filament, enroulé de la façon la plus exquise sur lui-même, tremblait au passage des lourds autobus suburbains, comme un cheveu de morte caressé par le souffle d'une narine pieusement penchée sur lui. La vitrine offrait encore des lames de ces rasoirs, dits mécaniques, comme les utilisait l'humanité avant que le vaccin épilatoire eût été inventé. Les inscriptions qu'elles portaient étaient presque effacées. Pat s'essayait à les déchiffrer en soupirant : « Heureux temps que celui où l'homme se rasait dans le soleil de l'aube !… » Mais un meuble recouvert d'une matière blanche tournant

par places à l'ivoire, et dont les grosses garnitures de métal avaient pris avec les siècles une inimitable patine bleutée, l'intrigua davantage. Il demanda des explications à la vendeuse.

— C'est un frigidaire du début du XXe siècle, lui répondit-elle, une pièce assez exceptionnelle. Nous en avons encore quelques-uns que nous réservons aux amateurs. Dans les garçonnières élégantes, ils servent à loger les cravates…

Le carnet de bons de Pat était trop peu épais pour qu'il pût songer à se présenter comme acquéreur. Le frigidaire valait douze cents heures de travail. Pat s'éloigna à regret, et comme le jour finissait, il entra dans un de ces bars tout blancs où, moyennant un ticket de cinq minutes de travail, il put boire au comptoir un demi-litre de lait de baleine stérilisé à l'ozone. Avec un sandwich de lichen, ce fut son repas du soir. Un grand verre d'eau lui permit d'arroser les deux pilules radioactives par quoi devait obligatoirement s'achever tout repas dans Tombouctou 2.

Il ne lui restait plus qu'à rentrer pour n'être pas surpris par la légère pluie artificielle de sept heures du soir, qui, dans un quart d'heure, abattrait la poussière des grandes artères. Il habitait l'immeuble 2734 au coin du boulevard et de la place des États-Unis. Son petit appartement, au seizième étage sous l'avenue, le moins cher parce que le plus profond, avait l'avantage d'être dans une poche de silence, contournée par les vibrations ordinaires. À partir de dix heures du soir, il s'y trouvait aussi paisiblement que s'il avait été dans le désert, et pouvait enfin travailler.

Depuis plusieurs jours qu'avaient recommencé les cours, Pat avait eu l'occasion de rencontrer à diverses reprises Évy de la Condamine dans les allées de la Faculté. Pour son malheur, estimait-il, car s'il n'arrivait pas à comprendre la cause de l'intérêt qu'elle semblait lui témoigner, lui-même savait trop bien à quoi attribuer le trouble où le jetait chaque fois le visage d'Évy. Avec ses cheveux blonds noués à la mode nouvelle en une masse épaisse pleine d'éclairs sur la nuque, certain air de victoire irradiant de son front soigneusement courbé, avec ses yeux couleur d'aube transparente et le dessin précis de ses narines ouvertes comme des conques intelligentes à l'air qu'elle respirait, Évy, soleil de chair vivante, n'avait qu'à paraître pour chasser de son éclat les fantômes des plus belles enchanteresses du passé, pauvres étoiles lointaines que s'efforçait de ranimer l'imagination de Pat le rêveur. Et ce présent vainqueur était comme un défi jeté à la poussière morte des siècles dont auprès d'elle aucune résurrection ne semblait plus possible…

Près d'Évy, Pat éprouvait amèrement la vanité de tout ce qu'il avait jusqu'à ce jour aimé. Par bonheur, il y avait cette voix qui l'empêchait

de s'attacher à elle sans espoir et pour toujours, cette voix au timbre dur, autoritaire, la voix des filles du sous-sol, et qui était le point faible de cette précieuse créature. À ce timbre de voix, Pat rattachait quelque défaut secret de l'âme qui faisait, par exemple, qu'elle semblât provoquer les hommages, inviter à la suivre, et qui lui faisait accepter, sans en paraître importunée, la vulgarité de gestes et de propos d'un Wassermann, lequel continuait à jouer avec insistance auprès d'elle son rôle de mille et unième adorateur. Une cour, il lui fallait une cour, et entretenir la compétition autour d'elle. Étrange faiblesse. Mais tout averti qu'il fût de ses défauts, Pat perdait encore trop d'heures à songer à elle. Il fallait réagir. Il allait se mettre au travail, quand le bourdonnement du téléphone s'éleva. Il établit le contact. Une voix dit :

— Ici, Évy de la Condamine.

Pat sursauta.

— Vraiment, fit-il la gorge un peu serrée ; mais croyant à une mystification, bien que le compteur dût marquer une communication supplémentaire (six minutes de travail), il appuya sur le bouton de télévision.

L'image d'Évy lui apparut telle qu'il venait de l'évoquer : blonde et bleue. Elle lui téléphonait d'une cabine publique.

— Il faut que je vous voie, Pat, c'est sérieux.

— Eh bien, nous nous voyons, dit-il craignant encore une plaisanterie et restant sur la défensive.

— Ah vous faites marcher la vision, dit Évy, et sur l'écran son visage se composa. Voilà, je désirerais que vous vous joigniez à ceux de nos amis qui m'accompagnent ce soir. Venez nous prendre à la sortie du cinéma Chaplin à onze heures.

Elle parlait avec cet accent autoritaire qui déplaisait tant à Pat.

— J'ai du travail, fit-il mollement.

— Ce que je vous demande est plus utile que n'importe quel travail, trancha-t-elle. Puis, changeant de ton : « Je croyais que vous seriez content de me revoir. Je vous attends. » Sans plus, elle coupa la communication.

— Qu'elle attende donc, murmura Pat.

Il alluma le tube lumineux au-dessus de son lit, mit en marche l'appareil de sûreté générateur d'oxygène. Sur les draps, son pyjama en tissu protecteur de radiations était préparé. Le cours d'histoire des civilisations anciennes reposait sur la table de chevet. Distraitement, songeant à la décision à prendre, il se mit à caresser une fleur à demi-

fanée, un perce-neige qu'il avait cueilli dans le parc de la Faculté et que, faute de vase, il avait mis dans son verre à dents. Il estimait qu'Évy formulait ses exigences d'un ton trop cavalier, quand le téléphone recommença à sonner. « Elle encore, » pensa-t-il.

Il tourna le commutateur.

— Pat Sandersen ? fit une voix d'homme.

Surpris, Pat grogna « oui ».

— Ici, ton oncle, continua la voix. J'arrive à l'instant de Libreville, je vais coucher chez toi.

— Mais… fit Pat complètement éberlué.

— Ton oncle le professeur… Important, très pressé. J'ai manqué mon train pour arriver ici. Maintenant, jusqu'à demain, il faut que j'attende l'heure des audiences, je t'expliquerai… As-tu une table de logarithmes ?

La décision de Pat fut aussitôt prise. Entre, son oncle et Évy, il ne pouvait que choisir le moindre mal.

— Je suis obligé de sortir, mon oncle, mais demandez la clé de l'appartement au bureau, et installez-vous. Tout est prêt pour vous recevoir, fit-il en parcourant du regard sa chambre… Ah ! remettez la fleur dans l'eau quand vous vous serez servi du verre à dents ! ajouta-t-il avant de raccrocher.

Pour se rendre au rond-point du Négus où se trouvait le cinéma Chaplin, Pat prit allègrement place sur le trottoir roulant. Il se reprochait à lui-même son allégresse. « Je vais au rendez-vous, je capitule, se disait-il, mais à titre de punition, je ne la regarderai pas, ou, tout au plus, je ne regarderai que ses mains de temps à autre pendant la soirée… Mon erreur est d'aimer. Et à quoi bon aimer ? Qui est-ce qui aime ici ? » se demandait-il en regardant la foule. « Si je l'aime, c'est idiot, c'est une folie. Si je ne l'aime pas, je m'ennuie à mourir… Sur tous les tableaux je perds. Mieux eût valu consacrer ma soirée à Sémiramis. »

Il arriva dix minutes en avance devant le cinéma Chaplin et eut tout le loisir de considérer les affiches du programme : un film subventionné par le gouvernement, et intitulé : *Dans le cœur chaud de la terre*, film de propagande troglodyte exaltant l'alliance de l'homme et des entrailles de la planète. « Encore heureux qu'elle ne m'ait pas demandé de l'accompagner là ! » soupira Pat.

Il faisait les cent pas sur le trottoir au milieu de la foule assez dense et très élégante. Le rond-point du Négus, grand centre d'animation nocturne de Tombouctou 2, était maintenu à une température de 24° jusqu'à quatre heures du matin. Les femmes allaient épaules nues, les

hommes en veste blanche. Il y avait ce soir-là réception de la colonie océanienne à l'aristocratique Kangourou-club qui élevait, de l'autre côté de la place, sa célèbre façade de quartz dessinée par Levôtre, le plus connu des architectes d'avant-garde. L'endroit était mal choisi pour faire attendre un aspirant archéologue. Pat redevenait maussade quand une voix derrière lui fit : « Il est là ! »

C'était Évy, en compagnie de Wassermann. Elle portait le costume de ville réglementaire n° 2, la blouse marocaine en amiante tressé sans insigne, et semblait effacée dans la foule élégante. Assez mécontent de la voir encore avec Wassermann, Pat déclara :

— Maintenant, vous m'avez vu, je peux peut-être m'en aller.

— Ne fais pas l'imbécile, dit Wassermann en le retenant par le bras et faisant signe à un taxi.

Tous trois s'assirent sur la banquette du fond.

— Où m'emmenez-vous ? demanda Pat.

En guise de réponse, Évy tourna le bouton du haut-parleur :

« De Manille, on annonce que la production des mines radioactives continue à être des plus encourageantes. Les besoins de l'année en cours pourront être satisfaits et permettront une augmentation de dix millions d'unités dans la population du globe. En conséquence, le Grand Conseil exécutif a fixé le chiffre des naissances à autoriser pour le mois en cours à 440.000, en augmentation de 10 % sur les prévisions du plan démographique décennal. Nous rappelons que les demandes en autorisation de naissances peuvent être adressées à tous les postes de police des districts, bureau Q. »

« Des Antilles, on mande que… »

— Assez, implora Pat. Ces voix m'exaspèrent…

Évy coupa le courant.

— Où allons-nous ? demanda encore Pat dans le silence. Bien qu'il fût assis à côté d'Évy, il s'efforçait de ne pas la regarder. La question tomba dans le vide.

Le taxi suivait une marche bizarre, tournant fréquemment dans les tunnels latéraux. Pat reconnut au passage la rive du Parc d'hiver qu'on longeait. Des palmiers nains poussaient entre les globes électriques, chacun entouré de sa cage de croissance en treillis métallique peint en vert. Sur l'eau tiède du lac, on ne voyait, à cause de l'heure tardive, aucune embarcation. Seuls les cygnes mécaniques continuaient avec mélancolie leur ronde autour des fontaines lumineuses.

À brûle-pourpoint Évy demanda :

— Que pensez-vous de la situation générale, Pat ?

Pat, saisi, oublia ses résolutions et tourna son regard vers Évy. Les traits s'étaient durcis, le regard était devenu grave et lointain, il la reconnaissait à peine. La question semblait à Pat plus ridicule encore qu'inattendue.

— Estimez-vous que la direction générale donnée par le Conseil exécutif à l'effort de l'humanité, assure de la façon la plus satisfaisante l'avenir de l'espèce ? précisa Évy.

De plus en plus interloqué, Pat balbutia : « Moi ?… Oh ! vous savez, moi… » Il pensait : « Je croyais pourtant qu'elle devait être intelligente, comment peut-on poser des questions pareilles ? » Il s'aperçut que Wassermann souriait de son embarras. On avait dû déjà le mettre au courant, lui. Vexé, Pat ajouta :

— Le Conseil exécutif, vous l'approchez de plus près que moi…

Évy hocha la tête d'un air réticent et une ombre passa sur son visage. Pat devait avoir touché un point sensible, car elle resta muette. Il fut aussitôt au regret de l'avoir blessée sans le savoir. Cependant, le taxi descendait dans le faubourg Savorgnan de Brazza, le plus profond, le plus avancé de Tombouctou 2. Sertis dans la voûte grise de béton, les projecteurs laissaient tomber par flaques une lumière plus brutale. De part et d'autre, les usines occupées par les équipes du troisième quart, dressaient leurs hautes fenêtres de mica ignifugé derrière lesquelles passait l'ombre des grands volants de machine. La trépidation du sol se faisait sentir jusqu'à l'intérieur de la voiture.

Évy déclara :

— Je compte sur vous et espère que vous joindrez vos efforts à ceux de nos amis que nous allons rencontrer.

— Pour faire quoi ? demanda Pat.

— Vous allez voir, dit-elle.

Pat ne vit rien pour commencer, car l'impasse devant laquelle s'était arrêté le taxi n'était éclairée que par le reflet de la rue, et l'on se trouvait à neuf cents mètres de profondeur. De la voûte mal entretenue suintaient des gouttes d'eau. Il fallut descendre à pied un long escalier, éclairé çà et là de lampes de mineurs à acétylène. Enfin s'ouvrit une salle basse, sorte de grotte où une centaine de personnes étaient déjà rassemblées. L'entrée des nouveaux venus ne fut guère remarquée. Pat reconnut diverses figures d'étudiants déjà rencontrés à la Faculté. Il se pencha vers Wassermann, et à voix basse lui demanda ce que faisaient là tous ces gens.

— De la politique, répondit Wassermann.

— Mais pourquoi nous amène-t-elle ici ? interrogea Pat.

— Avec ce genre de femmes, dit flegmatiquement Wassermann, il faut se laisser conduire. Tu n'as pas l'habitude, tu es maladroit.

Un grand escogriffe escalada une tribune placée au fond de la salle, et se mit à agiter un gobelet de métal au bout d'un manche. Du coup, Pat éclata de rire. Wassermann lui poussa le coude.

— C'est la sonnette du président. Tais-toi, souffla-t-il.

L'escogriffe parlait :

— La septième séance du club pour l'*Expansion intégrale de l'espèce humaine* est ouverte. L'ordre du jour appelle la suite des exposés des orateurs inscrits. La parole est au membre Alpha du Centaure.

Le membre Alpha du Centaure était un préparateur aux laboratoires de sociologie que Pat avait connu jadis comme examinateur de fin d'année. Il était chauve, gras, bedonnant même, mais sa voix était forte. De la tribune, il déclamait :

— « Le péril, je l'ai déjà dit, et je pense que mon exposé aura convaincu tous les membres, est dans l'hypertrophie d'un troglodysme qui s'inspire d'un idéal démagogique ancien et qui vise à sauver le plus grand nombre d'individus au détriment de l'avenir de l'espèce. Le troglodysme, imprégné de conservatisme, dans le plus mauvais sens du terme, et d'un conservatisme d'autant plus dangereux qu'il se présente sous les apparences du vieil idéal démocratique et humanitaire de la fin de l'ère quaternaire, doit être battu en brèche par une force neuve, plus consciente des réalités de l'heure et des nécessités dialectiques, n'hésitant pas à faire fi d'un idéal périmé pour s'engager dans une direction hardiment révolutionnaire. Faisant clairement ou secrètement appel à l'esprit de sacrifice, et sans craindre de pouvoir être taxée d'aristocratisme, cette force neuve, qui procède au demeurant d'un idéal autrement plus noble et plus vrai que le troglodysme, permettra d'assurer un avenir incomparablement plus sûr sinon à la totalité de l'humanité, au moins à certains de ses représentants grâce auxquels l'espèce, et avec elle l'intelligence, seront sauves et liées plus intimement à la dialectique universelle. »

— Je ne comprends absolument rien, fit Pat.

— Tais-toi, répéta Wassermann.

— Je me résume, continua l'orateur : « Le troglodysme, voilà l'ennemi ! »

La salle approuva bruyamment, et de violents sifflements témoignèrent même de la chaleur de l'approbation donnée à cette formule par l'assistance.

— Mais le programme ? fit une voix au fond.

— Silence, jeta le président. Les orateurs inscrits ont seuls la parole. J'entends demander qu'on définisse le programme d'action. La parole sur ce sujet est précisément au membre Bételgeuse.

À l'étonnement de Pat, le membre Bételgeuse était Évy de la Condamine. Les applaudissements la saluèrent pendant qu'elle montait à la tribune. Les lampes à acétylène éclairaient brutalement son visage, projetant l'ombre de son profil sur le bois de l'estrade présidentielle. Grave d'expression, la mâchoire dure, on eût dit qu'elle tournât une scène tragique sous le feu des projecteurs d'un studio. Pat s'étonnait qu'elle pût à ce point changer d'expression. Elle débuta en forçant un peu la voix pour prendre barre sur l'auditoire, et, cette fois, sa voix semblait bien en secret accord avec l'expression de son visage. Une impression de conviction ardente se dégageait de sa personne. Mais qu'elle prît ainsi au sérieux cette parlotte d'étudiants, Pat n'en revenait pas. Évy, dans la situation qu'elle occupait, devait être encore mieux placée que lui-même pour juger de la puérilité de ces réunions.

— Notre programme, disait Évy, tient en une formule : « Astronautique d'abord ». Je vais vous lire une déclaration déjà signée par Orion, Cassiopée, Andromède et Nébuleuse 315.

À cet appel de constellations, Pat, l'ami du ciel nocturne, leva instinctivement les yeux vers le ciel. La voûte rocheuse le rappela durement au troglodysme triomphant.

— « Les membres soussignés, partisans d'une solution révolutionnaire pour le salut de l'espèce, déclarent qu'à se terrer plus avant l'humanité ne peut que s'enfoncer plus profondément dans la tombe. Ils rappellent à l'Homme que la seule Terre ne lui est pas échue en partage, mais que tout l'espace, tout ce que peut embrasser son regard est à lui. Qu'il fasse front au ciel, qu'il perfectionne ses moyens d'évasion, et demain, avec de l'audace, ses pieds fouleront l'univers !

« Assez de sueurs versées pour tarauder la vieille termitière. Ne nous cramponnons plus à l'antique héritage. Marchons dans la voie ouverte par l'astronautique. Alors nous verrons que les étoiles du ciel attendaient moins les songes des poètes que l'abordage de nos nefs conquérantes. Alors, la Terre, berceau de l'espèce, n'en sera pas le sépulcre, mais le tremplin d'où, confiante en son génie adulte, l'humanité se sera élancée vers l'avenir ! »

La salle fit une ovation à Évy.

— Le Club pour l'*Expansion intégrale de l'espèce humaine*, dit le président, fait sienne à l'unanimité la déclaration lue par le membre Bételgeuse.

Dans le brouhaha, une voix s'éleva, un peu ironique :

— Peut-on avoir quelques précisions ?

La question doucha l'enthousiasme général. Dans le silence la voix d'Évy s'éleva :

— Toutes les précisions vous seront données, et de première main. J'ai en effet le plaisir de vous annoncer que le club compte ce soir parmi ses membres le propre neveu du professeur Sandersen de Libreville.

Ce ne fut qu'un cri dans la salle, tandis que Pat rougissait jusqu'aux oreilles. Que venait faire son oncle en cette galère ?

— À la tribune ! À la tribune ! crièrent plusieurs voix.

Pat fut porté malgré lui aux côtés d'Évy. La sonnette du président qui s'efforçait de dominer le vacarme lui tintait aux oreilles.

— Parlez, dit Évy en se penchant vers lui. Il sentit la fraîcheur de son souffle sur sa joue cramoisie.

— Messieurs, déclara alors Pat à la salle brusquement attentive, je ne comprends pas bien. Il y a plus de cinq ans que je n'ai vu mon oncle…

Ce fut un cri de déception générale. Pat imperturbable poursuivait :

— … mais il m'a téléphoné ce soir qu'il viendrait coucher chez moi.

Le cri de déception se changea en cri de victoire. Des fanatiques hurlèrent : « Qu'on aille le chercher ! Tout de suite ! En taxi ! » – « En avion ! » renchérit une voix.

Le président se fâcha :

— Nous ne sommes pas ici dans une réunion de collégiens.

Ainsi semoncée, l'assistance retrouva un peu de calme, et le président en profita pour déclarer :

— La discussion générale est ouverte.

Ce fut aussitôt une reprise du tumulte. De partout des voix s'élevèrent et de groupe à groupe on s'interpellait. Après cinq minutes de vains efforts pour ramener l'ordre, le président mettant ses mains en cornet autour de sa bouche, hurla : « La discussion est close et la séance est levée ».

La juvénile animation de l'assistance ne se calma pourtant que peu à peu. Dans les groupes, chacun déployait les talents d'orateur dont il n'avait pu faire preuve à la tribune.

Mécontent de s'être laissé entraîner au milieu de cette jeunesse bouillante et brouillonne, Pat s'apprêtait à regagner la sortie quand Évy le retint.

— Vous vous arrêtez au côté naïf de ces manifestations, Pat. Derrière la comédie et les airs de conspirateurs, il faut pourtant sentir une inquiétude commune et une générosité d'intentions qui peuvent faire qu'un jour deviennent graves ces choses qui prêtent encore à sourire. Je vous demande de leur faire crédit.

Pat comprenait surtout que l'intérêt dont elle avait fait preuve à son égard ne visait qu'à faire de lui une recrue supplémentaire. Qu'elle voulût le gagner à ses idées, – et quelles idées ! – lui qui avait été d'emblée gagné par son visage, il ne pouvait l'admettre. Il fut tranchant.

— Je n'ai aucune envie de collaborer à des activités de ce genre. Que le monde aille comme il veut, où il veut, cela m'est égal, et le sort de l'humanité n'a pas sa place dans mes soucis. Je me décharge de ces questions de politique, de science, de conduite des affaires sur des esclaves qui font métier de s'en occuper. Et ce qui me surprend, c'est que vous – il souligna le mot, hésita, chercha un instant ce qu'il pouvait dire et ne pas dire, enfin acheva dans un sourire – vous, ne vous contentiez pas d'être blonde !

— Précisément, je ne saurais m'en contenter, fit Évy froidement. Et je regrette que votre opinion sur moi soit celle-même du premier venu qui me juge d'après mes apparences physiques. Puis, brusquement, ne renonçant pas à le convaincre, elle demanda : « Pat, n'aimez-vous pas l'avenir ? »

— Je suis l'homme du passé, déclara Pat.

— Avenir, passé, trancha Wassermann qui trouvait que le dialogue avait assez duré, c'est la même chose, et tout compte fait le même mirage. Le présent seul est à nous. Chers amis, la nuit commence, je vous emmène au *Renne sur le toit.*

Malgré ses répugnances, Pat accepta : il avait ses raisons pour ne pas tenir à rentrer chez lui.

Au cabaret, une autre Évy se révéla à lui : aussi blonde qu'il avait dit la souhaiter, et Pat en venait presque à regretter le masque grave et convaincu de l'apprentie conspiratrice…

De toute cette nuit, la fatigue aidant, il ne savait plus trop que penser. Il se souvenait pourtant qu'à l'entrée, devant l'hésitation du gérant ému par leurs mises négligées, Évy avait eu pour dire : « Je suis mademoiselle de la Condamine », un tel accent de hauteur que cela pouvait justifier tant d'heures perdues dans son sillage. Mais, malgré lui, une phrase du début de la soirée lui revenait de façon lancinante à l'esprit : « L'erreur est de l'aimer. »

IV

AU GRAND CONSEIL EXÉCUTIF

Les laveuses mécaniques étaient passées dans les salles du palais dès six heures du matin. Avaient suivi les équipes de désinfection journalière du service d'Hygiène, et maintenant les huissiers prenaient possession des couloirs.

Le superintendant du palais procédait à sa tournée ordinaire d'inspection quand le professeur Sandersen s'engagea dans le hall monumental d'entrée, une fleur à la boutonnière de sa lévite, la fleur de Pat dont il ne s'était plus rappelé ce qu'il devait faire.

L'étoile de Science, première classe, qu'il présenta au superintendant lui valut le profond salut ordinaire.

— … mais les audiences ne commencent qu'après la réunion du Conseil à neuf heures et demie, fit observer le superintendant. Si monsieur le professeur veut bien repasser ou attendre dans le musée-bibliothèque ?

Le professeur choisit d'attendre. Il était seul dans le musée. Il jeta un regard de son œil bigle sur la vitrine la plus proche : elle contenait, à en croire l'étiquette, l'ombrelle ayant appartenu à la dernière reine d'Angleterre Peggy II. Le professeur haussa les épaules et se laissa aller dans un fauteuil. Il bâilla, et, peu à peu vaincu par la chaleur souterraine dont il n'avait pas l'habitude, ne tarda pas à sommeiller.

Quand on vint le chercher, il fallut le secouer à plusieurs reprises.

— Je ne me fais pas à la vie dans ces catacombes, grogna-t-il. À Libreville, je ne dors jamais, crut-il devoir confier à l'huissier qui le précédait.

Tout maugréant, il passa dans les ascenseurs de l'étage des audiences, et de là aux mains de trois introducteurs successifs, avant de pénétrer dans le cabinet du vice-président de la Condamine qui assurait par intérim la direction actuelle du Monde.

C'était une haute pièce, pourvue de larges fenêtres par lesquelles pénétrait un puissant jour artificiel. Une longue table presque nue s'allongeait entre le visiteur et le président. Sur le mur du fond, s'étendait un immense planisphère figurant la Terre. Un peu au-dessus de la cimaise, était accrochée une série de médaillons représentant la

suite des présidents des États-Unis du Monde.

Le professeur Sandersen, sans s'attarder à observer ces détails, avait braqué le meilleur de ses yeux sur le front chauve qui luisait de l'autre côté de la table. Et comme hypnotisé au sortir du sommeil par ce crâne poli, il s'écria sans préparation :

— Donnez-moi huit cents grammes et je vous livre l'espace !

Un sourire allongea les lèvres minces du vice-président.

— Huit cents grammes de quoi, mon cher professeur ?

— De radium.

La Condamine eut un haut-le-corps. Fourrageant dans sa poitrine, le professeur Sandersen en avait tiré une liasse de papiers qu'il jeta brusquement sur la table.

— Voilà les éléments d'un rapport à rédiger sur mes dernières expériences. Le succès a été complet, monsieur le président, je dis bien : complet. Un projectile de quarante kilos a quitté pour jamais la Terre. Je ne crains pas de le dire : l'astronautique est née.

— Combien avez-vous consommé ? s'enquit d'une voix insidieuse le vice-président.

— Quatre-vingts grammes.

— Vous dites ?

— Quatre-vingts grammes.

— Êtes-vous fou ? fit le vice président en le prenant de très haut.

— J'ai besoin de huit cents grammes, continua imperturbablement le professeur, et le projectile pourra contenir un humain : moi-même si vous voulez, et vous serez débarrassé de ma folie…

Sans répondre, la Condamine posa sur son interlocuteur un regard glacé, implacable, si froid que peu à peu l'enthousiasme maladroit et peu diplomatique du professeur vacilla, s'éteignit, en même temps que lui-même, apparemment vaincu, se laissait aller dans un fauteuil. Ayant dompté son visiteur, le vice-président prit alors la parole :

— Je suppose que je parle à un homme intelligent à la raison duquel on peut faire appel ? commença-t-il avec une légère insolence. Vous savez que la vie de l'humanité est suspendue à la réserve de radium. Cette réserve est à l'heure actuelle très légèrement supérieure à 6 kg. 500. Cinq cents grammes sont destinés aux expériences de tous ordres, les six kilos servent à la radioactivation continue du carbone synthétique qui entre dans les comprimés dont l'ingestion est indispensable au fonctionnement des glandes interstitielles de l'organisme humain vivant dans les profondeurs du sol. Ces six kilogs

sont répartis entre les six Instituts de radioactivation du globe, les six cœurs de l'espèce humaine si je puis dire, où se fabriquent jour et nuit les pilules nécessaires aux besoins du milliard 200 millions d'individus, à quoi se chiffre actuellement la population du globe.

Un bourdonnement avertisseur s'éleva d'un des appareils de communication placés sur la table. Sans quitter l'appui du dossier de son fauteuil, la Condamine appuya un bouton, une voix s'éleva dans la pièce :

— Ici, bureau des communications. Message personnel, monsieur le président.

— Ouvrez, lisez, fit celui-ci.

— De Lima, côte du Chili. La grève des mineurs s'étend. Le quart du sous-sol est aux mains des mutins. La police fédérale semble moins sûre. Instructions demandées.

— Ultimatum aux rebelles, fit sèchement la Condamine. Si la réponse n'est pas favorable, noyez la ville et ses occupants dans les quarante-huit heures. Compte-rendu à fournir sous trois jours.

Il coupa la communication, et levant à nouveau les yeux vers le professeur, reprit :

— Je vous disais que toute la politique du Conseil exécutif dérive de ce principe fondamental, d'une clarté enfantine : régler la courbe d'ascension démographique sur la courbe d'extraction du radium. Les huit cents grammes de radium que vous demandez représentent une chute d'environ 15 % de la réserve mondiale. Ce seraient donc 15 % de l'humanité, soit près de deux cent millions d'individus, qui se trouveraient privés de leur couverture radioactive. En définitive, mon cher professeur, accéder à votre demande serait faire la plus dangereuse des inflations démographiques. Je pense que vous m'avez compris ?

Le professeur allait répondre quand le bourdonnement avertisseur retentit à nouveau.

— De Hanoï, monsieur le président, on signale une invasion de la superstructure par de grands troupeaux d'ours blancs que le froid chasse du désert asiatique. Des instructions sont demandées.

— Pourquoi m'ennuie-t-on avec de pareilles bêtises ? fit aigrement le vice-président.

— Message personnel, monsieur le président.

— Relevez de ses fonctions le gouverneur. Envoyez contre les ours les trois escadrilles de bombardement asphyxiant de Bornéo, dicta la Condamine.

Le professeur Sandersen put alors plaider sa cause de façon plus nuancée :

— Monsieur le président, le problème n'est pas de ceux qui se résolvent en quelques minutes. Il appelle toute votre réflexion et nécessite, je le reconnais, un changement d'orientation de la politique suivie jusqu'à ce jour. Je vous demande d'y songer. Reconnaissez qu'il n'est pas évident que l'humanité doive s'enfouir pour l'éternité sous la terre. La poursuite des recherches astronautiques ouvre maintenant, j'en ai la certitude, la voie à une autre possibilité de conservation de l'espèce. Il faut tenter l'expérience, monsieur le président. Il n'y a pas d'exemple qu'on ait pu freiner le progrès de la Science. Vous ne pouvez me refuser ces huit cents grammes. Huit cents grammes, pour avoir la clé du ciel… Qu'est-ce que huit cents grammes, monsieur le président ? moins que le poids de ce presse-papier…

— J'ai la charge de l'avenir de l'humanité, et la garde de son trésor de guerre contre le Destin contraire. Je vous réponds non. Ma décision est irrévocable.

— Dans ce cas, j'aviserai, dit alors avec arrogance le professeur Sandersen. Et, perdant patience, il se mit en devoir de rassembler les papiers qu'il avait jetés sur la table.

— Vous avez consommé toute la réserve de radium, m'avez-vous dit ? demanda la Condamine.

— Toute la réserve : quatre-vingts grammes.

— Pour envoyer quarante kilos se promener dans l'espace. Professeur, vous n'aviez pas d'autorisation pour cette expérience et vous avez contrevenu aux instructions du Grand Conseil.

Le vice-président s'était levé. Deux hommes, entrés en silence, s'étaient placés de part et d'autre de la porte.

— Arrêtez le professeur, ordonna la Condamine.

— Vous dites ? balbutia Sandersen.

— Conduisez immédiatement le professeur à la Police politique. Prisonnier d'état. Motif : complot contre la sûreté de l'espèce. Durée d'incarcération : indéfinie. Jusqu'à nouvel ordre : à déporter à Sainte-Hélène.

La pièce retrouva son silence. La Condamine qui avait froncé les sourcils pendant l'expulsion, pencha un front rasséréné sur le tableau indicateur déroulant l'emploi du temps de la matinée, et sonna.

Presque aussitôt, une sorte de gnome au front immense et bosselé fit son entrée. Il portait sous le bras un dossier assez épais qu'il posa sur la table, puis, debout et silencieux, il attendit dans une attitude

dont la déférence se teintait d'indifférence.

— Du nouveau ? demanda la Condamine en prenant distraitement le dossier.

— Oui monsieur le président, fit le gnome. Et cette réponse devait être assez inattendue car la Condamine leva la tête, un sourire aux lèvres.

— Parlez, dit-il.

— « Depuis environ deux mois, nous assistons à la naissance de nouveaux symptômes, et le moment est venu d'un rapport d'ensemble, » commença le gnome. Ouvrant le dossier, il fit passer un à un des clichés photographiques dans les mains du vice-président. « Depuis longtemps nous n'observions plus de facules et la disparition lente de la granulosité du disque a déjà été plusieurs fois notée. Les taches, par contre, augmentent en nombre, et alors que jadis elles se déplaçaient plus lentement aux pôles, il se trouve maintenant qu'à toutes les latitudes leur vitesse est à peu près la même. L'égalisation de ces vitesses prouve que la masse solaire devient moins fluide, les frottements entre courants tendant à uniformiser la vitesse de rotation de l'ensemble. Les jets de vapeur expulsés du noyau central, qui forment les protubérances, deviennent aussi plus rares. Mais voyez ici, à la latitude nord d'environ 80° cette tache rigoureusement immobile comme en témoignent les photographies prises d'heure en heure, compte tenu de la rotation solaire. On retrouve la même tache sur tous les spectrohéliogrammes de la chromosphère, sur celui de l'hydrogène, sur celui du calcium, sur celui des métaux lourds…

— Ce qui signifie ?

— Que la tache est profonde, très profonde, qu'elle s'enfonce au cœur de la masse solaire. Voici qui est plus grave : vous remarquerez que la tache est sans pénombre, que sur le cliché de l'hydrogène, elle ne s'entoure d'aucune ligne de courant en spirale.

— C'est-à-dire… ?

— C'est-à-dire qu'il ne s'agit point là d'une tache ordinaire, un simple cyclone de gaz ionisé dont la rotation rapide créerait un champ magnétique engendrant les perturbations visibles à l'ordinaire autour des taches. Cette tache doit être d'une autre nature.

Et enfin voici les photographies de la couronne solaire reçues ce matin même et qui furent prises par l'observatoire de Sainte-Hélène lors de l'éclipse totale d'avant-hier. On lit une diminution très nette de l'activité de la couronne, précisément à hauteur de la tache fixe que je viens de signaler… Le diagnostic est alors certain.

— J'écoute.

— Cette tache, monsieur le président, – et du doigt le gnome indiquait le point noir sur le grand cercle blanc du cliché solaire, – décèle l'apparition dans le soleil de la lésion Képler, celle-même de l'année 2006.

— D'où vous concluez, monsieur le chef du Service du Soleil ?

— À une diminution probable de l'activité solaire dans la décade qui va suivre. En douterait-on encore que l'étude du spectre-éclair cinématographié pendant l'éclipse ne permet plus d'hésiter. Voyez, sur la bande spectrale apparaissent ici les lignes décelant la présence du plomb. Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? C'est que le plomb est le dernier terme de la désintégration radioactive. L'archer solaire lance ses dernières flèches…

— Pas de poésie, des chiffres.

— Les chiffres sont les mêmes depuis des siècles, reprit le chef du Service du Soleil, ils ne permettent pas de prévoir les variations brusques. Mais ici, je pressens l'approche de ces variations, et mon devoir est de vous en avertir.

La Condamine se tourna légèrement pour regarder en face son interlocuteur. L'autre baissa modestement les yeux.

— Quelle est votre opinion personnelle ? demanda le vice-président.

— Puis-je parler librement ?

— Je vous l'ordonne.

— Eh bien, tout est fini, monsieur le président, le soleil est touché à mort et ne s'en relèvera jamais.

— Sans doute dois-je faire dans cette appréciation la part de votre déformation professionnelle, se prit à penser tout haut la Condamine.

— Le soleil n'en a plus que pour un à deux millions d'années. Mais que ce chiffre ne vous rassure pas, monsieur le président. Avant dix ans, nous aurons une baisse de température de 20° au niveau du sol, et nous ne pourrons plus compter que sur une température moyenne de moins 18° à l'équateur et à l'air libre. C'est-à-dire que nous serons au-dessous du point de congélation de l'eau de mer, et c'en sera fini de la vie.

— Vous paraissez n'en pas être autrement ému.

— Monsieur le président, je suis au Service du Soleil depuis quarante-deux ans, je connais son histoire mieux que la mienne. Je l'ai suivi, de photographie en photographie, sur plus de deux mille ans de son évolution, comme on suit de mois en mois dans un album de famille la croissance d'un enfant qui vous est cher. Que dis-je ? un

enfant. Je connais son visage mieux que je n'aurais pu connaître le visage d'une femme aimée, moi qui suis né trop laid pour l'amour. Ma vie est passée de la terre à l'astre qui l'éclaire encore. Aussi la nouvelle que je vous apporte m'est-elle à tout prendre agréable. Dans dix ans je puis compter vivre encore, et il me sera doux de recevoir la mort de celui qui fut, ma vie durant, l'unique objet de mon tendre souci. Pardonnez le ton de ces confidences, vous m'avez demandé mon opinion personnelle…

La Condamine fronça le sourcil. L'avertisseur téléphonique vibra sur le bureau.

— Qu'y a-t-il ? demanda brusquement le vice-président au microphone.

— Une communication personnelle pour le vice-président, fit la voix de l'opérateur.

— « Allô, allô, est-ce monsieur le vice-président ? »

— Oui.

— « Monsieur le vice-président, ici c'est Hector, le gardien de votre solarium aux îles Galapagos. Monsieur le vice-président, c'est insensé ! il neige aux îles Galapagos ! »

La Condamine haussa les épaules : « Voilà mon week-end fichu, » marmotta-t-il en coupant la communication. Puis, tourné vers le chef de service :

— Revenons aux faits. Une nouvelle décroissance de l'activité solaire est à prévoir dans un avenir rapproché ?

— Oui, monsieur le président.

— Quelle est la probabilité pour qu'elle se produise avant dix ans ?

— Quatre-vingt-dix-huit chances sur cent. La lésion Képler ne pardonne pas.

— Savez-vous que ce que vous me dites ici peut engager l'avenir de toute l'activité humaine ? À votre réponse est suspendu le sort de plus d'un milliard d'hommes.

— Je maintiens ce que j'ai dit, monsieur le président.

La Condamine regarda le front immense de son interlocuteur, son cheveu rare, et son impassibilité de caillou pensant.

— Ces déductions faites par vous ne sont pas encore répandues.

— Les observatoires qui ne disposent pas de la documentation complète que je centralise ici, ne sauraient avoir la même certitude. Certaines restitutions ne peuvent être faites que dans mes services. Seuls une dizaine de collaborateurs immédiats sont au courant.

— Sont-ils du même avis que vous ?

— Trois sont entrés à l'Office des Suicides.

Il y eut un silence.

— C'est bien, fit la Condamine. Durant la semaine qui va suivre, vous compléterez vos renseignements et convoquerez une assemblée extraordinaire des sections d'astrophysique du monde entier. Je veux un rapport signé à l'unanimité. D'ici là, je vous recommande d'observer et de faire observer autour de vous, sous peine de mort, un silence complet sur tout ce que vous venez de me dire.

Le chef du Service du Soleil salua et sortit.

La Condamine se renversa sur son fauteuil à bascule et du regard suivit machinalement la file des médaillons portant les effigies présidentielles. Il y aurait eu encore de la place pour cinq ou six successeurs… Pivotant sur son siège, il leva alors les yeux sur le grand planisphère qui couvrait le mur derrière lui. En haut et en bas de la carte du monde, une teinte bleutée, figurant la glace des calottes polaires, faisait disparaître le contour des continents. Seule subsistait au centre une bande étroite où le dessin des terres tranchait sur la mer libre. Tous les noms de la carte s'étaient rassemblés sur cette région équatoriale : ailleurs il semblait qu'un décorateur n'eût eu d'autre souci que d'étendre la teinte plate convenant à l'ameublement de la pièce.

Ainsi, ces deux mâchoires bleues allaient se refermer, et le mur représentant le monde serait aussi nu que celui qui lui faisait vis-à-vis. La croûte de glace s'étendrait sur toute la surface de la terre.

La Condamine se leva, alla observer les courbes de température moyenne dont les minces traits noirs ondulaient sur le mur. La courbe de – 18° passait sur l'Europe à hauteur de l'antique Paris, dans une région depuis longtemps inhabitable. Une moulure de la cloison céda sous la pression de ses doigts, un pan de la carte coulissa, découvrant les rayons d'une bibliothèque. Il prit le volume d'abaques statistiques qui donnait, en fonction du combustible disponible et de la température moyenne, le chiffre des humains pouvant vivre à l'air libre. En regard de – 18°, il lut 5.000, et fit une grimace.

À trois reprises déjà, l'avertisseur dressé sur la table de travail avait retenti. Les rendez-vous en retard se succédaient sur la bande dérouleuse, sans que le vice-président y prît garde.

— La direction des services techniques, demanda-t-il au microphone. Que le directeur en chef vienne tout de suite, dans mon cabinet.

Quelques secondes plus tard, le directeur en chef, homme jeune et élégant, pénétrait dans la pièce.

— Gallimard, lui dit avec une nuance de cordialité dans la voix le vice-président, nous allons avoir du travail…

— À vos ordres, monsieur le président.

— Qu'étudiez-vous en ce moment ?

— Le projet de tunnel sous l'Atlantique : Dakar-Cayenne.

— Vous laisserez ça pour l'instant. Il me faut, écoutez-moi bien, un plan complet de travaux pour réaliser l'abandon définitif de la superstructure terrestre en moins de cinq années.

— L'abandon de la superstructure ? fit avec un haut-le-corps le jeune directeur.

— Ne me dites pas que c'est impossible. À l'heure actuelle qu'avons-nous en superstructure ?

— Monsieur le président, nous avons en surface… tous les ports pour commencer, avec les services d'échanges intercontinentaux ; les immenses champs de lichen de l'Amérique ; le troupeau mondial de rennes et trois cent mille pâtres lapons ; les bâtiments universitaires avec le personnel enseignant et de recherches permanentes. Dans le Sud-Afrique, nous avons l'industrie lourde aux émanations nocives, et en particulier toute la région des hauts-fourneaux près des chutes du Zambèze, qui est le centre de transmutation des éléments chimiques pour tout le globe…

— Tout ça doit passer dans le sous-sol. J'envisage pour toute la superficie de la planète un repli stratégique vers l'intérieur de la terre. Quelle est la profondeur moyenne des centres d'agglomération ?

— Variable suivant les continents, monsieur le président. En Afrique nous vivons à environ huit cents mètres au-dessous du sol. Mais en Australie, aux Indes, la majeure partie de l'activité se poursuit presque au voisinage de la surface.

— Il faut prévoir partout un enfoncement moyen supplémentaire de cinq cents mètres, et la disparition des communications par voie de mer. Tenir compte aussi de l'impossibilité d'utiliser la houille blanche. La navigation sous-marine restera peut-être possible sous dix mètres de glace, c'est la seule concession que je vous fais. Je ne conserverai à la surface du globe que les bouches d'aération, les orifices d'évacuation, quelques observatoires, dont le service ne devra pas exiger pour la totalité du monde plus de cinq mille personnes.

Préparez-moi, pour la réalisation de ces dispositions, un plan quinquennal susceptible d'entrer en vigueur immédiatement, et dont les grandes lignes devront être arrêtées dans une semaine.

— Une semaine !

— Une semaine, je compte sur vous.

Le trembleur téléphonique vibra. En établissant la communication, la Condamine congédia d'un geste son subordonné.

— Allô, la vice-présidence ? fit une voix. Le vice-président lui-même ?

— Lui-même.

— Ah ! monsieur le vice-président, le président Wilson vient de mourir subitement dans la chambre de suroxydation, au cours de son traitement pour la moelle épinière.

— Qu'on l'embaume séance tenante, fit aussitôt la Condamine. Service funèbre demain à onze heures, première classe, première catégorie. Introduction dans le mausolée à onze heures quarante-cinq. Corps constitués représentés suivant le règlement P 2. Dispositions de deuil public n° A *bis*. Radiodiffusion conforme au plan n° 17. Annoncez l'élection à la présidence du vice-président pour demain quatorze heures. C'est tout. Exécutez.

Et en coupant, il grommela : « C'est la première bonne nouvelle de la matinée. »

V

L'ÉTAT D'ALERTE

De tous les avantages que la civilisation du XLe siècle pouvait offrir, Wassermann appréciait surtout la possibilité de paresser, généreusement laissée au travailleur intellectuel qu'entourait la considération générale. Aussi, dans son appartement au haut du quartier nord, premier sous-sol de Tombouctou 2, dormait-il encore avec l'absence de soucis d'un jeune homme par ailleurs assuré du périodique soutien familial. Son père, dit le roi de la baleine, joignait à une grande libéralité le bon goût d'habiter aux antipodes, et Wassermann, né pour ne rien faire, travaillait juste autant qu'il était nécessaire pour n'être pas mis à la porte de la Faculté, et maintenir entre sa famille et lui un éloignement si favorable à une parfaite entente.

S'il avait choisi d'habiter ce quartier au charme vieillot, c'était moins pour son pittoresque que pour l'absence de circulation qui permettait de dormir dans le silence jusqu'à dix heures du matin. L'endroit était peu fréquenté. Les trottoirs roulants qui y accédaient remontaient à plus de cent ans. Il fallait encore décrocher à la main les écouteurs téléphoniques et brûler soi-même les ordures au four électrique ! L'eau était débitée par d'antiques robinets que l'on manœuvrait en les tournant, ce qui provoquait l'hilarité des visiteurs habitués depuis longtemps au tableau électrique de commande des services domestiques. Mais en contre-partie, le groupe de ventilation fournissait un air conditionné d'excellente qualité, presque pris à la source, puisqu'on était à moins de trois cents mètres de la surface, et cet air se montrait souverain pour la qualité du sommeil.

Il n'était encore que huit heures quand un beuglement tira Wassermann de ses rêves. Le bruit venait du haut-parleur.

— *Allô, allô. Communication majeure du Grand Conseil exécutif. Obligation d'écoute pour chaque particulier, et mise en circuit par les services municipaux des haut-parleurs sur la voie publique et les chantiers collectifs.*

Pendant le temps qui s'écoula pour l'exécution de ces ordres, Wassermann se frotta les yeux. Que se passait-il ? L'obligation d'écoute était exceptionnelle. Il fallait remonter à dix ans en arrière, à l'assassinat du président Marc Aurel, pour trouver un précédent à cette

mesure. Le haut-parleur reprit :

Citoyens des États-Unis d'Afrique et du Monde, le Grand Conseil exécutif décrète :

ARTICLE PREMIER. – *L'état d'alerte est proclamé sur toute l'étendue du continent africain.*

ARTICLE 2. – *Le premier jour de la mobilisation sociale sera le 24 octobre 3999.*

Du coup, Wassermann décida de s'habiller. À peine avait-il passé son slip qu'on frappa à la porte. Le fait était aussi rare que l'obligation d'écoute. Quel était le visiteur qui ne faisait pas usage de l'avertisseur téléphonique pour s'annoncer ?

Il demeura saisi en trouvant Évy derrière la porte. Elle entra en coup de vent jusqu'au fond de l'appartement et s'assit au hasard sur le lit défait. Cette fille si maîtresse d'elle-même haletait.

— Qu'y a-t-il ? demanda Wassermann qui n'en pouvait croire ses yeux.

— Je suis partie, fit Évy. Partie, c'est fini… Je viens d'avoir avec mon père une explication si violente qu'il a failli me faire arrêter. C'est la scène finale, la dernière… Ah ! il n'était pas habitué à ce qu'on lui dise en face la vérité, il l'a entendue, au moins une fois. Et maintenant entre nous, c'est fini, ou plutôt ça commence. C'est la guerre qui commence. Il peut faire la loi à tout le monde, il ne me la fera pas.

Elle était si surexcitée qu'elle hachait ses phrases.

— Pouvez-vous m'abriter quelques heures en attendant que je trouve autre chose ? jeta-t-elle brusquement.

— Certainement, répondit Wassermann qui retrouvait peu à peu ses esprits et s'enveloppait d'un peignoir. Mais je voudrais savoir…

Il ne savait pas trop ce qu'il voulait savoir. Il avait le réveil lent, et les surprises de cette matinée étaient ahurissantes.

— J'ai eu peur d'être suivie, expliquait Évy. Maintenant il doit avoir autre chose à faire que de s'occuper de moi… L'état d'alerte m'aidera au moins à disparaître plus facilement. Savez-vous ce que veut dire l'état d'alerte ? C'est la suspension des dernières libertés publiques, la fermeture des services dits accessoires ou à visées lointaines : finis les universités et les cours. Dix heures de travail social chaque jour pour tous les mobilisables des deux sexes, sans garantie de résidence. Toute protestation assimilée au crime contre l'espèce, et punie de détention perpétuelle ou de mort.

— Mais pourquoi ?

— Pour le développement de la civilisation au-dessous de mille

mètres de fond. C'est le soleil qui ne va pas, paraît-il. Et le troglodysme s'accentue à l'heure même où il conviendrait d'adopter des solutions radicalement différentes. Sandersen, le professeur, est à Sainte-Hélène. C'est à propos de lui que la scène avec mon père a commencé. Quant à nous, nous devrons travailler aux excavateurs pour avoir droit aux comprimés radioactifs ! Mais nous lutterons. Vous lutterez, Wassermann, n'est-ce pas ?

— Avec vous, de tout mon cœur, répondit Wassermann assez ému de la voir si vibrante.

— Avec moi, sans moi, n'importe. Et laissons votre cœur à sa place. L'heure n'est pas à dire des bêtises, cher ami. Ah ! la lutte va devenir passionnante, déclara-t-elle après un moment de silence… Il verra, il regrettera de m'avoir pour ennemie…

Peu à peu, elle reprenait possession d'elle-même. Wassermann commençait à trouver moins drôle de l'avoir dans son appartement, quand le téléphone sonna : c'était Pat qui demandait des renseignements sur l'état d'alerte.

— Les tables d'écoute doivent être branchées sur toutes les lignes. Viens me prendre ici, fit Wassermann.

Il n'était pas fâché de voir la tête que ferait Pat en trouvant Évy chez lui. Ce petit plaisir de vanité viendrait en compensation des risques assumés en assistant une fugitive.

Pat, en effet, accusa le coup malgré lui, par son extrême rougeur devant Évy sur le lit défait. Il s'abstint de poser des questions qui semblaient inutiles. Évy qui était à cent lieues d'imaginer ce que pensait Pat, ne songeait pas à fournir d'explications. Le ressentiment de Pat prit la forme sociale :

— Non, je ne marcherai pas, je ne passerai pas mes heures à diriger des grues électriques ou à suivre des équipes de mineurs pour que nos descendants puissent continuer à faire les termites. S'il faut crever, j'aime mieux crever à l'air libre.

— Bravo ! s'écria Évy, vous venez à nous.

— À vous ?

— À l'astronautique.

— Je me fiche de l'astronautique autant que du troglodysme, déclara Pat furieux. Ni les uns, ni les autres, vous ne pouvez nous laisser mourir tranquilles, nous les braves gens…

Une rumeur sourde montait de la ville profonde et se propageait dans le roc du sous-sol. À deux reprises, les tubes d'éclairage s'éteignirent pendant quelques secondes.

— Il faut aller voir ce qui se passe, décida Évy.

— Il ne se passe jamais grand'chose, objecta Wassermann partisan de la prudence. Vous feriez peut-être mieux de ne pas trop vous montrer pour le moment. Et vous ne verrez rien, la population est devenue si incapable de réagir…

Mais on ne résistait pas à une décision d'Évy. Ils sortirent tous les trois, Pat ne pouvant se résigner à les laisser sans avoir obtenu d'Évy quelques explications.

Dans le monorail où ils montèrent, la foule des voyageurs était plus animée qu'à l'ordinaire. Un grand diable à cheveux roux brandissait sous le nez de ses voisins sa carte de mobilisation qu'il venait de retirer : il était sous-chef de chantier aux perforatrices de Djibouti et allait rejoindre le soir même.

— Allons-y, c'est pour la Terre, notre patrie ! criait-il dans le wagon.

Son enthousiasme éveillait peu d'échos : on le prenait pour un agent provocateur. À la station 104 montèrent deux voyageurs en tenue de surface. Des cristaux de neige étaient restés pris dans leurs bonnets de fourrure : c'étaient deux bouchers travaillant aux usines de conserves de phoque à l'air libre.

— Il fait une de ces tempêtes de neige comme on en voit rarement là-haut, déclarèrent-ils. L'équipe du deuxième quart n'a pu rejoindre qu'avec une heure de retard. Tous les escadrons de chasse-neige sont mobilisés, mais le vent pousse les flocons comme le sable des dunes. Il paraît que les bouches d'aération des districts sud ont été obstruées. Les brigades spéciales ont dû construire des murs protecteurs devant les crépines de filtration. Il fait meilleur ici, concluaient-ils.

— Pour combien de temps ? eut l'imprudence de dire Évy.

La réflexion fut si fraîchement accueillie par l'auditoire que Wassermann conseilla de descendre à la station suivante. C'était celle de la quarante-huitième avenue qui allait du musée minéralogique à la place Ali-Baba, le quartier des archives et des fours crématoires, quartier assez peu animé. Pourtant, un rassemblement s'était formé devant un grand bâtiment à la façade d'émail noir : le célèbre Office des Suicides, qui venait d'être fermé le matin même par décision du Grand Conseil. Les candidats de la onzième heure, qui n'avaient pu entrer, commentaient sévèrement cette mesure.

— Alors, si on ne peut plus se suicider, y a plus de moyen de vivre, plaisantait un petit boulot qui n'avait jamais dû avoir l'intention bien ferme de franchir la porte noire.

— On vient aussi de suspendre les autorisations de naissance,

annonça un autre. Ils nous possèdent : on ne peut plus ni mourir, ni naître.

— Mes amis, le gouvernement a besoin de toutes les forces, de toutes les énergies pendant quelque temps, fit un troisième. Il est naturel qu'il ferme cet Office qui n'aurait jamais dû être ouvert.

Celui-là était un de ces membres de la *Société protectrice des humains*, qui, en temps ordinaire, stationnaient devant l'Office pour empoisonner par des réflexions morales les derniers instants des postulants au suicide. La foule le prit à parti. Wassermann eut beaucoup de mal à entraîner Évy qui brûlait d'entrer dans la bagarre. Pat, qui était resté obstinément muet, proposa d'aller faire un tour sous le ciel libre, mais les services des ascenseurs de surface étaient suspendus et les stations sévèrement gardées par la milice. Interdiction absolue de gagner l'extérieur. Ils prirent alors, faute de mieux, un des grands ascenseurs de descente conduisant au second sous-sol. La vaste cabine, chargée d'autos et de camions emplis de gardes fédéraux, tomba en chute libre dans la cage formant piston amortisseur, et, deux minutes plus tard, ils se retrouvèrent par huit cents mètres au fond.

Là, les premiers symptômes de la mobilisation sociale étaient plus visibles. Les brigades d'alerte du travail social défilaient dans les rués pour rejoindre les chantiers qui venaient d'être ouverts. De longues files de gens attendaient devant les magasins de pelles et pioches pour compléter leur équipement. Aux vitrines des pharmacies pendaient de larges écriteaux : « Il n'y a plus de masques respiratoires ». Dominant le bruit de la rue, de sourds grondements s'élevaient de temps à autre dans les profondeurs du sol déjà attaqué. L'évacuation de plusieurs îlots avait été ordonnée le matin même et on entreprenait les premiers sondages. Un haut-parleur commença à radiodiffuser sur la voie publique les nouvelles de midi. Malgré la circulation plus dense et plus rapide que de coutume, un vaste cercle d'auditeurs se forma autour de l'appareil qu'en temps ordinaire personne n'écoutait. Bientôt toute la place fut embouteillée.

Communication de l'Office météorologique pour la journée du 24 octobre.

La tempête de neige qui sévit actuellement sur le Sahara continuera pendant les prochaines vingt-quatre heures. Vent du nord, dominant, tournant à nord-ouest en fin de journée. Température à Tombouctou 1, en surface, -18° ; à Tombouctou 2, de 13 à 18° suivant les sous-sols.

Allô, allô. Petit courrier musical. Les fouilles entreprises au cours de l'été à Casablanca ont permis de découvrir des fragments de la sixième symphonie d'un musicien de l'époque quaternaire du nom de Beethoven et dont les œuvres avaient été perdues. Orchestré pour instruments modernes

par le colonel de la milice Mixton C. Rubber, ce morceau où l'archaïsme le plus coloré s'allie au futurisme le plus savoureux, va vous être joué par la Société de musique mécanique *de la province du Congo au cours d'un concert gracieusement offert par les aspirateurs* Vive le Vide.

Des protestations s'élevèrent dans la foule.

— On se fout de nous !

— Des nouvelles ! crièrent plusieurs voix.

Quelques carreaux d'émail de la voûte furent descellés et commencèrent à voler vers le haut-parleur qui bientôt pendit comme une loque.

— Ils ne sont pas aussi dociles que vous le croyez, fit remarquer Évy à Wassermann. À son tour, elle grimpa sur le toit d'un taxi pour crier :

— Des nouvelles !

La foule lui fit écho et hurla plus fort.

— On vient de vous dire que des fouilles avaient donné des résultats intéressants, que voulez-vous de plus ? se risqua à dire Pat à Évy.

Elle le regarda de haut en bas, n'appréciant pas le sens de l'humour dans les circonstances actuelles. Toute frissonnante, les yeux brillant d'un éclat magnifique, elle se sentait soulevée par le courant d'indignation populaire. Un air d'émeute passait dans sa chevelure blonde. Jamais Pat ne l'avait trouvée si belle, et jamais il ne l'avait encore sentie si loin de lui. Elle allait haranguer la foule quand Wassermann la fit descendre.

— C'est une folie. Songez à votre situation présente.

À regret, elle obéit.

— Vous voyez, fit-elle à Wassermann, ils protestent. Je suis sûre que nous pourrons en faire quelque chose.

Ce « nous » atteignit douloureusement Pat qui souffrait déjà de se sentir à l'écart. Wassermann avait pris le bras d'Évy pour l'aider à descendre de son perchoir. Distraite, elle ne songeait pas à se dégager. Pat qui ne perdait aucun de ces détails, endurait le martyre. Il se reprochait de ne pas avoir le courage de tout planter là. Mais, seul, il aurait souffert davantage. Tout le jour, il se laissa ainsi traîner à la remorque dans la ville en rumeur. Il était là encore, quand ils regagnèrent l'appartement de Wassermann.

Le fâcheux effet des communications de midi, avait-il été général ? toujours fut-il que le communiqué de cinq heures fut plus sérieux :

« Des suppositions diverses ayant couru dans le public quant aux

causes qui ont motivé les récentes décisions du Grand Conseil exécutif, il est rappelé que les mesures envisagées sont destinées à accroître la sécurité de l'espèce, et qu'il vaut mieux les entreprendre préventivement que sous le coup de la nécessité. Sans qu'il y ait péril immédiat, il semble préférable que l'humanité s'acclimate de plus en plus à la vie souterraine. L'état d'alerte a été proclamé pour réaliser un gigantesque programme de travaux souterrains destinés à mettre la vie humaine à l'abri de tout bouleversement futur. Le plan prévoit la construction, entre mille et mille cinq cents mètres de fond, de Tombouctou 3, future capitale des États-Unis du Monde, répondant aux conceptions les plus récentes et de nature à défier toute perturbation cosmique.

« Le Grand Conseil exécutif est sûr que, dans les circonstances actuelles, chacun aura à cœur de servir la cause commune de toute son énergie. Aucune défaillance ne sera tolérée. La mobilisation sociale s'opère avec toute la régularité désirable. »

— Je connais assez mon père pour savoir combien il a dû souffrir d'avoir à donner ces explications, remarqua Évy. C'est une première victoire.

— En tout cas, il a réussi à nous tenir ici prisonniers comme des rats dans une cave, remarqua aigrement Pat. Voilà deux jours que nous passons tout entiers dans le sous-sol, deux jours sans vraie lumière. Vous appelez ça vivre, vous ? Moi, pas, j'étouffe.

Il tournait dans la pièce, nerveux, agité, parlant au hasard et ne sachant comment dénouer la situation entre eux trois. Il n'osait faire à Évy des reproches précis, mais à l'abri des généralités, il pouvait se montrer plus agressif.

— C'est de votre faute, après tout, c'est votre civilisation, votre science qui nous a fait oublier ce que nous étions : des hommes, de simples hommes.

— Justement, fit Évy, je voudrais leur rappeler à tous qu'ils sont des hommes, et non pas des machines à obéir. Je veux leur réapprendre la révolte et leur montrer le chemin de la libération. Qu'ils me suivent, et je saurai bien les conduire.

Pat hocha la tête.

— Vous êtes pire que votre père. Plus dangereuse, précisa-t-il.

Il semblait n'être plus maître de lui. Brusquement, il se tourna vers Wassermann : « Est-ce que la fenêtre du concierge de la Faculté ne donne pas sur le désert ? »

Wassermann le regarda avec inquiétude, se demandant s'il ne déraisonnait pas.

— Et le téléphone est le long du mur, à côté de la porte d'entrée, continuait Pat.

Il prit l'annuaire, composa le numéro, et quand le trembleur vibra, il enfonça le bouton de la télévision.

Automatiquement la lumière s'éteignit dans la pièce, et une lueur pâle apparut sur l'écran. On distinguait la loge du concierge et, au centre de l'écran, la fenêtre…

— Le ciel ! cria Pat avec un accent de triomphe. Le ciel !

Derrière l'image de la fenêtre lointaine, à peine grand comme la surface d'un ongle, se voyait un ciel tendu de noir, crevassé au couchant, et laissant passer des traînées lumineuses qui se réfléchissaient sur la neige du sol. Là-haut, solitaire et gigantesque, le crépuscule s'étendait sur la terre.

— Nous l'aurons vu quand même, le soleil de ce jour, malgré toutes les défenses, murmura Pat qui ne pouvait maîtriser son émotion. Et, lentement, il se laissa aller à soupirer avec tendresse : « La voilà donc, au fond du puits, la douce lumière du monde… »

— Grâce à la science et à ceux qui n'ont pas accepté leur destin, articula Évy en chargeant chaque mot d'intention.

Qu'elle ait profité de son émotion pour lui faire cette remarque, atteignit Pat au point le plus sensible. Quelque chose venait de se rompre, définitivement, sans recours. Brusquement, il se sentit seul : il comprenait qu'il y avait impossibilité radicale d'entente avec le seul être qui comptât pour lui. Elle pouvait être la plus belle, elle était de la race faite pour les Wassermann. Désormais, rien ici ne l'intéressait plus. Il se leva, et sans un mot d'explication il sortit.

Comme il arrivait dans le hall de son immeuble, deux individus s'avancèrent et lui passèrent les menottes avant qu'il ait eu le temps d'esquisser un geste.

— Police politique. Pat Sandersen, vous êtes arrêté en exécution des mesures préventives contre les suspects de la liste B.

— Où me conduisez-vous ?

— À Sainte-Hélène, au camp des prisonniers d'état.

— Loin d'ici et sous le ciel libre. Ah messieurs ! s'exclama Pat, vous ne pouviez rien m'annoncer qui me fît plus de plaisir.

Et telle était sa détresse qu'il le pensait.

VI

SAINTE-HÉLÈNE, PETITE ÎLE

La banquise entourait de toute part Sainte-Hélène. Mais ce n'était pas en vain que l'île avait jadis appartenu à l'Angleterre : elle recelait dans ses flancs une mine inépuisable de charbon. Consommé sur place, ce combustible d'un autre âge permettait d'entretenir dans l'île, en dépit des rigueurs de la température, une petite colonie humaine : d'une part les savants de l'observatoire établi en ce poste avancé, d'autre part les détenus politiques.

L'habitude était de dire : détenus politiques, mais à une époque où toute politique se ramenait à des vues scientifiques, les délits politiques ne pouvaient être que des erreurs scientifiques. Le danger qu'une fausse hypothèse pouvait faire courir à l'humanité était aussi grand que, jadis, celui des partis factieux dressés contre l'organisation sociale. Aussi, tous les prisonniers d'état se recrutaient-ils dans les corps savants.

La physionomie du pénitencier s'en trouvait être un peu spéciale. Venus de toutes les branches du savoir, on y rencontrait pêle-mêle tous les esprits un peu aventureux dont le génie n'avait pas reçu la consécration officielle. Le choc des idées eût pu y être terrible, si à la température moyenne de -30° les discussions n'avaient pas trouvé une fin rapide. Les prisonniers en arrivaient vite à faire bon ménage sous l'œil amène du gouverneur Lifar, le plus heureux des gardiens de prison : aucune évasion n'était à redouter de la part de détenus que leurs travaux intellectuels avaient rendus chétifs et impropres à franchir par leurs propres moyens mille kilomètres de glace.

Le professeur Sandersen avait été confraternellement accueilli. Sa folie ne semblait guère dangereuse. Exempté des corvées de mines et des corvées de balayage sur les coupoles de l'observatoire, on lui avait laissé dans les sous-sols une pièce aménagée en laboratoire. Il put y continuer à loisir ses expériences et ses calculs, sans s'émouvoir des réflexions ironiques des confrères qu'il s'efforçait en vain de gagner à ses idées.

Lorsque l'avion hebdomadaire de ravitaillement amena Pat, une des premières personnes qu'il rencontra fut son oncle.

— Qu'est-ce que tu m'apportes ? demanda le vieil homme distrait.

Pat eut une certaine peine à faire comprendre qu'il s'apportait lui-même, ou plutôt qu'on l'apportait sans trop lui avoir demandé son avis.

— Eh bien, tu m'aideras dans mes calculs, déclara l'oncle.

Ça commençait plutôt mal. Pat était incapable de faire une addition. Mais il pouvait faire un écouteur. Insulaire novice, il ne sut échapper aux explications de son oncle qui, sans perdre une seconde, avait décidé de le convaincre :

— Ah ! si l'on faisait appel à moi ! Comprends-moi, Pat. Puisque le soleil se refroidit, il faut se rapprocher de lui, c'est la logique même. Il y a justement deux planètes entre la terre et le soleil. La plus proche, la plus habitable est Vénus, manifestement posée là comme un relais préparé de longue date pour la migration humaine. Il faut aller habiter Vénus. De la terre à Vénus, on compte quarante-cinq millions de kilomètres. À la vitesse de onze kilomètres à la seconde, nécessaire pour échapper à l'attraction terrestre, deux mois suffisent pour effectuer le trajet. Cette vitesse est réalisable ; je l'ai obtenue. Tu m'entends, Pat ? Je l'ai obtenue. Une fois l'attraction terrestre vaincue, on se laissera tomber sur le soleil qui fera les frais de la force propulsive. En approchant de l'orbite de Vénus, car on aura choisi le moment d'une conjonction, la planète vous cueillera tout simplement au passage. Il suffira alors d'inverser le sens de marche de la fusée pour ralentir la vitesse et se poser sans heurt, avec la grâce qui sied quand on aborde Vénus. En définitive, deux charges sont nécessaires : l'une pour le décollage, l'autre, utilisée à rebours, pour l'avénusage. Deux charges : huit cents grammes de radium, et voilà ce qu'on me refuse, voilà pourquoi je suis ici !

Pat en avait déjà mal à la tête. Ces mots d'attraction, d'orbite lui donnaient des nausées. Lui qui avait rêvé de ciel libre et de pays sauvage, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était tombé en pleine maison de fous. Chacun avait sa manie. Tel vous entreprenait sur l'application de la pression osmotique à la reproduction des bactéries engendrant la lumière froide. Tel autre travaillait aux plans d'un décortiqueur de noyaux atomiques. Un troisième développait une théorie pour interpréter la transmutation des éléments à l'aide de la métempsychose. Ce n'étaient partout que vocables à écorcher les oreilles. Aussi, quand l'observatoire demanda des guetteurs aux aurores australes pour chronométrer ces phénomènes, Pat s'inscrivit aussitôt comme volontaire, heureux d'échapper aux élucubrations d'un camp où la concentration devait s'entendre dans tous les sens du terme et s'étendre du corps à l'esprit.

Il s'installa dans une coupole désaffectée transformée en guérite, et chaudement couvert, les pieds sur la circulation de vapeur, il n'eut dès

lors pendant de longs jours d'autre occupation que de regarder le ciel et la réverbération des lueurs sur la banquise. Il se comparait au berger chaldéen rêvant sur le mystère des étoiles, à la sentinelle avancée guettant dans les marches polaires l'avance de la vague de froid qui, d'un pôle à l'autre, ne ferait plus de la terre qu'une immense banquise. Il se comparait à tout, sauf à ce qu'il était : un pauvre homme amoureux et déçu.

À vrai dire, il s'attachait moins aux aurores magnétiques qu'à la contemplation des simples nuages. Diaphanes, jetant sur le ciel comme une moire, une retombée de dentelles, ils laissaient jouer sur leurs contours changeants les teintes les plus exquises allant, par des passages d'une gradation insensible, du rose pimprenelle au gris tourterelle, de la pourpre de Tyr au blond d'Hollywood. Parfois, passait entre les déchirures un soleil rougeoyant, moins soucieux de répandre sa chaleur que de raffiner encore sur les jeux de lumière dans les draperies nuageuses. Sur le déclin de sa vie, l'astre du jour devenait électricien de théâtre. Ses feux se dispersaient en fêtes magnétiques, en feux d'artifices tirés pour les funérailles du système solaire, deuil silencieux et grandiose qu'un cœur mélancolique pouvait trouver en harmonie avec son amertume. C'est là que peu à peu Pat chercha à oublier qu'il aimait…

Chaque jour le soleil semblait se faire plus froid. L'un après l'autre, les thermomètres sautaient. L'encre des stylos gelait sur les poitrines. La carapace de glace couvrant l'île prenait des consistances d'acier, et une étrange lourdeur allait jusqu'à s'emparer de l'air lui-même.

Dans les sous-sols du camp, une fièvre intense excitait au contraire les esprits. Puisque la flamme allait bientôt vaciller, il fallait se hâter de lire les dernières pages, décrire les dernières lignes avant la nuit définitive. Les mémoires scientifiques s'entassaient chez le gouverneur Lifar. Les plans de sauvetage de l'espèce, les projets de régénération du système solaire se comptaient par dizaines. L'intelligence faisait front de toutes ses folies contre le néant glacé qui insensiblement s'apprêtait à l'ensevelir.

Peu à peu gagné par la contagion, Pat dut aussi trouver de quoi occuper plus activement son esprit. Il ne s'était jamais soucié que de fouilles. Opportunément, il se rappela qu'un empereur de l'ère quaternaire était mort à Sainte-Hélène, et il se proposa de retrouver son tombeau avant de mourir. Malheureusement la bibliothèque des détenus contenait peu d'ouvrages historiques. Les historiens, gens peu dangereux, avaient rarement connu les honneurs de l'exil et n'avaient pu laisser derrière eux leurs instruments de travail. C'est à peine si Pat trouva dans un vieux dictionnaire de biographies, trois lignes

consacrées à Napoléon. Au moins lui confirmèrent-elles qu'il était bien mort à Sainte-Hélène. Désormais, tous les matins où il n'était pas de corvée à l'observatoire, il partait avec une barre à mine et quelques cartouches de dynamite pour ouvrir des tranchées dans la glace et le roc aux lieux qui auraient pu convenir à un tombeau d'empereur.

Un des détenus l'accompagnait souvent durant ses expéditions. C'était un biologiste que ses confrères semblaient tenir en médiocre estime. Il paraissait plus fou que les autres et répondait au nom de Métro-Goldwin Pasteur. En mendiant par ci, par là une éprouvette, un bocal, une seringue à injection, il avait pu s'aménager comme tout le monde un semblant de laboratoire. Ayant besoin pour ses expériences de petits animaux : rats, belettes, gerboises, oiseaux, il suivait Pat et ramassait les cadavres des bêtes gelées, déterrés au cours des fouilles. Refusant de contribuer à creuser, il attendait au bord de la tranchée où Pat s'évertuait. Quand on lui jetait un cadavre, il le mettait avec précaution dans une grande boîte d'herboriste qu'il portait en bandoulière. Sa satisfaction s'exprimait alors par une exclamation, toujours la même :

— Vive l'empereur !

L'ironie de cette réflexion exaspérait Pat, bien suffisamment dégoûté de ne trouver que des mulots alors qu'il cherchait Napoléon. Le jour où, comme venaient d'apparaître deux pingouins enfouis sous la glace, M.-G. Pasteur s'écria, en variant pour une fois sa formule : « Ah ! voilà qui vaut mieux que cette vieille bête d'empereur ! » Pat se mit à l'injurier du fond de la tranchée.

L'autre laissa passer l'orage, et ses pingouins à la main, car ils étaient trop gros pour entrer dans la boîte d'herboriste, il se contenta de répondre :

— Monsieur Pat, si vous me trouvez un jour un ours blanc en bon état, ou un renne, enfin un animal approchant de votre taille, je vous promets que, ce jour-là, je deviendrai bonapartiste.

Ces innocentes distractions ne purent être longtemps poursuivies à cause du froid qui allait s'accentuant. À l'observatoire, l'acier des lunettes astronomiques s'étoilait comme du verre, au moindre choc. Le mercure des télescopes rotatifs était depuis longtemps pris en masse. Jusque dans les galeries de la mine, le pétrole des lampes se solidifiait. Dans les cuisines, pour tailler le tournedos dans le filet de renne, il fallait maintenant y aller à la hache d'abordage. Le monde entier roulait sur la pente descendante du thermomètre.

Le gouverneur Lifar avait déjà demandé plusieurs fois l'autorisation de se replier sur le continent. Chaque fois, il avait reçu l'ordre impératif de rester. Le Service du Soleil désirait de nouvelles

observations : une étude continue de la lumière réfléchie sur le disque lunaire. La mine de charbon ne devant pas être épuisée avant deux cents ans, et l'avion de ravitaillement pouvant toujours atterrir, il n'y avait pas péril immédiat. À tout hasard, on envoya pourtant dans l'île deux douzaines de chiens esquimaux, des traîneaux et du matériel de campement. Pat fut chargé de s'occuper des bêtes. Le reste du temps, il veillait aux calorifères.

Le laboratoire de M.-G. Pasteur était proche des chaudières. Pat, pour passer le temps, allait parfois retrouver son ancien compagnon de promenade. Il le regardait disséquer les cadavres, porter les éprouvettes dans l'autoclave, revenir vers son microscope. Pat ne posait pas de questions. Sa seule collaboration consistait à jeter de temps à autre les restes d'un animal dans la chaudière voisine.

— Que pensez-vous de la mort, monsieur Pat ? demanda un jour M.-G. Pasteur qui agitait sur une lampe à alcool solidifié le contenu d'une capsule de porcelaine.

Pat fut pris de court. Il pensait répondre machinalement : « Elle sera la bienvenue, » mais il articula :

— Je n'en pense rien.

— Moi, j'ai la faiblesse d'en penser quelque chose, reprit M.-G. Pasteur. Voyez-vous, monsieur Pat, que fait un animal devant le danger ? Il fait le mort. D'autre part, quel est le meilleur moyen de guérir un organe lésé ? Le mettre au repos. Quand on ne l'y met pas, il décide de s'y mettre tout seul. L'organe fait le mort. Il se défend ainsi, comme se défendait la cellule primitive. Souvenez-vous de ces graines qui germent après mille ans de sommeil. Mais dans le cas d'un organisme complexe, l'organe qui fait le mort jette le trouble dans d'autres fonctions et, pour avoir voulu se tirer d'affaire tout seul, il entraîne dans la mort tout l'organisme.

Les morts ne sont pas morts, monsieur Pat, ils ont fait les morts. Mais ils les ont mal faits, je veux dire maladroitement, voilà pourquoi ils sont réellement morts.

Si tous les organes du corps, avertis du danger, adoptaient en même temps la réaction de défense qui consiste à faire le mort, l'organisme, mis dans un état de catalepsie rationnelle, pourrait, le danger passé, recommencer à vivre comme avant. Règle : faire le mort pour échapper à la mort. Mais il faut assurer le synchronisme de la réaction défensive de tous les organes du corps. Là est le problème…

Voyez, l'estomac de ce rat mort que je réchauffe, recommence à digérer le bol alimentaire qui l'emplissait au moment que son propriétaire fut gelé…

— En tout cas, ça pue joliment, observa Pat.

— Ah ! ah ! ricana M.-G. Pasteur penché sur l'estomac, quelque chose m'avertit que la solution est prochaine.

Mais Pat refusa d'en entendre et, surtout, d'en respirer davantage ce jour-là.

Ailleurs, pourtant, la vie continuait vaillamment son chemin, si l'on en croyait les nouvelles du monde que détaillaient complaisamment les communiqués de la Radio officielle autour de laquelle se rassemblaient les détenus. Dix villes africaines et deux villes brésiliennes avaient déjà presque achevé les nouveaux travaux d'aménagement souterrain et, avant moins d'un an, occuperaient leur troisième sous-sol, à plus de mille mètres de profondeur.

En Amérique du Sud, d'immenses serres étaient en cours d'aménagement à deux mille mètres au-dessous du plateau colombien. Là régnait une température de 24°. Dans une atmosphère surchargée en ozone et sous le feu de projecteurs ultra-violets, poussaient dans une terre artificielle obtenue par de savants dosages de silicates, d'argiles et d'humus fossile, le cotonnier, le cocotier, le palmier, le tabac, les épices, le café et certains arbres fruitiers. On apprit même que la section d'horticulture de la province du Pérou venait d'obtenir une rose rose qui, stérilisée, serait envoyée au président la Condamine, à l'occasion du premier anniversaire de l'entrée en vigueur du plan quinquennal.

Pat refusait de s'intéresser à ces nouvelles. Il voulait que les ponts fussent définitivement coupés entre lui et le monde. Pourtant, l'annonce de la prise en masse de l'Atlantique à la suite d'une période de froid exceptionnelle lui fut beaucoup plus sensible, à cause du temps merveilleux qui en résulta. Il reprit goût aux randonnées en traîneau. En dépit du froid terrible, il partait avec ses chiens, aux environs de midi quand le soleil, brillant encore d'un certain éclat, faisait oublier cet aspect de large cabochon rougeâtre qu'il prenait peu après pour retomber vers l'horizon comme un visage de moribond sur son lit de mort.

Pendant la halte, pour se protéger du froid, Pat appelait les chiens autour de lui. Un jour que les bêtes léchaient à grands coups de langues ses lunettes et son passe-montagne, il se reprit à penser à Évy. Dans son imagination, elle avait rejoint maintenant l'image de ces fantômes, ces visages féminins des Cléopâtre et des Aspasie qu'aux premiers temps de leur rencontre il se plaisait à évoquer. Qu'était devenue la vraie Évy ? La femme de Wassermann, sans doute. Elle était quelque part, là-bas dans la terre, servant la mécanique triomphante.

Au reste, peu importait ce qu'elle faisait, ce qu'elle avait pu faire, la certitude de sa présence suffisait pour donner une saveur plus vivante au mélancolique souvenir de toutes celles qui, passant sur la terre, avaient donné un sens à ce mot amour, lequel maintenant n'appartenait plus qu'aux langues mortes. Et les songes de cette halte composaient dans l'esprit de Pat une musique agréable et douce, faisant lever comme un dernier mirage sur le désert de la terre sombrant dans la nuit. Tout bas, devant l'étendue glacée, il se prit à murmurer : « Pourquoi a-t-on laissé mourir l'amour ? »

Si son oncle, dont il partageait maintenant la cellule, ne le lui avait pas dit, il n'aurait pas attribué la nouvelle pureté du ciel à la congélation des mers. Toute la vapeur d'eau de l'atmosphère se trouvant condensée, les nuages avaient en effet disparu pour toujours des horizons terrestres. Plus de nuages ! Maintenant qu'il était assuré qu'un sombre azur planerait implacablement, et jusqu'à sa mort, sur sa tête, Pat regrettait davantage les nuances roses et grises que roulaient naguère les volutes nuageuses et qui donnaient à la voûte céleste des grâces et des langueurs d'alcôve. Plus de nuages, partant plus d'amour. Mais son optique intérieure s'était faite aussi, à l'image du ciel, plus sereine. Avec le temps, il s'était habitué à son mal, il croyait maintenant pouvoir penser à Évy avec indifférence. Son besoin d'attachement sentimental s'était reporté en entier sur ses chiens. Il n'aimait plus qu'eux. Lorsqu'il constata un soir qu'une des bêtes manquait, il passa une partie de sa nuit à la chercher et à l'appeler dans le dédale des souterrains.

Il n'eut l'explication de la disparition que le lendemain, en entrant dans le laboratoire de M.-G. Pasteur. L'animal était étendu sur la table, la gueule ouverte et les quatre pattes raidies.

— Brute ! cria-t-il. Vous l'avez tué !

— Mis en état de défense, rétorqua l'autre. Voyez plutôt.

Prenant le chien par les pattes, il le lança au plafond. Pat sauta à la gorge du bourreau.

— Monsieur Pat, vous ne comprenez pas, disait M.-G. Pasteur en se débattant, l'animal est comme de la pierre, il peut tout supporter dans cet état, il n'est pas mort.

Joignant l'exemple à la parole, M.-G. Pasteur se mit à marteler le mur avec la tête du chien. Pat voulut s'interposer. L'autre, tenant la bête par la queue et la balançant comme une fronde, en asséna un coup sur le crâne de Pat. Le chien était en effet dur comme de la pierre : Pat s'effondra.

Quand il revint à lui, son vainqueur, assis sur un escabeau, considérait avec attention la bête allongée sur la table

d'expérimentation.

— Ignoble individu ! rugit Pat.

— Chut ! regardez.

Sur la table, le chien se dégelait lentement. Ses pattes frissonnèrent, sa queue s'agita et la tête fit des efforts pour se dresser. Bientôt, il fut sur ses pattes, et un aboiement sonore marqua son retour complet à la vie. Quelques instants après, il dévorait avec allégresse les restes du seau de dissection.

— Monsieur Pat, commencez-vous à comprendre ? Je touche au but ! j'en ai maintenant la preuve. Tenez, ajouta-t-il en montrant un flacon de verre plein d'un liquide céruléen, voilà pourquoi j'ai été mis au monde, pour apporter à l'humanité le sérum contenu dans ce flacon.

Pat avait retrouvé son chien vivant, il n'en demandait pas plus.

— Faites ce que vous voudrez à l'humanité, cria-t-il, mais à l'avenir ; laissez mes chiens tranquilles.

Lui-même s'abstint désormais de fréquenter M.-G. Pasteur. Mais les événements se chargèrent encore de les remettre face à face. Un matin, six attelages de chiens et un traîneau avaient disparu. Le gouverneur Lifar dut bien convenir qu'on était en présence d'une tentative d'évasion. Pat, avec les attelages restants, s'élança à la poursuite du fugitif. Au bout de six heures de marche, il retrouva M.-G. Pasteur, le crâne fracassé, à côté de son traîneau brisé sur une aiguille de glace. Les chiens, retenus par les harnais, léchaient le sang qui coulait sur la banquise. Pat ramena le cadavre. À sa grande surprise, il trouva dans une des poches du mort une lettre à lui adressée : M.-G. Pasteur l'instituait son légataire universel, et lui laissait en toute propriété le contenu de la boîte de métal logée dans le coffre du traîneau :

« Que le seul homme qui m'ait témoigné un peu de sympathie fasse l'usage qui lui plaira de l'œuvre de ma vie, et de la justification de mon passage sur la terre », disait en terminant le testament.

Le testateur lyrique n'avait oublié qu'une chose : indiquer le moyen d'ouvrir la boîte. Las de chercher la clé, Pat se servit de la boîte pour caler un pied défaillant de sa couchette. Pendant ce temps, le corps de M.-G. Pasteur jeté dans le four à incinérer se répandait en fumée légère au-dessus de la banquise.

Cette tentative d'évasion fut la seule. Partir sur la banquise, était aller au devant d'une mort certaine. Rester n'était du reste guère plus prudent. La situation de Sainte-Hélène, phare avancé du continent, devenait chaque jour plus précaire. Durant l'hiver austral, il fallut approfondir les galeries et doubler l'importance du vieux chauffage central. D'hebdomadaire, l'avion de ravitaillement devint mensuel. En

dépit de leur docilité d'intellectuels, les détenus commençaient à s'agiter. Ils supportaient de plus en plus malaisément qu'on ne fît pas appel à leurs lumières, à leurs efforts, et que, dans l'instant que la situation de l'humanité devenait plus critique, ils dussent ronger leur frein dans l'exil. Pat, au contraire, se faisait plus indifférent, plus impassible. Tout était perdu, il en avait pris son parti. L'activité dont continuait à faire preuve son oncle lui semblait relever de la manie. Entre les deux hommes, compagnons de cellule depuis de longs mois, une espèce d'entente indulgente s'était pourtant établie. Le neveu avait été peu à peu gagné par la naïveté dont témoignait l'inaltérable confiance de l'oncle dans l'avenir. L'oncle avait pris son parti de l'incapacité radicale du neveu, tout en lui gardant la vague tendresse qu'on éprouve pour un *minus habens.* Au reste, il se gardait de le mettre au courant de ses occupations.

Celles-ci étaient devenues assez mystérieuses. Tard le soir, à la lueur d'une bougie, l'oncle écrivait sans relâche sur du papier pelure. Il semblait même se servir d'encre sympathique. Pat se demandait s'il n'entretenait pas des correspondances clandestines avec le continent. Peut-être préparait-il une évasion ? Mais Pat mettait son orgueil à ne pas poser de questions. Le seul ennui était que la lumière l'empêchait de dormir. Tandis que le vieux grattait interminablement son papier, Pat, allongé sur la couchette, attendait qu'il eût fini en lisant ce qui lui tombait sous la main. Ce soir-là, c'était un prospectus d'une agence de voyages :

« En deux ans, la face du monde a plus changé qu'en deux siècles ! Quel sourire sur les lèvres de l'amateur de cartes et d'estampes, quand il compare les plans des villes du passé s'étendant au hasard en tache d'huile, aux plans de nos cités actuelles, nettes comme des coupes de paquebot, et toutes striées de puits droits d'ascenseurs. De nos jours, la verticale est reine, elle domine enfin la paresseuse horizontale.

« Songe-t-on encore qu'il fut une époque ou cent étages empilés paraissaient représenter le sommet de la civilisation ? De vieux livres de voyage nous décrivent avec émerveillement les gratte-ciel d'une ville disparue de l'ère quaternaire dont le nom : New-York a rejoint dans la mémoire des archéologues les noms de Ninive et de Babylone. Que sont ces taupinières qui furent célèbres à côté des mille quatre cents étages des gratte-terre de Tombouctou ? Le nouveau palais des États-Unis du Monde pousse sa pointe à trois mille mètres de fond, et insère dans les entrailles du globe le plus profond des phares d'écoute pour grondements souterrains qui aient jamais été réalisés.

« Toute une technique nouvelle a vu le jour : les égalisateurs de pression entre couches souterraines, les écluses étanches séparant les

divers sous-sols, les circuits verticaux pour uniformiser la température, le moteur thermique, cette merveille de l'an 4000 fonctionnant sur la différence de température entre le sous-sol et l'air glacé de la surface, les humidificateurs souterrains correcteurs des condensations de la respiration, les postes magnétiques pour la régularisation des courants telluriques, tout un jeu de mécanismes compliqués, toute une organisation de choix veillent à chaque instant sur notre sécurité et notre confort.

« Se doute-t-il le promeneur de nos villes qui va dans ses légers habits de soie artificielle et phosphorescente remplaçant l'épaisse laine et l'affreux coton de jadis, se doute-t-il qu'il vit au cœur d'une mécanique auprès de laquelle le plus compliqué des sous-marins qui firent l'orgueil de nos chantiers navals, semble un jouet aussi grossier que l'aile d'Icare comparée aux avions *D.A.N.* 80-72 qui vont entrer en service dans le tunnel aérodynamique Tombouctou-Djibouti ? Non, la merveille est qu'il ne s'en doute pas, et que ce flâneur qui déambule en toute innocence sur le nouveau boulevard de l'Opéra peut être aussi indifférent à la technique qui l'entoure que l'étaient, à l'égard des spéculations de Plotin, les courtisanes du passé jouant de l'éventail sur la jetée d'Alexandrie !

« À ce touriste moderne, notre capitale peut ne montrer qu'un visage fait de grâce et de charme. Rutilants de lumières fluorescentes, les magasins offrent à ses yeux tout ce qui peut enchanter ses regards. Veut-il orner sa boutonnière ? D'exquises mousses polaires, cueillies le matin même sur la banquise, lui offriront une étonnante variété de formes et de couleurs. Veut-il orner son doigt ou celui d'un être cher ? Les gemmes les plus rares : des diamants, des béryls, des émeraudes qui jadis eussent coûté des fortunes, lui sont maintenant offerts pour une somme infime, tant le sous-sol taraudé a pu livrer à bon compte ses richesses. Sur la voie publique, des fontaines lui délivreront gratuitement toute la variété des eaux minérales jaillies des profondeurs et qui, à son choix, soigneront son foie, son estomac, sa rate ou ses colibacilles. L'heure a maintenant sonné où l'homme peut pleinement profiter de toutes les richesses enfouies par la Nature dans un sol que durant trop longtemps il s'était contenté de labourer, alors qu'il fallait s'enfoncer jusqu'au cœur du trésor.

« Il faut venir voir sur places les nouvelles merveilles du monde. Aux hommes épris de nouveauté, notre capitale présente les derniers perfectionnements de la civilisation troglodyte. Aux amoureux du passé, Tombouctou offre en ses musées la plus surprenante collection de poissons fossiles, de fougères carbonifères, et de ptérodactyles qui se puisse voir. Visitez Tombouctou, l'antique cité des dromadaires, devenu cerveau du monde et phare de la civilisation ! »

— Et dire que c'est avec de pareilles bêtises qu'on mène le monde ! Dire que c'est pour arriver à un pareil résultat que tous ces pauvres bougres se crèvent de travail ! soupira Pat.

Il avala le demi-litre d'eau lourde que les règlements d'hygiène ordonnaient de boire avant de s'endormir pour remédier à la déshydratation de l'air, et retombant sur l'oreiller, maugréa :

— L'espèce humaine, quoi qu'on en dise, est à l'agonie. Pourquoi ne peut-elle mourir simplement, au lieu de lutter avec toutes ces ruses de vieillard et d'encombrer la table de son dernier chevet, de fioles, de tisanes et d'ascenseurs qui n'empêcheront pas l'inéluctable de se produire ?

Son oncle en avait terminé avec ses écritures. Il débarrassait tant bien que mal sa barbe des boulettes de givre produites par la condensation de sa respiration.

— Tu ne penses pas ce que tu dis, Pat. Il faut toujours aller jusqu'au bout de ce que permet l'intelligence. On ne peut du reste pas faire autrement. Travaillons, luttons. Voyons, fais un petit effort. Pourrais-tu m'étudier un commutateur automatique, sensible à l'attraction, et fonctionnant pour une variation d'un dixième d'unité C.G.S. ?

Pat leva les bras au plafond.

— Mon pauvre ami, déclara l'oncle, je crois bien que tes études d'histoire n'auront réussi à faire de toi qu'un morose inutile. Il doit y avoir un poison secret dans l'étude du passé. Tu devrais te mettre aux mathématiques, tu aurais l'impression d'être bon à quelque chose, tu serais moins triste…

— Mais vous, à quoi vous a servi votre science ? À être enchaîné à ce rocher, comme Prométhée.

— Il n'y a plus de vautour, fit l'oncle, c'est déjà quelque chose.

— Mais quand il n'y avait pas besoin de feu, c'était encore mieux, rétorqua Pat.

Et ce soir-là, comme tous les autres depuis deux années, le grand silence de la banquise s'étendit sur leur sommeil et leur cordial désaccord.

VII

LES RAYONS COSMIQUES

Dans l'immense chantier qu'était encore une bonne partie de Tombouctou 3, les bétonnières tournaient sans cesse, les voûtes s'ajoutaient aux voûtes. Bennes, godets, tapis roulants, élévateurs ne cessaient de charrier les débris du sous-sol, expulsés en dernier lieu par la plus expéditive des méthodes balistiques. D'immenses cheminées verticales, équipées en tubes de canon, descendaient de la surface à mille mètres de fond. Les débris étaient accumulés dans le fond de ces tubes et, périodiquement, une charge de poudre projetait à l'extérieur ce projectile d'un nouveau genre. Jour et nuit, dans un sourd grondement, les entrailles du sol se trouvaient ainsi crachées au ciel, et le son de cette artillerie de l'an 4000 qui se répercutait longuement dans les profondeurs ne disait plus comme jadis la lutte de l'homme contre l'homme, mais celle de l'homme contre la nature hostile. Chaque coup lancé vers la voûte céleste, silencieuse et glacée, signifiait quelques centaines de mètres gagnées vers les profondeurs.

Pour toucher sa ration de comprimés radioactifs, Évy s'était engagée sous un faux nom dans une brigade de travailleurs. La fille du président des États-Unis du Monde dirigeait le service de pointage aux usines 107 affectées à la fabrication du matériel scientifique d'observation. Chaque matin, pour rejoindre son poste dans le quartier sud-est de Tombouctou 3, elle s'éveillait dans une petite chambre louée à la semaine, quelque part dans le vieux Tombouctou 2 où régnait encore une température de 8°. Là, les logements étaient moins chers, mais la température n'était pas garantie. D'un jour à l'autre, Évy s'attendait à être obligée de casser la glace pour se laver. Triste état des choses en l'an 4001 ! Mais aucun de ces détails matériels ne lui importait beaucoup. Elle se donnait tout entière à la tâche clandestine qui doublait son travail officiel : la propagande anti-troglodyte.

Au bureau de pointage, elle se trouvait bien placée pour attiser les mécontentements, mais l'apathie des travailleurs du sous-sol était bien dure à secouer. Il avait fallu organiser la propagande. D'anciens affiliés du *Club pour l'Expansion intégrale* avaient renoué et s'étaient constitués en comité d'action. Des réunions secrètes avaient lieu périodiquement, vers quatre heures du matin, dans un square excentrique de Tombouctou 2, au fond d'un aquarium désaffecté. Évy s'y dépensait.

— La politique actuelle du Grand Conseil, disait-elle aux auditeurs plus ou moins réveillés mais dont la chevelure hirsute faisait assez révolutionnaire, est une trahison de l'effort humain, une déviation des destinées de l'intelligence. Se terrer comme l'autruche devant le danger n'est pas une attitude digne d'une tête pensante. Si nos lointains ancêtres n'avaient quitté la caverne primitive, s'ils n'étaient partis à l'aventure au devant des monstres de la préhistoire, serions-nous encore là ? Ce monde est maintenant une planche pourrie qui crève de toute part, et tôt ou tard refusera de nous porter. Des solutions d'audace doivent être adoptées. Il faut changer de monde. Mais pour cela, formons d'abord un parti fort, groupant le plus grand nombre possible d'adhérents. Intensifions la propagande…

Wassermann assistait à ces réunions, sans grande conviction, mais ce lui était une occasion de revoir Évy. Depuis le jour où elle était venue lui demander un abri provisoire, il s'était figuré, dans sa naïveté de mâle, qu'il avait acquis une option sur sa personne. Évy se chargeait de le détromper. Mais il insistait, il l'attendait à la sortie des séances et l'accompagnait jusqu'aux usines où elle allait prendre son travail.

— Ne me regardez pas avec ces yeux de chouette, lui dit encore ce matin-là Évy. On ne joue pas du clavecin au milieu d'un tremblement de terre. Le temps passe et nous presse. Nous ne devons songer qu'à une chose : vaincre. Et puisque vous avez le cœur si bouillant, allez donc porter la bonne parole à l'Institut du Sérum, il y a là-bas un foyer de mécontents à entretenir.

— Ah ! votre cœur à vous est plus glacé que la terre, soupira Wassermann. Vous êtes bien la fille de votre père.

— C'est le gage de notre victoire, déclara-t-elle orgueilleusement. Et lui, je le vaincrai.

Comme elle prenait sa place devant les grandes roues de pointage et les cercles de contrôle des déplacements humains, elle apprit qu'un incident curieux venait de se produire pendant le troisième quart. Le bureau d'études avait décidé la fabrication d'un nouveau compteur de positrons. Les ordres donnés, on n'avait vu arriver au bout de la chaîne de montage que le modèle ancien. De nouvelles instructions n'avaient abouti qu'à créer une confusion générale. La direction avait cru à une tentative séditieuse, mais l'enquête avait prouvé qu'il fallait seulement incriminer l'extraordinaire lenteur de compréhension des ouvriers, et une difficulté presque insurmontable à modifier les habitudes prises au long du tapis roulant.

L'incident devait être d'importance car, dans la matinée, le docteur Mattéo, directeur de l'Hygiène mondiale, vint en personne, à la tête d'une commission inter-ministérielle, examiner les faits. On apprit que

l’événement n’était pas particulier aux usines 107. Un peu partout des symptômes d’hébétude graduelle avaient été décelés chez tous les sujets habitant de façon constante Tombouctou 3. Ils semblaient n’être plus capables que d’une seule série de gestes. Les membres de la commission parlaient de diminution des facultés d’adaptation du cerveau humain, et même de dégénérescence de l’intelligence. La population de Tombouctou 3 semblait retourner lentement à l’état animal.

Le péril était grave. Il fut évoqué lors de la séance mensuelle du Grand Conseil exécutif.

Dans la grande salle de délibération du Palais gouvernemental, toutes portes closes, les quarante membres du Grand Conseil écoutaient la lecture du compte-rendu de l’activité déployée pendant le mois. La Condamine présidait avec indifférence cette séance tenue pour la forme. De ses ongles, il frappait distraitement la longue table d’onyx.

— « C’est sans contredit en Afrique que nous avons trouvé la meilleure qualité de sous-sol pour l’exécution de nos travaux, concluait le rapporteur. L’évacuation se fait chaque jour à une cadence plus rapide. Les infiltrations sont colmatées sans peine à l’aide de poudre coagulante BC. 22. Les mines de vitamines fossiles récemment découvertes mettent à notre portée les réserves nécessaires pour l’alimentation du continent pendant plusieurs siècles. L’addition de vaccins en brouillard à l’air conditionné a réduit de 75 % les infections microbiennes. Partout, dans tous les ordres d’activité, des solutions heureuses ont été trouvées pour tous les problèmes posés.

« D’ores et déjà, sous la terre d’Afrique qui semble être le continent élu pour l’époque troglodyte, les travaux exécutés permettraient d’abriter la totalité de la population. Bientôt la surface du sol ne sera plus utilisée que pour rejeter les déjections de la vie. L’ancien monde ne sera plus qu’un dépotoir, et la vie à l’air libre un souvenir ancestral. L’homme semblera avoir été créé de tout temps pour habiter l’intérieur de la terre. »

Un murmure d’approbation suivait ces conclusions flatteuses pour la politique du maître, quand une voix s’éleva :

— Je demande la parole.

Cette intervention inattendue réveilla quelque peu l’attention générale, et les regards se portèrent sur le docteur Mattéo qui venait de se lever au bout de la table.

— « J’ai peur que les réussites du passé et du présent ne soient point forcément un gage de victoire pour l’avenir, commença-t-il. Le Conseil doit être mis au courant des troubles de l’activité intellectuelle

dans les milices du travail social.

« La cause des déficiences d'adaptation récemment constatées vient d'être découverte : elle tient à la disparition des rayons hypercosmiques dès qu'on dépasse mille mètres de fond. Des rayons cosmiques venus des profondeurs du ciel et qui tombent constamment sur la terre en pénétrant plus ou moins profondément dans le sol, aucun, même les plus durs, les rayons hypercosmiques, ne dépasse mille mètres. Tombouctou 3 est par suite entièrement privée de ces rayons, et c'est à cette privation que nous devons attribuer la diminution des facultés intellectuelles des travailleurs du sol.

« Les travailleurs intellectuels de jadis, qui avaient déjà remarqué que la vie en surface était plus favorable à leurs études, l'attribuaient à l'influence des rayons solaires. À la vérité, ce sont les chocs périodiques des rayons cosmiques qui, ébranlant les électrons du cerveau, permettent à l'imagination et à l'intelligence de se faire jour. Sans ces bombardements infra-atomiques, les cellules nerveuses sont incapables de produire d'autres fonctions que celles dont elles ont pris l'habitude. Aucune nouveauté, aucun effort créateur de l'esprit n'est plus possible au-dessous de mille mètres. Passée cette limite, nous entrons dans le domaine monotone de l'instinct, nous abandonnons l'intelligence. Or c'est l'intelligence qui jusqu'ici nous a sauvés, alors que la plupart des espèces animales ont peu à peu disparu, trop lentes qu'elles étaient à s'adapter biologiquement aux brusques perturbations cosmiques. Si l'on persiste à vouloir s'enfoncer dans le sol, l'humanité restera figée au stade actuel de son développement, et se trouvera, comme naguère l'animal, à la merci du premier changement rapide dans les conditions du milieu. Il appartient au Grand Conseil exécutif de tirer les conséquences politiques de ce nouvel état de choses. »

Les membres du Conseil s'entreregardèrent en silence. Le président la Condamine avait froncé les sourcils. Il déclara de sa voix coupante :

— Nous discuterons sans tarder de la situation. Que la météorologie nous rappelle la température moyenne du sous-sol africain entre cinq cents et mille mètres.

— Huit degrés, monsieur le président.

— Quelle chute escomptez-vous ?

— Une chute de 10° au cours des deux prochaines années.

— Dans quelle proportion les moyens de chauffage artificiel : houille, pétrole, électricité, etc., permettraient-ils de maintenir la température actuelle ?

Le sous-secrétaire d'état à l'Énergie mondiale répondit :

— Nous disposons annuellement pour tout le globe d'une énergie

équivalente à 10^{24} myria-calories si nous la transformions tout entière en chaleur. Les besoins industriels en absorbent les trois quarts. Restent 10^{6} myria-calories disponibles pour le chauffage, qui permettraient d'entretenir une température de 8° dans un volume d'air conditionné de 10^{14} mètres cubes, soit d'assurer des conditions de vie possible pour trois cent mille hommes.

— Par conséquent, reprit la Condamine, trois cent mille hommes pourront vivre normalement à moins de mille mètres de fond, quand sera passé le délai de deux ans. Examinons, messieurs, les diverses solutions du problème.

Nous cessons le travail au-dessous de mille mètres pour échapper à l'abêtissement de l'espèce prévu par le docteur Mattéo. Dans deux ans, trois cent mille hommes seulement pourront vivre. L'intelligence est sauve, mais l'espèce est sacrifiée. De plus d'un milliard d'hommes, il n'en subsiste que 0,3 pour mille. La proportion est trop faible pour que la civilisation puisse se maintenir. Les survivants retourneront à l'état naturel, et l'état naturel dans les circonstances présentes, c'est la mort.

Au contraire, si nous poursuivons le travail souterrain, la majeure partie de l'espèce passe à l'état de brutes, mais les trois cent mille élus permettent le recrutement des chefs et la direction des opérations. La civilisation et la vie de l'espèce peuvent se poursuivre.

Ma décision est prise, messieurs. Plutôt que de voir disparaître l'espèce, je préfère la mettre en état de léthargie intellectuelle. Au reste, elle n'en travaillera que mieux et sans récrimination. Avant nous, les colonies d'insectes du sous-sol ont connu, pour la même raison peut-être, la nécessité d'avoir des légions ouvrières. En définitive, je maintiens les ordres pour que les travaux du sous-sol soient poursuivis comme par le passé. Quelqu'un a-t-il une objection à présenter ?

Un lourd silence plana sur l'assemblée.

— Moi, dit enfin le docteur Mattéo. En qualité de directeur de l'Hygiène mondiale, je ne peux accepter une pareille décision pour les travailleurs du sous-sol. J'aime mieux les voir morts que tondus.

La protestation fit courir un frisson dans l'assistance.

— Docteur Mattéo… commença la Condamine.

— Inutile, fit l'autre en se levant avec impertinence. J'ai compris, je vais faire ma valise pour Sainte-Hélène.

— Les services du secrétariat particulier, continua la Condamine sans paraître remarquer la sortie du docteur, nous soumettront, lors de la prochaine séance, les plans pour l'établissement d'une liste des trois cent mille têtes qui seront autorisées à résider au-dessus de mille mètres. Messieurs, la séance est levée.

En dépit des précautions prises, la nouvelle dont le Grand Conseil venait d'avoir la primeur, fut bientôt connue de tous. Les premiers à l'exploiter furent les membres des comités de propagande anti-troglodyte. Ceux des intellectuels qui n'avaient aucune chance de figurer sur la liste des trois cent mille, s'émurent. Le mot d'ordre du docteur Mattéo circulait parmi eux : « Plutôt morts que tondus. » Mais, en attendant un plan d'action collective, chacun préférait la tonte à la mort, car toute tentative de rébellion, tout refus de descendre à Tombouctou 3, était sévèrement châtié. La peine de mort venait en effet d'être rétablie. Le condamné passait comme cobaye humain dans les laboratoires d'expériences biologiques. Au sort qui l'attendait, mieux valait ne pas penser.

Évy, qui venait de se nommer déléguée n° 1 à la propagande, redoublait d'activité dans les clubs clandestins :

— Entre le sort de l'espèce et le sort de l'intelligence, notre choix est fait : c'est l'intelligence qu'il faut sauver. Il nous faut exalter chez l'homme l'orgueil d'être pensant, et l'encourager à refuser la lâche abdication de son intelligence qu'on veut exiger de lui. L'adhésion des masses à notre cause est certaine car c'est celle de l'idéal le plus élevé.

Un contradicteur se leva :

— La déléguée n° 1 semble faire à l'espèce humaine un crédit exagéré. Le danger de devenir idiots n'est pas de nature à effrayer les hommes, car, à tout prendre, ça ne les changera pas beaucoup.

Un tollé général suivit.

— L'heure n'est pas aux plaisanteries, déclara Évy. Celui qui pense ainsi, n'a pas sa place parmi nous.

Un ordre du jour impérieux clôtura la séance : « Les comités de vigilance et de propagande redoubleront d'efforts pour obtenir par tous les moyens, au besoin par la violence, une modification des directives données à l'activité humaine par le Grand Conseil exécutif. »

Prêchant d'exemple, Évy déserta son poste de travail social et se consacra entièrement à organiser la résistance. Évitant les ascenseurs surveillés par la police d'État pour prendre les échelles de fer des cheminées d'aération sur lesquelles elle meurtrissait ses belles mains, elle rejoignait les groupes du sous-sol aux heures de changement d'équipes.

Les visages pâlis des travailleurs, déjà marqués par la stupidité des profondeurs, se tournaient vers cette jeune fille qui les haranguait : « Camarades, on vous trompe… » Ils ne semblaient guère écouter ni comprendre, mais ils voyaient qu'Évy était belle fille, et, chez eux, les

manifestations du désir n'étaient déjà plus guère bridées par la dignité consciente. La déléguée, si elle ne parvenait pas à convaincre, faisait bizarrement rêver. Elle devint célèbre, mais point à la façon qu'elle souhaitait : c'était la belle môme qui ne pensait qu'à jaspiner.

Le contraste entre les deux sous-sols de la capitale ne tarda pas à être saisissant. Alors que Tombouctou 2 se montrait indocile et grondante, Tombouctou 3, à la fois active et morne, fonctionnait comme une mécanique bien réglée où chaque organe exécutait scrupuleusement sa fonction. Les deux millions d'êtres qui vivaient dans les grandes profondeurs acceptaient en fait sans récriminer leur sort. Ils avaient chaud, étaient nourris, avaient du travail. De jour en jour, il devint plus difficile d'espérer pouvoir les arracher à leur destinée de termites. L'espace, le ciel, la liberté, la pensée étaient pour eux des mots vides de sens. Quand Évy parlait d'abandonner la terre, ils ne comprenaient pas et regardaient, hébétés, cette grande fille qui employait des mots si bizarres, alors que les femmes, d'habitude, doivent servir à autre chose.

Sauver l'intelligence, était un mot d'ordre qui n'éveillait plus d'écho dans Tombouctou 3. Le deuxième congrès clandestin pour la propagande révolutionnaire dut le reconnaître : « Dans l'état actuel du monde, la perspective de retourner à l'animalité ne fait horreur qu'à une minorité infime. Si l'on veut agir, il faut exploiter des motifs de mécontentement plus précis et plus immédiats. »

Il arriva précisément qu'un décret du Grand Conseil proclama la nécessité d'une stricte économie de l'énergie. En vertu de quoi, les concerts par T.S.F. furent supprimés. La production cinématographique mondiale fut réduite de 75 % et une carte de cinéma fut instituée, n'accordant à chaque travailleur que deux séances par mois.

Ce fut l'origine des premiers troubles. Les mesures portaient atteinte aux habitudes acquises, et l'animal humain se mit à renâcler. Un front de protestation groupant tous les mécontents se constitua presque au grand jour. À l'occasion de la fête anniversaire de la fondation des États-Unis du Monde, la foule de Tombouctou 2 manifesta bruyamment sur le boulevard Lyautey où défilaient les escouades perforatrices nouvellement créées. Des plaintes se firent aussi entendre quant à la qualité de l'air fourni pendant la cérémonie, et qui sentait mauvais. L'enquête révéla qu'un des siphons d'évacuation pour les vidanges du district avait été saboté. Par ailleurs, le refroidissement dans Tombouctou 2 devenant sensible, les micro-organismes engendrant la lumière froide se reproduisaient avec difficulté, et l'éclairage du sous-sol baissa d'une dizaine de bougies, ce dont le commerce ressentit aussitôt le contre-coup, amenant ainsi un lot important de recrues aux protestataires.

La corporation des boys d’ascenseurs avait de tout temps fait preuve d’indiscipline. En l’occurrence, son esprit frondeur se manifesta de façon curieuse. Quand le chargement de la cabine comptait un fonctionnaire des organisations gouvernementales, reconnaissable à son étoile rouge (un des futurs 300.000 élus qui auraient droit à l’intelligence), le boy doublait brusquement la vitesse de chute : habitué à la vie sédentaire, le fonctionnaire tombait roide, le cœur arrêté.

Dénoncée par les appareils vérificateurs du poste central et par l’augmentation de la mortalité cardiaque chez les ronds de cuir, la corporation des conducteurs d’ascenseurs fut vigoureusement décimée : cinq cents boys passèrent de leur cage d’ascenseur à la cage des cobayes de l’Institut de biologie. Les rescapés déclenchèrent une grève de protestation. Tombouctou 3 fut bloquée pendant quarante-huit heures. C’est alors que se produisit l’attentat criminel du puits d’évacuation 46 : la charge au lieu de souffler les déblais vers la surface du sol les envoya suivant l’horizontale prenant d’enfilade l’avenue des Quatorze-Points et créant en plein Tombouctou 3 une gigantesque poche herniaire où disparurent cinq mille hommes termites.

— La conscience humaine se réveille ! clamèrent les anti-troglodytes.

Mais des arrestations en masse suivirent, avec déportation au fond de Tombouctou et mise au régime spécial assurant la transformation rapide de l’intelligence en instinct. La *Société protectrice des humains* voulut intervenir. Son président et tous les membres fondateurs furent envoyés dans les cellules du régime spécial. L’état d’alerte fut à nouveau proclamé, mais cette fois l’Afrique ne se laissa pas faire.

Lors de la désaffectation du quadrilatère central de Tombouctou 2 et du passage de sa population dans Tombouctou 3, conformément au plan d’achèvement des travaux troglodytes, les habitants du quadrilatère refusèrent de se laisser évacuer. Les commerçants s’armèrent, les ouvriers fortifièrent les usines, les filles firent la grève sur le tas et des barricades furent élevées. Un syndicat de protestataires se mit ouvertement à la tête du mouvement. Le Grand Conseil exécutif donna vingt-quatre heures aux mutins pour faire leur soumission, faute de quoi l’air leur serait coupé. Ils répondirent en prenant de force les centrales de ventilation du quartier, et le syndicat de protestataires fut érigé en gouvernement provisoire de Tombouctou 2. Les deux sous-sols se dressaient l’un contre l’autre. C’est le moment que choisirent les associations anti-troglodytes pour jeter le masque et passer à l’action.

Les communications furent coupées entre la ville n° 2 et la ville n ° 3. Dans la lutte, Tombouctou 2 avait l’avantage d’être au-dessus de

son adversaire, mais Tombouctou 3 avait pour elle les leviers de commande et la docilité de ses masses abêties. Pour prendre Tombouctou 2 à revers par la surface, la Condamine fit appel à la milice fédérale répartie sur le continent africain. Mais la surface était de moins en moins praticable, et les escadres d'avions venaient d'être fortement réduites. Les troupes gouvernementales, à peine arrivées dans les superstructures de Tombouctou 2, passèrent avec ensemble aux insurgés, selon la règle millénaire. C'est alors qu'on entendit pour la première fois ce curieux cri de ralliement : « À Sainte-Hélène ! »

Sainte-Hélène avait pesé comme une menace sur toute l'activité intellectuelle libre de l'époque. Ouvrir les portes de Sainte-Hélène, c'était permettre à l'intelligence de reprendre son essor et porter un coup décisif à l'autorité gouvernementale.

Cependant, le Grand Conseil exécutif multipliait les communiqués flétrissant la guerre civile, la lutte fratricide en présence du péril extérieur. Il qualifiait les mœurs des rebelles de mœurs d'un autre âge, et annonçait qu'il materait sans faiblesse la révolte des superstructures. Rien n'y faisait, – car rien ne fait à rien, – et l'insurrection s'étendait de jour en jour.

Toutes narines au vent, la voix aguerrie par l'usage des harangues, émergeant de toute la beauté de son visage et de toute son ardeur combative au-dessus des dirigeants du mouvement, Évy multipliait ses efforts. Un coup de main des siphoniers-soudeurs de Tombouctou 2 dans une région peu défendue du sous-sol gouvernemental ramena quelques travailleurs des profondeurs qui furent présentés en grande pompe aux insurgés. Hagards, ne comprenant rien à rien, ces malheureux arrachés à la quiétude dont ils jouissaient dans les entrailles du sol, considéraient stupidement la foule hurlante autour d'eux. Le spectacle de ces ilotes excitait la passion révolutionnaire. Évy, dont la pureté de langage souffrait un peu des nécessités de l'action, hurlait à la foule :

— Regardez ces pauvres crétins, voilà ce qu'on veut faire de nous !

— À Sainte-Hélène ! répondait la clameur populaire.

— Tenez bon, continuait Évy. Le Grand Conseil est allé se réfugier dans le sous-sol avec ses esclaves. Il y sera victime de sa politique. Les cervelles gouvernementales ne tarderont pas à se ramollir. Il suffit de les maintenir assez longtemps la tête sous l'eau, je veux dire au-dessous des rayons cosmiques. Aussi vrai que l'intelligence l'a toujours et partout emporté, nous devons être vainqueurs !

En attendant, le gouvernement avait arrêté les machines thermiques et on gelait à Tombouctou 2. L'intelligence devait attendre dans un corps glacé la victoire promise. Qui tiendrait plus longtemps du corps

privé de chaleur ou de l'intelligence privée de radiations ?… Il y eut des heures incertaines où la victoire oscilla. Mais un flottement se manifesta dans les décisions du Grand Conseil exécutif qui se trouvait assez désarmé. L'industrie des engins de mort était restée ridiculement en enfance : le gouvernement n'avait à sa disposition que des moyens aussi désuets que les mitrailleuses et les gaz asphyxiants. Des champs magnétiques habilement placés suffisaient à faire dévier les rafales de balles. Quant aux gaz asphyxiants, la ventilation avait fait de tels progrès qu'ils étaient emportés comme fétus. Pour dompter la révolte, on essaya d'autres moyens. Après la chaleur, le gouvernement coupa la lumière : les rebelles firent des torches. Le réapprovisionnement en matières synthétiques fut suspendu : les rebelles firent main basse sur les réserves de farine stockées dans les frigidaires de la surface et mangèrent du pain blanc au lieu d'avaler des pilules. Le gouvernement détourna dans les tunnels et avenues de Tombouctou 2 le blizzard glacé qui soufflait sur la banquise : les révoltés organisèrent des séances de culture physique avec chants révolutionnaires pour se réchauffer.

Tombouctou 2, revigorée par ces vieilles mesures salutaires d'hygiène, put passer à l'offensive. L'assaut du palais gouvernemental dans Tombouctou 3 fut donné le 14 juillet 4002. Quand les insurgés entrèrent au sept cent vingt et unième étage du palais, les salles du Conseil étaient vides. La Condamine avait disparu pour toujours. La révolte s'assit triomphante dans le fauteuil dictatorial, en la personne d'Évy. Elle dit simplement :

— Le troglodysme a vécu.

Une colonne révolutionnaire s'était emparée entre temps de la tête du tunnel aérodynamique pour Sainte-Hélène. Un avion de grand raid revint trois heures plus tard avec un premier chargement de détenus libérés. Les anti-troglodytes accueillirent avec des ovations sans fin le professeur Sandersen qui débarqua le premier, prêt à recueillir le fruit de ses veilles et de ses correspondances clandestines sur papier pelure. Par acclamations, il fut élu séance tenante président des États-Unis du Monde rénové, et comme on lui présentait le micro pour qu'il fît une déclaration à l'humanité, il dit :

— Nous n'avons pas une seconde à perdre. Le prochain passage de Vénus entre le soleil et la terre a lieu dans quinze mois.

Personne dans la foule n'y comprit un mot, mais les acclamations enthousiastes redoublèrent avec confiance. Une révolution triomphante ne s'embarrasse pas de comprendre.

Pat, qui avait suivi le sort de son oncle, assistait de loin à la scène. Lui non plus ne comprenait pas encore clairement à quel contre-coup il

devait d'avoir été arraché brusquement à la léthargie polaire pour se trouver replongé dans la vie et le tumulte. Perdu dans les rangs des anonymes, il aperçut Évy parmi les membres du nouveau gouvernement. Trop ému pour se faire reconnaître, il ne la quittait pourtant pas du regard. Elle était belle toujours, mais différente. Pat confrontait l'image vivante de ce visage avec le souvenir d'elle que, durant de longs mois d'exil, il avait entretenu de ses songes. Était-ce encore la femme qu'il avait aimée ? L'Évy secrète semblait effacée par l'Évy resplendissante au soir de la victoire. L'assurance donnait à ses traits un air officiel de médaille, mais quand elle eut, pour ramener une mèche de sa chevelure dorée derrière son oreille découverte, ce même mouvement de main qu'elle avait eu toujours, Pat sentit fondre son cœur : il comprit qu'il n'avait cessé de l'aimer comme au premier jour, et que pour son malheur il l'aimerait jusqu'à la mort.

VIII

LE SACRIFICE D’IPHIGÉNIE

Malgré l’insistance de son oncle, Pat avait refusé de s’employer à la réalisation du programme astronautique, faute de compétence, disait-il, faute de foi, à la vérité. Il préférait promener dans les rues de la capitale sa solitude d’exilé n’arrivant pas à se réadapter à la vie sociale.

Après trois années passées sur la banquise, il ne reconnaissait plus son vieux Tombouctou. Tout avait changé, gens et choses. Le nouvel éclairage était des plus surprenants. La lumière froide qui, jadis, ruisselait à foison avait été abandonnée, remplacée par des enduits fluorescents. Les vêtements des promeneurs étaient eux-mêmes phosphorescents. Tous les transports en commun avaient été supprimés pour économiser l’énergie, et les gens pressés faisaient usage d’un mode de locomotion tout récent : la patinette à ailes courtes, progressant par bonds aériens d’une cinquantaine de mètres. Rien n’était plus étrange sous les hautes voûtes devenues sombres de la voie publique, que de voir se croiser dans les airs ce nouveau peuple de lucioles. Il y en avait de bleues, d’amarante, de rose pâle. Les élégantes étaient diaprées comme des papillons. Elles passaient, alertes et vives, laissant derrière elles un trait d’étoile filante. Les magasins n’occupaient plus seulement les rez-de-chaussée, mais s’ouvraient à toutes les hauteurs de la voûte, avec une petite plateforme pour l’atterrissage des lucioles. Pendant que les vieux restaient sur le trottoir, la jeunesse bondissait d’un coup d’aile pour aller chercher plus haut des bas de soie, de la poudre de riz ou du rouge à lèvres phosphorescent. Le nouveau maquillage donnait aux visages féminins un aspect des plus extraordinaires, avec des yeux d’ombre au milieu d’un ovale faiblement lumineux barré du double trait de lèvres luisantes comme un tube au néon. Le sourire de ces bouches lumineuses ressemblait à un petit feu d’artifices. Pat n’arrivait pas à distinguer les unes des autres ces fées à aigrettes. Quand les pompiers passaient sur leur avion de tunnel, un signal avertisseur retentissait à tous les carrefours, et toutes les lucioles se laissaient retomber sur la chaussée pour laisser la place libre ; on eût dit une pluie de pétales.

L’air conditionné était périodiquement chargé de pollens imbibés de sérums et qui passaient comme des nuages désinfectants dans les grandes artères. Il y avait le nimbus contre la tuberculose, les cirrus

roses qui préservaient du staphylocoque doré. Les grands cumulus gris, contre l'ophtalmie des profondeurs avaient un aspect impressionnant : ils sentaient le chèvrefeuille et, quand on se mouchait après leur passage, le mouchoir était maculé de violet.

Mais le plus étrange était ce qu'on appelait la symphonie de la terre. Le problème du bruit et de la propagation des sons était devenu des plus urgents à résoudre à mesure qu'on s'enfonçait davantage : le moindre coup de marteau s'entendait à dix kilomètres et éveillait un nombre infini d'échos. Avec le nombre de machines nécessaires pour entretenir la vie, pas un tympan n'eût résisté à pareille cacophonie. Alors, tout avait été calculé pour que chaque son émis fût musical, et que les timbres se mariassent. Les volants des centrales électriques imitaient les basses, les pompes d'aération, les clarinettes. Aux ascenseurs avaient été attribuées les sonorités du violon, aux appels téléphoniques, celles du triangle et du xylophone. Et tout le bourdonnement confus d'une grande cité en pleine fièvre avait été ordonné, réglé minute par minute, pour composer une vaste page symphonique au rythme changeant, débutant *allegro* avec le matin, passant à l'*allegretto* vers dix heures, au *ralento* vers midi, pour remonter au *vivace* du jour, avant que commence le long *andante* de la nuit.

Quand on connaissait la musique de son quartier, on pouvait partir les yeux fermés sur le trottoir caoutchouté en se guidant simplement à l'oreille sur la symphonie de la terre. Le long de certains parcours, on était arrivé à composer de véritables phrases musicales. La place du Dôme jouait la *Cathédrale engloutie*. L'avenue des États-Unis avait été appelée avenue de la Révolution parce qu'à la suivre d'est en ouest on y entendait l'*Internationale* produite par les efforts conjugués des turbines de ventilation, des élévateurs d'ordures ménagères, et des marteaux-pilons de l'Institut des médailles.

À vrai dire, l'oreille de Pat, faite au grand silence blanc, n'appréciait guère cette musique nouvelle. Cette ordonnance de sons succédant à l'insouciante cacophonie de jadis lui semblait un symptôme de dégénérescence. Il y voyait le chant du cygne de la civilisation et de la terre. De même que la grande fièvre collective qui agitait l'humanité autour de lui, lui semblait être moins constructive qu'annonciatrice de la mort de l'espèce.

Il préférait gagner les quartiers excentriques où régnait encore un certain désordre des ondes, les banlieues lointaines où la symphonie de la terre se réduisait à un grondement rappelant celui des mers quaternaires. Là survivaient encore les mœurs d'un autre âge. Il y avait trouvé un petit café, baptisé récemment : « *À l'avion de Sainte-Hélène* », et à la terrasse duquel il pouvait évoquer longuement les souvenirs du

passé. Dans ce coin perdu, un colleur d'affiches périmé apposait, avec quelque retard, la proclamation du nouveau gouvernement :

« HOMMES DE L'ÈRE QUINQUENNAIRE,

la révolution qui a porté au pouvoir le front astronautique, si elle peut avoir des équivalents politiques dans le passé, n'en possède aucun quant à sa signification profonde. Un penseur de l'antiquité a dit de l'humanité qu'elle était une espèce animale aspirant à quitter son milieu. Durant longtemps ces mots n'ont paru correspondre qu'au besoin d'évasion de la pensée humaine, qu'à cette hantise d'un au-delà merveilleux, d'un paradis, que les mythologies s'efforçaient de satisfaire. Ces temps sont révolus. Ce ne sont plus, comme dans les anciennes légendes, les âmes qui vont monter au ciel, mais nos corps eux-mêmes. Le gouvernement que l'humanité vient de placer à sa tête n'aura pour unique souci que de lui faire quitter la terre et de la mener en chair et en os dans un milieu plus habitable.

À partir de ce jour, l'effort de l'intelligence humaine s'éclaire et prend son sens. À tous ces hommes du passé qui peinèrent en se demandant pourquoi tant de travaux et de sueurs, nous pourrions maintenant répondre : vous forgiez, sans le savoir, l'instrument qui devait plus tard permettre de quitter la planète à l'heure où elle deviendrait inhabitable, et de poursuivre ailleurs une vie menacée. Ainsi, et de même que jadis l'abeille quaternaire secrétait son miel pour une génération qu'elle ne devait pas connaître, l'humanité a secrété sa science et son industrie pour assurer, l'heure venue, l'exode de l'espèce. Nous tenons la réponse au grand Pourquoi ? qui hanta tant de cerveaux. Que cette faveur insigne donne à tous le courage et l'audace de mener à bien la tâche qui reste à accomplir.

Les hommes de l'ère quinquennaire semblaient peu se soucier de l'éloquence officielle. Personne ne s'arrêtait au passage pour lire la proclamation. Aussi bien, lire était devenu une occupation d'un autre âge. Tout ce qu'il importait de savoir, beuglé par les haut-parleurs, entrait directement par l'oreille sans avoir à passer par les yeux déshabitués des signes. Et Pat, l'homme des livres, se demandait ce qu'il restait de commun entre lui et ces hommes, et ce qui pouvait le rattacher à leur monde…

Il refusait de s'avouer que c'était le désir de se retrouver en face d'Évy.

Depuis qu'elle était repassée du monde lointain des rêves à l'état de créature vivante, toute proche dans l'espace, Pat cherchait un prétexte pour se présenter à elle. Le seul désir qu'il en avait lui semblait

insuffisant et humiliant à avouer à une fille orgueilleuse. Il eût souhaité se montrer à elle, non pas en soupirant, mais en héros vainqueur. Or, il n'avait rien à vaincre, et aucun don pour jouer les héros… Pourtant, il attendait vaguement du hasard une occasion improbable, trompant le temps, comme il pouvait, avec son espérance. Il savait qu'Évy, promue ministre de la Propagande, rédigeait les communiqués de presse destinés à entretenir la foi astronautique. Aussi, quand on criait les journaux du soir, il lui restait la ressource d'acheter *Tombouctou-Soir* et de lire les lignes inspirées par celle qui le rattachait au monde :

« C'est dans treize mois que le projectile-fusée, premier courrier de monde à monde, quittera la Terre à destination de Vénus. Tout est prévu pour la réalisation de cette entreprise sans précédent dans les annales du monde. Les aciers spéciaux dûment calorifugés qui constitueront l'enveloppe du projectile, sont à l'étude aux établissements Schneider & Cie de Dakar. La construction du propulseur par désintégration radioactive est activement poussée dans les chantiers Junkers de Tombouctou. Le renouvellement intérieur de l'air du projectile, le maintien d'une chaleur constante de 20°, l'étude de la forme balistique de la fusée et vingt autres problèmes accessoires sont entre les mains de commissions compétentes. L'établissement de l'horaire du voyage est confié au Bureau de la Connaissance des Temps, supervisé par la Direction générale de l'Astronomie. Le Centre mondial d'Études biologiques emploie exclusivement tous les condamnés à mort à la détermination des accélérations que peut supporter l'organisme humain. Il n'est pas jusqu'au Syndicat de l'Alimentation qui ne soit consulté pour établir la nature des provisions à emporter par l'astronaute. À l'heure actuelle plus de huit millions d'hommes sont immédiatement occupés dans les travaux préparatoires de cette immense aventure.

« Disons encore que l'Office général de la Statistique mondiale a calculé que le coût des recherches et de l'exécution du projectile s'élèvera à plus de deux ans de labeur mondial, soit, pour fixer les idées, à la valeur de neuf cents cuirassés de soixante mille tonnes du type quaternaire, ou de cent soixante mille canons de 420, ou de deux mille télescopes de cinq mètres soixante d'ouverture, ou de six cent quarante diamants du Cap de la taille du Régent, ou encore de quatre timbres-poste des îles Fidji, année 1837 avec surcharge.

« Ces chiffres suffisent. La révolution astronautique est en marche, rien ne l'arrêtera plus. »

Pat soupirait. Il est pénible à un cœur épris de ne pouvoir obtenir que de pareils messages de celle qu'il aime. Et d'avoir à les partager avec des millions de lecteurs était certes plus amer que l'extrait, soi-

disant apéritif, de goudron de houille qu'il laissait sans goût mariner dans son verre.

Ce soir-là, Pat ne lut pas plus avant, et reprit mélancoliquement le chemin du palais gouvernemental où l'hébergeait son oncle, le président.

Consacrant tout son temps et toutes ses facultés à la réalisation de son œuvre, l'ex-professeur Sandersen, dit le président technicien, était inaccessible à tout ce qui ne touchait pas par quelque côté à l'astronautique. Pat le savait qui, fatigué de solitude et pour obtenir quelques paroles d'un être vivant, attaqua au passage son oncle par cette réflexion inattendue dans sa bouche :

— Et d'abord Vénus n'est pas habitable. C'est pour cela qu'on l'appelle Vénus.

— « Bien au contraire, mon cher enfant, s'écria le président prenant naïvement l'objection avec le plus grand sérieux, les modifications récentes de l'activité solaire ont favorablement influencé l'atmosphère de Vénus : l'apparition des raies de l'oxygène dans son spectre, la diminution de son éclat attribuable à la formation de nuages nous permettent d'affirmer qu'on y trouve de l'eau et par suite que la vie y est possible.

« Réfléchis un peu, Pat. N'est-il pas tout à fait remarquable que Vénus soit devenue habitable dans l'instant que la terre l'est de moins en moins ? L'adaptation des organismes vivants aux variations du milieu est certes un phénomène connu de toute antiquité. Mais l'adaptation d'un système planétaire aux variations énergétiques pour y maintenir toujours au moins une planète habitable, est un phénomène tout nouveau. On peut y voir une invite de la Nature, une façon qu'elle aurait de préparer le pas que nous allons franchir. Si la hardiesse de nos conceptions actuelles t'effraie encore, mon cher Pat, tu peux te rassurer en pensant que l'intelligence humaine, en accord avec l'évolution des choses, ne fait que suivre et exploiter la voie que la Nature aplanit devant elle. »

Et tout à fait en verve, l'œil bigle allumé, la lévite en bataille et déjà triomphant, le président continuait :

— Vénus nous attend. Et les premiers pas que nous faisons ainsi dans l'espace à l'intérieur du système solaire, comme des enfants qui se risquent à peine à abandonner la jupe de leur mère, seront le prélude aux voyages plus hardis de l'humanité future qui ira, lorsque le soleil sera mort, demander à d'autres étoiles la chaleur nécessaire…

Pat avait, par extraordinaire, écouté la réponse de son oncle. L'idée que la Nature aménageait intentionnellement Vénus pour recevoir l'humanité, lui donnait à songer, mais selon sa pente ordinaire :

— Peut-être, fit-il, peut-être… Mais alors, il se pourrait aussi qu'avant d'habiter la Terre, l'humanité, la vie se fussent trouvées sur des planètes plus lointaines, sur Jupiter, sur Uranus. Aux temps antéhistoriques, l'humanité aurait alors fait dans l'espace un premier bond dont nous retrouverions le souvenir obscur dans les anciennes mythologies qui nous dépeignent les hommes comme des géants, des Dieux déchus tombés du ciel…

L'oncle souriait.

— Toujours ce regard tourné en arrière. Mon pauvre Pat, tu es de la famille des crabes, tu penses à reculons. Que nous importent les vieux grimoires et d'où nous venons ! l'avenir seul doit retenir notre pensée.

Pat estima inutile d'insister. Mais cette conversation lui redonna le goût de ses occupations anciennes. Désormais, dans le désir de vérifier ses propres hypothèses, il se consacra à l'étude des anciens mythes, aux archives de l'Institut d'Histoire où nul ne lui faisait concurrence. Il pensait que ce n'était pas en vain que les planètes portaient les noms des anciens Dieux. Épris de symbole, il lui arrivait aussi de rêver, du milieu des vieux livres, à ce destin qui voulait que l'humanité présente fût en marche vers Vénus… Mais Évy, invisible, ne quittait pas le ministère de la Propagande…

Plus heureux que Pat, Wassermann pouvait approcher Évy. Ses vieux services d'ami, plus que ses services de militant assez tiède, avaient été récompensés par le poste d'attaché au cabinet de la Propagande. À vrai dire, il était plus attaché à son ministre qu'à son cabinet, mais s'efforçait de ne pas le laisser voir. Sceptique quant au résultat de l'entreprise, il attendait sans désespérer le moment où Évy descendue des hauteurs de la puissance, se montrerait plus accessible. Mais il avait beau cacher son jeu, sa malice perçait dans la sombre joie qu'il apportait à annoncer les mauvaises nouvelles.

Tout était loin de se présenter sous le jour aussi favorable que le prétendait la propagande. Le pessimisme le plus complet régnait au Centre mondial d'Études biologiques où tous les condamnés à mort claquaient dès qu'on les soumettait à une vitesse de plus de neuf cents kilomètres à l'heure. À ce train, il faudrait sept ans pour atteindre Vénus, et l'accélération n'était pas suffisante pour s'arracher à l'attraction terrestre. Les conclusions du rapport du Centre d'Études furent décevantes au possible : « Aucun organisme ne peut résister aux vitesses nécessaires. Sous la forme humaine, il semble que la vie ne puisse s'évader du globe terrestre. Dans l'état actuel des expériences, la fusée ne pourrait emmener qu'un chargement de microbes. Pour préciser, le tréponème pâle paraît être le plus résistant. »

Tout l'effort astronautique aboutissant à envoyer un chargement de

tréponèmes sur Vénus, ce semblait être une revanche sombrement humoristique de la Nature sur l'ingéniosité humaine ! Le haut personnel du Centre d'Études biologiques, suspect de tiédeur à l'égard des projets astronautiques, fut relevé de ses fonctions et déféré au Tribunal Révolutionnaire. Les expériences furent reprises sur de nouvelles bases. Le président Sandersen déclara que si nul ne voulait essayer le projectile, il y prendrait place lui-même. On lui représenta que le capitaine ne pouvait quitter le premier le navire en perdition. Mais pour couper court à la propagation de bruits pessimistes, il fallait désigner l'occupant de la fusée. Un mouvement d'opinion se prononça en faveur de l'apôtre qui avait prêché la croisade astronautique : Évy.

Elle accepta sans hésiter.

À la pensée qu'elle allait s'échapper sans recours, Wassermann n'y tenant plus se précipita chez elle. Il était en pleine fièvre.

— C'est un suicide, déclara-t-il tout de go. Si votre décision est irrévocable, laissez-moi partir avec vous.

— « Êtes-vous fou ? dit Évy en l'écrasant du regard. Partir avec vous, à la face du monde, à la face du ciel ! » Elle ricana, se leva pour dominer son attaché, et d'une voix officielle teintée d'une ironie légère, comme si elle répétait le discours qu'elle aurait à prononcer tôt ou tard : « Je partirai seule, pleine d'orgueil devant l'honneur que l'on me fait en me demandant de porter la première dans l'espace le message humain… Y a-t-il femme du passé dont la gloire ne sera pas éclipsée par la mienne ?… Mais ce qui surtout me tente, c'est l'immense curiosité d'être à la pointe de l'expérience humaine, d'être le diamant qui va percer l'éther. C'est pour moi, pour mon ascension triomphale que toute l'humanité présente et toute l'humanité passée auront donné leurs sueurs. Et l'avenir, c'est moi qui le verrai la première, l'avenir qui a toute ma foi, toute ma tête pensante…

— Ma tête et mon cœur n'ont pas à aller si loin, fit doucereusement Wassermann. Et vous, merveilleuse Excellence, n'avez-vous plus en vous rien qui rappelle la simple créature ?

— « De quel poids pèse l'amour, en regard de ce qui me sollicite ? » s'écria Évy en qui il devenait impossible de démêler l'ardeur vraie ou feinte. Mais, plus calme, elle reprit à mi-voix : « Tenez, hier soir, je suis montée en surface. Dans le ciel violet sur ma tête, les mondes brillaient en silence avec un incomparable éclat. Ils semblaient attendre. Et la pensée que c'était moi qu'ils attendaient, cette pensée déjà me soulevait vers eux. – Vénus, à l'horizon, luisait dans sa splendeur paisible. Que j'y parvienne vivante ou qu'elle reçoive mon cadavre, n'importe. Songez-y, être la première mortelle à sillonner les cieux, celle à qui peut échoir une planète en partage, être la vierge dont la

cendre, pour la première fois, ne se mêlera pas aux cendres terrestres, avoir pour sépulture Vénus, ou devenir M[me] Wassermann, mon pauvre ami, mon choix est fait…

— L'orgueil en vous a tué toute la femme, Évy…

— Que ce soit l'orgueil ou tout autre chose, il a bien fait. Adieu petit homme faible.

Wassermann dut sortir, le dépit et l'amertume au cœur. Dans l'ascenseur il s'écria avec rage : « Elle a une âme de parachutiste ! » Mais cela ne l'apaisa pas.

Quant à Pat, c'est alors qu'il dépouillait une vieille bibliographie des mythologies antiques qu'il apprit par le haut-parleur la nouvelle de la désignation d'Évy. Dans la vaste bibliothèque déserte, il demeura immobile, l'œil fixe comme celui des bustes alignés aux murs. Pour la première fois, il prit conscience qu'en cette nécropole de livres tout disait le froid de la tombe. Mort pour mort, mieux valait l'air glacé et le cadre de la nature mourante…

Repoussant ses notes, il se leva, gagna un ascenseur de surface et, chaussant ses skis, partit au hasard sur la neige durcie du désert.

Il fuyait comme un fou sur les pentes, souhaitant que le vent de la course emportât loin de lui tout souvenir, que tout s'efface, disparaisse… Mais le visage d'Évy le poursuivait toujours, mêlé à ses lectures récentes :

— Iphigénie ! Iphigénie ! s'écriait-il dans l'étendue blanche et vide. Éternel retour des situations et des choses ! Le vieux sacrifice cherchait à gagner les bonnes grâces des puissances obscures. De nos jours, les augures parlent au nom de la Science, mais le résultat est le même : on envoie à la mort une femme dans l'espoir d'un avenir meilleur. La même folie n'a cessé de régner sous divers visages, et le secret du monde n'en est pas moins impénétrable…

Le soir tombait. Au loin, sur la plaine gelée, se dressaient les volcans artificiels de la Tombouctou souterraine qui désormais ne crachaient plus vers le ciel les entrailles de la terre. Le froid, déjà très vif, s'accentuait rapidement. Un vent léger commençait à souffler, précurseur du sirocco glacé des nuits. Pat accéléra l'allure. Pour éviter une carcasse de tracteur abandonnée, il freina brusquement, un de ses skis cassa net. Aussitôt il mesura l'étendue du désastre. Seul dans le désert, à cette heure, c'était la mort. Le souvenir de M.-G. Pasteur abandonné sur la banquise se présenta à lui. À tout hasard, en clopinant, il prit le chemin du retour.

La nuit était presque venue et il se félicitait déjà de ne plus conserver l'espoir d'être sauvé, quand une caravane de traîneaux tirés

par des chiens se silhouetta au sommet d'une colline. Il laissa passer le gros de la troupe sans mot dire. Mais quand un retardataire s'arrêta pour réparer une courroie d'attelage, il y vit un signe du destin et demanda à monter dans le traîneau.

La caravane, – des travailleurs aménageant les pistes du désert pour les convois d'aéroglisseurs, – regagnait Tombouctou. La pensée de Pat se reportait maintenant vers le temps de ses courses à Sainte-Hélène. Et soudain, ce fut un trait de lumière : le souvenir lui revenait de la boîte jamais ouverte qui contenait le testament de M.-G. Pasteur. Il tenait enfin ce que, depuis des jours et des jours, il avait vainement cherché : un prétexte pour aller se présenter à Évy. Il y fut dans l'heure suivante.

De l'autre côté du grand bureau, elle leva les yeux, ne marqua par aucun signe qu'elle ne le reconnaissait pas, mais, lui, comprit qu'elle l'avait entièrement oublié : il ne lui en voulut pas, et trouva même qu'il en était mieux ainsi.

— Tenez, dit-il sans la regarder et avec la sensation étrange d'entendre sa propre voix comme une voix étrangère, j'apporte ma contribution à votre œuvre. Mais ce n'est pas à cause de l'œuvre qui m'est indifférente, c'est à cause…

Il s'arrêta, trouvant impossible d'aller plus avant.

— À cause ? demanda Évy.

Et comme la surprise et la curiosité avaient fait son regard plus dur, Pat acheva :

— À cause de vous.

Elle parut étonnée. Pat, d'une voix rapide qu'il voulait faire indifférente, expliqua l'histoire du chien mort et ressuscité. « Alors, avant le départ, vous pourriez recevoir une injection du sérum de M.-G. Pasteur. On trouvera probablement là-dedans la manière de s'en servir, » ajouta Pat en jetant une liasse de papiers sur la table.

Maintenant, renversée dans son fauteuil, Évy tenait silencieusement les yeux fixés sur Pat. Elle dit assez froidement :

— À cause de moi ? Pourquoi vous intéressez-vous à moi ?

— Je trouve stupide la façon que vous avez choisie de vous tuer, déclara alors brusquement Pat. C'est un sacrifice, inutile à mon sens, et je réprouve tout ce que vous avez fait… Mais puisque vous continuez à lutter contre les choses, je vous fournis une arme que le hasard a mis entre mes mains. C'est tout…

Évy se leva, vint vers Pat, le considéra si attentivement qu'il pâlit un peu. Pour cacher son trouble, il se leva aussi et retrouva quelque assurance à la dépasser de la tête.

— Êtes-vous sûr que vous ne m'aimez pas ? demanda-t-elle brusquement.

Elle avait parlé si calmement, en dépit de la soudaineté de sa question, que Pat, gagné par son sang-froid, n'eut aucune peine à répondre :

— Parfaitement sûr.

Évy laissa s'épanouir son sourire.

— Alors vous êtes mon meilleur ami, Pat. Je vais transmettre votre cadeau au Centre d'Études, ajouta-t-elle avec une légère nuance d'ironie, et nous verrons les résultats…

Les résultats furent excellents. Successivement essayé sur une armée de cobayes portés au zéro absolu, sur des lapins, des autruches, sur un gorille, le dernier du jardin zoologique, qui fut soumis à des accélérations centrifuges considérables dans un tambour tournant à treize mille tours à la minute, le sérum de M.-G. Pasteur procurait aux organismes une résistance quasi miraculeuse. Dans l'état cataleptique qui suivait l'ingestion du sérum, la bête pouvait être soumise à toutes les variations de température et de pression, à toutes les irradiations, à tous les traumatismes sans que son intégrité physique fût atteinte.

— Nous tenons infailliblement le succès ! s'écria le président Sandersen quand il apprit ces résultats. Pat c'est à toi qui ne fus jamais bon à rien, que l'on devra de pouvoir habiter le projectile. Viens, que je t'embrasse.

Pat se laissa faire sans plaisir. L'odeur que dégageait la lévite de son vieil oncle rendait l'accolade peu réjouissante.

— Pourvu que je ne sois pas obligé de faire l'essai de la drogue, murmura-t-il, j'accepte d'un cœur léger le mérite de l'avoir apportée.

— Tu es trop modeste, fit l'oncle. L'instrument du hasard est aussi méritant que le chercheur conscient. Viens, suis-moi, je t'emmène visiter nos chantiers.

C'était une grande faveur que Pat ne pouvait refuser. Dans une ancienne cheminée d'évacuation de Tombouctou 3 s'enfonçait le canon astronautique dont la longueur atteignait un kilomètre. Une activité fiévreuse régnait à tous les étages. Le dernier tronçon de tube venait d'être mis en place. Les canalisations de graissage allaient suivre. On procédait aux essais du système d'équilibrage et d'orientation permettant de manœuvrer la lourde masse d'acier avec l'aisance d'un télescope.

— Faites vite, l'univers n'attend pas, recommandait le président Sandersen aux chefs de services assemblés. Il ne reste plus que cinq semaines avant le rendez-vous que nous donne Vénus. Voici l'instant

critique dans l'histoire de l'humanité où la possibilité de salut dépend d'une seconde perdue ou gagnée. Nous n'avons que cette chance, ne la perdons pas.

— Nous n'avons que cette chance ? fit Wassermann qui, en qualité de délégué à la Propagande, s'était mêlé à la suite présidentielle. Qu'est-ce à dire ? Qu'adviendra-t-il de nous après le départ du projectile ?

— Messieurs, je vous dois la vérité, fit alors gravement le président Sandersen. Permettez au vieux physicien que je suis une comparaison. Certains seuils de potentiel interdisent le passage des électrons, car ceux-ci ne possèdent pas l'énergie suffisante pour les franchir. Si l'on fait l'expérience, on constate cependant qu'un électron sur quelques centaines de millions parvient à passer. Messieurs, notre situation présente est tout à fait analogue. Les conditions actuelles du monde semblent opposer un obstacle infranchissable à la vie. Sur les centaines de millions d'entre nous, un seul pourra peut-être passer : l'occupant de la fusée. De nous autres, il adviendra ce qu'il pourra, mais nous aurons fait notre devoir, nous aurons obéi *consciemment* à la loi de la Nature qui sacrifie le grand nombre, comme vous avez pu voir devant les milliards de germes qui meurent pour qu'un seul puisse vivre.

— Si un seul d'entre nous doit passer, reprit Wassermann imperturbable, pourquoi choisir une femme ? Pour que la vie se poursuive ailleurs, la plus élémentaire logique impose d'envoyer un couple au delà du seuil infranchissable, à tout le moins une femme préalablement fécondée.

Soit que cette intervention fût trop précise, soit que, par un impardonnable oubli, la question ne se fût jamais présentée à son esprit d'homme de science, le président Sandersen rougit jusqu'aux oreilles.

— Mais, balbutia-t-il, il va de soi que c'est un couple humain qui embarquera.

— Celle qui a été désignée ne semble pas l'entendre ainsi, observa alors ironiquement Wassermann satisfait d'avoir réussi sa manœuvre.

— La question sera posée au prochain Conseil, déclara alors le président Sandersen.

Elle le fut. Aux premiers mots, Évy se leva très pâle ; la voix, pour la première fois, lui manqua devant l'auditoire attentif.

— Bien entendu, fit le président Sandersen avec bonhomie, nous vous laissons entièrement libre de choisir…

— Je ferai connaître ma réponse demain, fit sèchement Évy en se levant. Elle sortit au milieu de l'étonnement général. Chacun croyait la

question réglée depuis longtemps.

Quand derrière le pupitre soutenant la vieille Bible in-folio où il était plongé, Pat vit apparaître le visage d'Évy, il crut à une vision. La ministresse de la Propagande astronautique dans la bibliothèque des incunables ! le monde devait aller de plus en plus mal.

— Pat, vous êtes mon ami, n'est-ce pas ?

— Nous nous sommes déjà dit quelque chose dans ce sens, fit Pat qui se remettait lentement de sa surprise.

— Eh bien, vous allez m'aider à prendre une décision difficile.

Elle passa de l'autre côté du pupitre, s'assit sans façon sur la table, et commença en cherchant ses mots :

— Je pars dans un mois, Pat, et quand je dis partir, il faut donner à ce mot un sens qu'il n'a guère eu jusqu'à ce jour…

Dans le silence qui suivit, Pat gêné lui-même de la voir privée de son aisance habituelle dit au hasard :

— J'ai été heureux d'apprendre que les essais du sérum avaient donné satisfaction.

— C'est à vous que je devrai cette chance supplémentaire, reprit Évy. Puis, brusquement, elle recouvra son assurance :

— Pat, je pourrais ruser avec vous, vous dire que j'ai décidé de ne pas partir seule. Mais on m'impose de choisir un partenaire d'équipée… J'ai l'orgueil de moi-même au point que je préférerais ne pas partir plutôt que de me partager. Mon goût de l'avenir, dont je n'ai jamais fait mystère, n'est pas celui de la femme ordinaire : le simple désir d'une progéniture. Fille de ce temps, je n'aspire qu'à plus de connaissance, plus de pouvoir sur les choses. Et voilà que par une amère dérision la situation me rappelle à mon rôle de femme. Cela, je ne puis l'admettre. Je ne peux pas consentir à ce qu'il soit fait appel à ma chair… Pat, partiriez-vous avec moi ?

— Avec vous ! fit Pat en sursautant.

— Entendez-moi, c'est à l'ami que je parle, à l'ami que je demande ce, comment dirai-je ? service, dans l'espoir que son amitié me dispensera des exigences que formuleraient… les autres.

— Pourquoi moi ? demanda Pat en rougissant.

— Les autres, fit Évy avec un sourire, n'ont cherché à me suivre que dans un but trop visible. Vous, vous ne m'avez rien demandé, et quand mes intentions furent connues, vous n'avez songé qu'à me fournir le moyen d'avoir la vie sauve. Moi qui ne puis aimer, je reste assez lucide

pour incliner vers celui qui fait preuve de la plus grande délicatesse. Je n'ai pas d'ami dont l'amitié soit plus délicate que la vôtre, Pat…

— Croyez-vous, balbutia Pat, que l'amitié soit suffisante pour suivre l'amie jusque dans la… mort ?

— C'est à vous que je pose la question, fit Évy.

Pat prit un temps. Il enveloppa Évy du regard. Dans la vaste bibliothèque souterraine, ils étaient seuls, cernés par les rayons de livres et l'amas infini des connaissances mortes. Dans ce cadre de poussière et de néant, le visage d'Évy était la seule chose vivante, la seule lueur d'espérance. Et cette lueur, c'était vers la mort pourtant qu'elle voulait l'entraîner. Le visage d'Évy… Au cours de la lutte contre les hommes, un masque volontaire, glaçant le regard, renforçant les mâchoires, s'était posé sur ce visage accentuant jusqu'à la dureté la régularité merveilleuse des traits. Telle, elle restait pourtant celle qu'il avait aimée dès la première rencontre, celle dont l'image passant à travers ses songes l'avait encouragé à vivre, à poursuivre…, mais elle était aussi celle qui, hors de lui, sans lui, avait suivi un chemin qui ne rencontrait maintenant le sien que par hasard…

Pat songeait. En elle, une sorte de cuirasse invisible semblait avoir emprisonné et atrophié son cœur. Entre elle et son propre cœur, il y avait son goût de connaître, de savoir, et cet orgueil pour tout ce que les hommes avaient fait, voulaient faire, allaient faire. À l'extrême d'un effort affirmant l'emprise de la volonté humaine sur le monde, elle était moins une femme que le produit assez monstrueux d'une confiance sans réserve placée dans l'avenir et les pouvoirs de l'intelligence. C'était pour elle, entraînés par elle, que tous s'étaient précipités dans cette aventure insensée. Elle leur avait insufflé sa foi, et donné l'orgueil de leur propre puissance. Elle avait cru à son œuvre, à leur œuvre, jusqu'à accepter maintenant d'en mourir. Et lui, le dernier rebelle, c'est dans ce néant qu'elle voulait l'entraîner avec elle.

Il pensa qu'elle était coupable. Coupable d'une erreur, qui sans doute n'était pas uniquement la sienne, mais qu'elle avait fait naître, acceptée avec joie et travaillé de toutes ses forces à accentuer. Mais parce qu'il la trouvait coupable, – et envers qui ? il ne savait, – parce qu'il la trouvait coupable, et comme atteinte d'une faille secrète dans la qualité de son âme, il se prit à l'en aimer davantage. Maintenant qu'elle allait en mourir, il pensa qu'il la rachèterait peut-être, – mais de quoi ? vis-à-vis de qui ? – par son propre sacrifice. Si lui, qui voyait l'erreur, ne l'avait pas jugée condamnable, qui donc pourrait la condamner ? Il soupira :

— Tout pourrait être si simple.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle.

Sans répondre, Pat dit : « Vous savez bien que j'ai déjà dit oui. »

Elle mit les mains sur ses épaules et le regardant dans les yeux :

— Jurez-moi que vous ne m'aimez pas.

Avec une aisance et une sincérité qui le surprirent lui-même, il répondit :

— On ne peut pas vous aimer.

Évy l'embrassa sur les deux joues, et retrouvant une voix d'enfant : « Venez voir les plans de la cabine de notre fusée, » dit-elle en l'entraînant.

IX

LE DERNIER FEU D’ARTIFICE

« *Toutes mesures seront prises afin que la cérémonie de départ de la fusée ait lieu avec tout l’éclat possible* », avait décrété le Grand Conseil exécutif et révolutionnaire.

Aussi, autour de la gueule du monstrueux canon affleurant la surface du sol, une armée d’ouvriers s’affairait à construire la plus gigantesque arène jamais édifiée sous la voûte céleste. Plus vaste qu’un cirque lunaire, elle devait recevoir huit millions d’hommes. Depuis des siècles, pareille quantité d’humains n’avait été rassemblée à l’air libre. Le retour à la lumière, l’épanouissement d’une pareille tache humaine sur le désert glacé devait dire l’importance du geste qui allait être tenté, et quelle suprême espérance arrachait la bête humaine aux ombres de sa tanière.

Les gradins du cirque, taillés dans un nouveau ciment à la glace, descendaient d’une hauteur de deux cents mètres jusqu’à la piste centrale au milieu de laquelle débouchait le tube. À la périphérie, se dressaient les batteries de projecteurs infra-rouges dont les ondes de chaleur maintiendraient pour la durée de la cérémonie une température humainement supportable. Dans l’infra-structure étaient logés les postes de secours, les circuits haut-parleurs, les chambres de télévision grossissante, les urinoirs aérodynamiques, les escaliers mécaniques à éclipses, les humidificateurs d’air, les bureaux de presse et de diffusion des images et du son, les casemates pour sapeurs et pompiers, les centrales de télécommande, les soutes à matière extinctrice, etc.

Au centre de l’arène vide et soigneusement recouverte de pur sable fluorescent extrait des plus grandes profondeurs, s’arrondissait auprès de l’orifice du tube la coupole d’un petit observatoire contenant le télescope chargé d’assurer le départ. Pointé sur Vénus, le télescope donnerait en effet de la planète une image qui, passant sur un relais photo-électrique, mettrait le feu à la charge initiale.

— En demandant à Vénus elle-même de donner le signal du départ, nous mettons l’entreprise sous un signe favorable, avaient déclaré les partisans de cette mesure. Grâce à cette précaution, nous ferons oublier au ciel ce que notre activité pourrait avoir de profanateur. Notre rôle d’hommes aura consisté à mettre en place les divers éléments de la

combinaison, mais nous aurons laissé à l'univers le soin et la responsabilité du coup de pouce final.

D'autres s'étaient irrités de ces précautions puériles où ils voyaient une abdication plus qu'une délicatesse, et comme une survivance des croyances ancestrales dans les puissances célestes : « Nous, les hommes, avons tout fait, disaient-ils, nous devons jusqu'au bout imposer notre volonté et l'heure que nous avons choisie. »

Pourtant, l'idée que Vénus déclencherait elle-même le départ avait tellement enflammé l'opinion publique, et fourni une telle abondance de copie aux services de propagande, que les objections de la conscience philosophique furent écartées et que la mesure fut adoptée.

— Peu importe, avait sagement tranché le président Sandersen, peu importe que le projectile parte parce qu'on appuie sur un bouton, parce que siffle un merle ou parce que passe une étoile, l'essentiel est qu'il parte.

Tout maintenant était en place pour la grande expérience. Le projectile terminé attendait son heure dans une chambre à température constante, veillé par une garde comme n'en connurent point les palais des rois morts. Les moteurs radioactifs étaient prêts à recevoir leurs trois kilos de radium pour tourner rond pendant deux mois d'espace-temps. Il ne restait qu'à parachever l'arène de lancement, à quoi nuit et jour s'employaient les équipes spécialistes des travaux du grand froid.

Le plan de mobilisation des spectateurs de la scène avait été réglé par avance dans les moindres détails. Quinze jours avant la cérémonie, les cartes d'invitation furent lancées. Chaque partie du monde avait droit à deux millions de délégués, l'Afrique à quatre millions. Les Africains ralliaient par voie souterraine, les autres par trains d'aéroglisseurs qui se succéderaient sans arrêt sur les pistes aménagées à la surface des mers gelées. Au jour J-8, les délégations des régions lointaines se mirent en marche vers Tombouctou préparée pour recevoir ses millions de visiteurs.

Les premiers qui arrivèrent furent les mineurs des mines radioactives de Bornéo. À eux revenait la gloire d'avoir fourni le radium nécessaire : le produit de deux cents années d'exploitation des mines, qui allait d'un seul coup s'évanouir dans l'espace. Les rudes visages de ces travailleurs défilèrent sur l'avenue Ranavalo, entre deux haies de spectateurs phosphorescents et enthousiastes. À demi-congelés par le voyage en surface, intellectuellement diminués par le travail dans les profondeurs, les arrivants ne pouvaient que répéter le cri qu'on leur avait seriné : « Dans Vénus, dans Vénus, dans Vénus… » Leur passage n'en fit pas moins une profonde impression. Puis, d'heure en heure, suivirent en portant leurs pancartes les délégations les plus

diverses : les planteurs du Brésil souterrain, les représentants de l'industrie lourde australienne, les ouvriers de la métaphysique hindoue, les deux cents familles lapones, les directeurs de bassins de carène, les chasseurs des restaurants de l'Équateur, les médecins légistes et les conservateurs d'hypothèques, les figurants de l'industrie du spectacle, la délégation des experts-comptables devant les tribunaux du Chili…

Pour permettre à toute la terre d'assister à ce défilé monstre, la durée du travail quotidien avait été réduite par décret à trois heures trente. Le reste du temps, la population du globe pouvait se rassembler devant les écrans de télévision qui reproduisaient la scène. « Les représentants de l'humanité défilent à Tombouctou, » annonçaient les haut-parleurs, et le bruit de bottes des bataillons s'élevait, tandis que, d'un bout de la terre à l'autre, on voyait entrer dans la capitale : l'amicale des coiffeurs de Rio de la Plata, l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Manille, les J.O.C.P.Q., les anciens élèves de l'école militaire de Panama, les délégués de la T.C.R.P., les membres de la loge « Huile de Banane et Fraternité », les Q.Q. de toute la planète, le congrès des professeurs de l'enseignement secondaire, les directeurs de l'enregistrement et du timbre, les membres du Trou-trou-klan, les disciples de saint Hubert et Nemrod réunis, les A.E.I.O.U., l'internationale des collectionneurs de fougères fossiles, les fanatiques du C.R.A.C., les représentants de l'Union des triporteurs, les élèves sages-femmes en chômage, etc., etc., toute une vision de Jugement dernier.

La capitale connaissait une fièvre et une animation sans précédents, mais l'ordre régnait. À tous les carrefours des mutilés du travail social vendaient des portraits d'Évy de la Condamine. Sans cesse il fallait renouveler les stocks de cartes postales représentant la fusée, le président Sandersen ou le système solaire. On ne parlait que de Vénus. Au musée des Antiques, tous les moulages des Vénus Callipyge, ou à fesses plus ou moins heureuses, furent enlevés en quarante-huit heures. Les deux derniers phoques savants du Cirque d'Hiver connurent un triomphe sans précédent dans l'histoire des phoques en faisant tourner sur leurs museaux deux ballons sur lesquels était inscrit ce mot magique : Vénus.

Si dense était la foule, si communicative son ardeur, que la température de la ville souterraine monta de plusieurs degrés. Les peaux de fourrure que chaque délégation devait à son heure aller essayer aux magasins d'habillement pour pouvoir monter en surface au jour J, paraissaient étouffantes. On ne pouvait croire que dehors il fît toujours aussi froid. Et le flot humain continuait à déferler sur Tombouctou, chantant maintenant à pleine voix un air idiot qui

dominait la symphonie de la terre, et était devenu la rengaine de l'heure :

Allons à Tombouctou
Pour pêcher les hiboux
Allons-ons dans Vénus
Pour y vivre tout nusse.

Quand le gouvernement annonça que tous les frais de séjour des délégués seraient à sa charge, l'enthousiasme passa toute limite. Le lait de renne fut délaissé pour le Pernod-pétrole, et le Ouiski-ouiska, boisson favorite de l'époque quinquennaire, coula à pleins bords. À l'unanimité de toutes les gueules de bois, la place centrale de Tombouctou, une merveille d'architecture troglodyte avec ses voûtes ogivales en style banquise flamboyante, fut baptisée : Place Sandersen. Le président lui-même reçut le nom d'« Évacuateur du Territoire ».

Pat passait au milieu de ces jours de liesse dans l'état d'esprit d'un condamné à mort. Avec une indifférence complète, il s'était soumis aux formalités médicales exigées du candidat au départ. Ses réflexes, son sang, ses humeurs, son cœur, ses viscères avaient été éprouvés, analysés, étudiés, toutes les réactions avaient été satisfaisantes, rien n'avait pu faire obstacle à ce que lui fût délivré son certificat d'aptitude à l'astronautique. Résigné, il avait accepté jusqu'à la solitude imposée par Évy qui, prétextant les derniers préparatifs, avait décliné ses timides demandes d'entrevue. Pat en avait été réduit à acheter, comme le dernier des provinciaux, une carte postale la représentant. Il avait poussé la naïveté jusqu'à l'aller contempler en secret à l'observatoire, à la lumière même envoyée par Vénus. C'était, pensait-il, l'unique façon qu'il aurait de voir se réaliser le rêve astronautique. Sous la pâle clarté filtrant à travers la lunette, le visage de la carte postale n'était guère qu'une tache blanche : tout l'écart du désir à la réalité se pressentait dans cette puérile expérience.

Si Évy restait invisible, ce n'était pas qu'elle s'occupât à signer les milliers de photographies envoyées chaque jour par ses admirateurs, elle s'était proposée une autre tâche : emporter du monde le savoir le plus poussé, le plus complet qu'il fût possible, et n'oublier dans l'arche qui allait voguer loin du déluge de froid, aucune des plus récentes conquêtes de l'esprit humain. Sa tête était une encyclopédie vivante. Dans les laboratoires et les bureaux d'études, elle se penchait sur les plus récentes tentatives : les boulets-sondes pour la prospection du sol lunaire, le moteur à bactéries, la conservation de la vie par les ondes sans aucun processus alimentaire, le réactif annonciateur de la mort, la

machine dite à prouver la non-existence de Dieu, le fil à couper l'électron, rien n'échappait à sa curiosité. La somme de travail fournie par les cerveaux humains, l'ingéniosité dont ils avaient fait preuve pour élever grain à grain l'édifice de la connaissance, la confondaient d'admiration et de gratitude envers l'intelligence. Elle eût voulu pouvoir tout prendre, tout emporter dans une formule magique.

— Dites-moi le mot de passe qui permettrait à quiconque de pénétrer et de s'orienter dans le domaine magique de la compréhension des choses, alla-t-elle demander au vieux philosophe Ramuntcho dont l'*Hypercritique des rapports entre la dialectique et les postulats mobiles de la raison* passait pour le dernier mot de la sagesse à l'époque quinquennaire.

Le vieux philosophe Ramuntcho posa sur elle son regard éteint par la spéculation et par l'âge. Il soupira et dit : « Vous êtes bien belle, madame. »

Évy en fut quitte par un haussement d'épaules. Son éducation philosophique était faite.

Elle envoya au vieux singe une de ses photos dédicacées.

Le jour allait se lever du grand départ. Toute la nuit, l'activité la plus insensée n'avait cessé de régner dans Tombouctou. Revêtus de leurs combinaisons fourrées, les spectateurs gagnaient par paquets de cinq cents les élévateurs conduisant au grand cirque terrestre. Ils débouchaient sous le ciel sombre et glacé où, de la Polaire à la Croix du Sud, s'était rangée toute l'armée des étoiles. Les têtes se levaient vers la voûte profonde, et nombreux étaient ceux qui, ayant toujours vécu sous la terre, tournaient leur premier regard vers le ciel étoilé.

— Où est Vénus ? demandaient avec insistance maintes voix.

Les haut-parleurs durent répéter à satiété :

— Vénus n'est pas encore visible. Elle ne se lève qu'après le soleil dont l'éclat ne permettra du reste pas de distinguer la planète à l'œil nu.

La foule murmura, comprenant mal qu'entre tant d'étoiles on n'ait pas choisi la plus belle et la plus visible.

— On nous trompe, jetèrent quelques mécontents ou quelques farceurs.

Mais, en dépit des radiateurs infra-rouges, il faisait trop froid pour que ce mécontentement pût prendre de l'ampleur. Une ration de percoverre, opportunément distribuée, fit taire les murmures. Cependant, par fournées, les nouveaux arrivants envahissaient toujours les gradins. Avant l'aurore les huit millions de spectateurs, tous poilus comme des ours, étaient en place. Pour la première fois dans l'histoire,

le soleil allait se lever sur une assemblée humaine d'une pareille densité.

Tous les yeux étaient fixés sur l'arène fluorescente où des hommes, qui semblaient minuscules, s'affairaient encore autour du canon géant dont la gueule était couronnée par une spirale d'Archimède, emblème de la révolution astronautique. L'aurore s'annonçait. Une troupe s'avança dans l'arène : c'était l'orchestre philharmonique de Tombouctou, armé de trompettes vétustes. Les musiciens se disposèrent suivant les rayons du cirque et, pavillons tournés dans toutes les directions, ils sonnèrent la diane, vieil air de l'époque quaternaire.

— Nos ancêtres s'éveillaient au son aigrelet de ces cuivres, expliquèrent les haut-parleurs, ils sellaient leurs chevaux et partaient à la conquête du monde. La Section d'Histoire du Globe a cru devoir saluer de ces mêmes notes le jour où nous allons partir à la conquête du ciel.

Un murmure approbateur passa sur les gradins, s'enflant, mourant, renaissant, remontant de l'arène aux plus hautes travées, balayant doucement l'immensité du cirque, comme une bouffée de vent sur la cime des forêts antiques. Et le temps que mettait ce murmure à passer et s'éteindre disait, mieux que tout chiffre, l'importance de la masse humaine rassemblée en ce lieu.

La cérémonie commençait. Les projecteurs ultra-violets s'allumèrent qui devaient éclairer la scène pour les spectateurs des antipodes rassemblés dans les télé-cinémas. L'équipe spéciale de graissage prit place sur la tranche du canon, et commença d'arroser de lanoline brûlante les parois du tube. Cependant, le Grand Conseil exécutif et révolutionnaire faisait son entrée dans la tribune officielle. La milice présenta les armes. La foule poussa frénétiquement les beuglements d'usage et d'une seule voix chanta le premier couplet de l'*Interastrale*, hymne officiel depuis la révolution. Le président Sandersen répondit aux acclamations par le salut révolutionnaire : l'index dessinant en l'air autour du pouce une spirale d'Archimède. Un peu inexpérimenté, il avait l'air de jouer des castagnettes. Durant le silence qui suivit, on vit le service d'ordre allumer au milieu des personnages officiels et légèrement décrépits, quelques braseros. Leur caractère vétuste provoqua l'hilarité générale.

Soudain, un bruit de tonnerre sortit des haut-parleurs, se fondit en sonorités d'orgues, enfla derechef, et fit vibrer comme une seule colonne d'air toute l'atmosphère du cirque : la musique des ondes jouait l'ouverture de la *Voûte Céleste*, marche mondiale composée pour la circonstance par le dernier organiste de la planète : le maître Saint-Exupète. Le morceau, heureusement court, fut écouté debout par

l'assistance qu'émut bien davantage l'annonce de la présentation du projectile.

Amené sur un treuil électrique, il s'offrait aux regards comme un œuf de couleur crème. Dans l'immense arène, il semblait presque perdu : un œuf de fourmi. Était-ce là vraiment ce qui devait contenir et emporter tant d'espoir ? Un murmure de déception parcourut la foule : la montagne semblait accoucher d'une souris. Mais des détails techniques furent aussitôt déversés par les haut-parleurs :

— « Le projectile-fusée d'une hauteur de douze mètres vingt-cinq est d'une épaisseur telle que trente-cinq hommes aux bras étendus parviennent à peine à l'encercler à hauteur de la ceinture. Il résiste à toutes les pressions industriellement réalisables. Tous les métaux de la classification périodique sont entrés dans sa fabrication. Huit d'entre eux arriveront avec lui pour la première fois dans Vénus. Une chaleur de 20° est automatiquement maintenue à son intérieur en dépit de variations de température extérieure pouvant aller du zéro absolu au point de fusion de l'acier. Deux trous d'homme donnent accès au compartimentage interne qui comprend deux chambres, une piscine miniature, un jardin japonais et un trousseau complet en papier microbicide.

« La durée du voyage sera d'environ huit semaines. L'automaticité de marche et de fonctionnement sera telle que les occupants, enfermés comme le fœtus dans la matrice maternelle, n'auront qu'à se laisser vivre pendant cette gestation de deux mois avant d'éclore à la vie nouvelle sur la planète où ils seront portés. »

Cependant, une énorme grue de levage avait saisi le projectile par la pointe, et le tenait suspendu au-dessus de la gueule du canon.

— Vous allez assister à la cérémonie du baptême du premier vaisseau astronautique, prévint le haut-parleur.

Un mouvement se fit dans la tribune officielle, le microphone passa aux lèvres d'un membre du gouvernement :

— La marraine de ce premier navire qui voguera sur l'éther est l'Humanité. Déléguée par nous tous, cette petite fille, Mlle 703.432, née de père et de mère inconnus, va briser sur la coque de métal la bouteille symbolique, mais le navire n'aura pas de nom : les noms n'appartiennent qu'à la terre.

L'enfant lança la bouteille. Les microphones, heureusement rapprochés, transformèrent le choc léger du verre en coup de canon, lequel couvrit opportunément les protestations d'une moitié des spectateurs, ceux qui, placés à l'opposé de la bouteille, n'avaient rien pu voir de ce geste essentiel.

Maintenant, l'heure était venue d'entendre le message du Grand Conseil exécutif adressé à la terre tout entière. Un stentor prit place devant le micro, et commença :

« Hommes,

la vaste pyramide de la recherche et du savoir humains dont les assises se perdent dans la nuit des temps quaternaires, et dont les degrés successifs furent péniblement gravis à travers les âges par l'esprit, va dans un instant s'achever en un jet de fusée qui doit prolonger la terre jusqu'à la prochaine planète. Voici venu le moment où les paroles ont autant d'importance que les actes.

« Nous demandons d'abord qu'une minute de silence soit observée afin que revivent dans vos mémoires les noms de Montgolfier, Pilâtre de Rozier, Crocé-Spinelli, qui atteignit huit mille mètres, le professeur Piccard et ses dix-sept kilomètres, et avec eux tant d'autres, heureux ou malheureux, qui nous montrèrent la voie de l'évasion et qui nous entr'ouvrirent cette porte du ciel par laquelle nous allons enfin pouvoir fuir. »

Suivirent soixante secondes de silence approximatif, car le froid commençait à faire tousser bien des poitrines, et l'orateur reprit :

« Un couple d'entre les nôtres va quitter le sein de l'espèce et prendre possession de l'espace. D'eux à nous, la distance va fantastiquement croître à chaque seconde. Pour la première fois la famille humaine se sépare.

« Ceux-là qui vont partir, n'emportent pas seulement notre espoir, l'avenir de l'humanité et de l'intelligence ; ils emportent encore une part importante de ce qui nous était nécessaire pour vivre. Hommes, il faut que vous sachiez ce qui suit : Tel l'athlète au terme de sa course, en lançant sa poitrine au devant du but, brise son cœur dans le bond qui lui assure la victoire, tels sommes-nous peut-être en ce moment, nous hommes, car ce dernier sursaut par lequel nous envoyons au fond du ciel les porteurs du message de l'intelligence, ce dernier effort peut être pour nous tous un effort mortel. Nous allons rester démunis du radium nécessaire. Entre la prolifération d'une multitude définitivement liée à son lit de mort, et la libération d'un seul pour le salut de l'espèce, il fallait choisir. Nous avons choisi pour vous dans le sens du plus grand risque : le seul qui offrait à l'esprit de l'homme une chance de survie. Ce sera notre honneur d'avoir fait un tel choix, ce sera votre honneur, hommes, de l'avoir accepté. L'espèce humaine était la seule qui fût capable de sacrifier volontairement le nombre à l'individu.

« Vous allez voir se jouer la partie suprême de la bataille engagée

entre l'Homme et les forces hostiles de la Nature. L'œuvre de l'intelligence sur la terre va prendre sous vos yeux sa signification dernière. À ceux qui auront vécu cette minute, que peut importer de mourir ? Ils savent ce que jusqu'à ce jour n'ont pas su les mortels, ils savent qu'ils ne meurent pas en vain et ce pour quoi ils meurent.

« Mais détournons nos pensées de nous-mêmes. Vous avez devant vous celle et celui qui vont partir… »

Pat et Évy se tenaient derrière l'orateur qui s'inclina vers eux. Un rugissement d'enthousiasme parcourut les gradins. Les bras se levèrent, les fanions des délégations s'agitèrent. Sifflets, crécelles, sirènes de poche entrèrent en action. Pendant près d'un quart d'heure, il fut impossible d'entendre quoi que ce fût. Les opérateurs de télévision, pour prendre de gros plans, se rapprochaient à toucher les visages du couple immobile. Les trépignements de la foule faisaient vibrer toutes les poutres du cirque. Enfin le stentor put poursuivre :

« En votre nom à tous, au nom de l'Humanité, je me tourne vers ceux-là et je leur dis :

« Partez donc, fils des hommes, partez chargés du message humain que vous allez porter sous des cieux plus cléments. Nous allons vous jeter à l'espace, comme jadis le marin la bouteille à la mer, pour dire ailleurs ce que nous fûmes. Emportez l'étincelle sacrée dans la coque de métal. Qu'elle aborde heureusement sur la rive lointaine et que brille encore pendant des millénaires cette flamme de l'intelligence qui fera un jour flamber l'univers. Votre victoire sera notre victoire.

« Si, de Vénus, vous regardez parfois cette terre qui ne vous verra bientôt plus, souvenez-vous de nous, les hommes restés prisonniers sous le manteau de glace recouvrant le vieux monde. Souvenez-vous de la lutte que nous avons menée ensemble, de la tâche géante que nous avons entreprise et à laquelle vous aurez dû de vivre. Que cette terre qui fut le berceau de l'espèce et sera notre cimetière vous inspire parfois une pensée reconnaissante et émue. C'est le vœu que nous formons. Ô vous qui allez être sauvés, ceux qui vont mourir vous saluent ! »

À ces mots, l'immense foule pressée sur les gradins se leva, et d'une seule voix répéta : « Ceux qui vont mourir, vous saluent ! » Le cri monta dans l'air glacé, fut repris par les microphones, multiplié par les haut-parleurs qui le déversèrent à nouveau sur la foule. Soudain, devenus fous d'enthousiasme, les spectateurs se ruèrent vers l'arène, véritable raz de marée humain menaçant de tout emporter, de tout balayer avec lui. Devant ce péril, il fallut mettre en jeu les terribles mesures de précautions prévues en cas de panique : le courant fut lancé dans les fils protecteurs de l'arène. Silencieusement électrocutés

sur douze rangs, les infortunés spectateurs de tête, premières victimes de l'idéal astronautique, firent un barrage de leurs corps à la foule tempétueuse.

— Qu'ils parlent ! Qu'ils nous parlent ! hurlèrent des voix au sommet des gradins.

Des antipodes venaient à ce moment, portés par les ondes magnétiques, les cris poussés par les spectateurs invisibles de la scène : « Ceux qui vont mourir, vous saluent ! »

Déférant au désir de la multitude, Évy s'approcha du microphone. L'émotion la privait de ses moyens :

— Il ne nous reste que quelques instants avant d'embarquer. À tous, merci. Et non pas adieu, mais au revoir… Pat, voulez-vous dire quelque chose ?

Cette dernière phrase, prononcée trop près du microphone, fut déversée sur le cirque où elle déchaîna une tempête de rires. Pat, les oreilles bourdonnantes après tant de clameurs populaires, et plus pessimiste que jamais, n'avait envie que de répondre : « Celui qui va mourir, vous salue, » mais un tel manque de foi dans l'issue de l'aventure ne pouvait s'afficher à la face du monde. Il secoua négativement la tête, et comme le public insistait encore, il se contenta de se serrer les mains au-dessus de la tête à la manière des boxeurs. Une ovation sans fin montra que son geste lui avait irrésistiblement gagné le cœur de l'hydre populaire.

Dominant le tumulte, le haut-parleur du chronométreur officiel annonçait :

— Le départ aura lieu dans dix minutes. Regardez en l'air.

Très haut dans l'azur, un avion stratosphérique traçait des lettres de fumée. Bientôt on put lire VÉNUS, comme si, sur l'émail bleu du ciel, il fût déjà possible de voir le nom de la gare lointaine… Des applaudissements s'élevèrent. Mais déjà dans l'arène, le moteur de la grue de chargement ronflait.

Les trous d'hommes du projectile étaient dévissés. Le président Sandersen fourrageait nerveusement dans les poils de sa barbe, en proie à l'émotion de l'ingénieur au jour du lancement. Après les flots de l'éloquence officielle, personne ne trouvait rien à dire.

Le directeur des travaux s'avança vers le couple, un écrin à la main. Il l'ouvrit : c'étaient deux capsules en gélatine extra-mince, contenant le sérum de M.-G. Pasteur. Les partants devaient se mettre les capsules sur la langue, et le choc initial du départ, en produisant la rupture de la gélatine, assurerait l'ingestion automatique du sérum. Évy remercia d'un sourire. Pat se mit tout de suite la capsule dans la bouche,

trouvant là une excuse commode pour ne plus rien dire.

Déjà Évy avait pénétré dans la fusée. Pat s'engouffra à son tour dans le trou d'homme. Une voix, – la dernière qu'il entendit, – cria du haut des gradins : « Tu as bien ta licence de mariage, au moins ? » Puis le moteur électrique de la grue de chargement embraya. La descente du projectile à l'intérieur du canon se fit au milieu du silence religieux de l'auditoire.

— Le départ aura lieu dans trois minutes, les temps seront donnés toutes les minutes, cria le haut-parleur.

Le petit télescope de pointage se balança légèrement dans la fente de sa coupole. Les personnages officiels regagnèrent leur tribune. Maintenant le câble de descente du projectile remontait rapidement à vide.

— Deux minutes, fit le haut-parleur.

Le président Sandersen arracha son bonnet de fourrure sous lequel il étouffait. L'orifice du tube était entièrement dégagé. Les regards allaient de la gueule noire du canon à l'espace céleste ouvert au-dessus des visages.

— La dernière minute.

Une sonnerie s'éleva : c'était l'appel aux morts dont les notes lentes se balancèrent longuement dans le silence universel.

Le petit télescope était braqué sur le point du ciel d'où Vénus invisible allait déclencher le départ. Les respirations se ralentirent, l'émotion pesait sur les poitrines. Le monde entier sembla se faire immobile.

Un trait de feu s'inscrivit dans le ciel, aussitôt suivi d'un effroyable grondement qui, parti des entrailles du sol, s'épanouit à l'air libre en hurlement fantastique. La vieille terre sursauta comme une femme en couches. Un souffle brûlant passa sur l'arène gigantesque, couchant irrésistiblement les rangs de la foule médusée.

Le projectile était parti.

X

VÉNUS TOUT ENTIÈRE

Le premier rayon jaillit brusquement au-dessus des collines, et peu à peu le soleil se leva. Un souffle frais passa sur les crêtes, glissa dans le silence encore nocturne des choses, puis se perdit au loin sur la mer d'un gris pâle.

De longues minutes s'écoulèrent. Une à une les vapeurs réfugiées dans le creux des vallons montèrent et s'évanouirent dans l'azur. Les feuillages, d'abord surpris par la clarté renaissante, calmèrent leurs frissons. Quand, du souffle de l'aurore il ne resta que la tiédeur du jour, une bergeronnette s'avança sur la grève pour répondre au clapotis du flot par son chant du matin.

Sur le sable, au bord de la vague, gisait une masse brune et velue, seule tache sombre en ce monde lumineux. L'oiseau, en quelques bonds, s'approcha, prit peur et s'envola. La vague transparente continua seule à battre le rivage.

Du fond du ciel, le soleil d'été déversait maintenant de pleins flots de lumière. Lorsque, dans ce bain de clarté, commença de s'élever la chaleur, la masse brune et velue, inerte sur la plage, tressaillit.

Elle s'étira ; deux bras, deux jambes s'allongèrent. Le corps tourna sur lui-même, puis longtemps encore resta immobile. La main, enfin, arracha le masque qui couvrait le visage, et Pat ouvrit les yeux à la lumière du ciel. Ébloui, il referma aussitôt les paupières.

Quand, à l'abri de ses doigts joints, il put couler sur l'univers un nouveau regard, rien encore ne s'éveilla dans son intelligence. Il ruisselait de chaleur. D'un geste brusque, il ouvrit sa combinaison de fourrure, l'arracha, se dépouilla de ses vêtements, invinciblement gagné par le bien-être de cette délivrance. Nu, il se dressa. L'air frais enveloppa et caressa tout son corps. Alors, il sourit de plaisir.

Gauchement, il risqua quelques pas sur la plage. Le contact du sable, tiède à la plante de ses pieds, le surprit comme une agréable caresse. Mais devant la trace de ses pas, il demeura songeur. De tout son poids, il appuya : le sol résista. Alors, comme rassuré, il redressa la tête et porta son regard au loin vers l'étendue.

La mer immobile poussait presque jusqu'à lui sa nappe bleutée bordée d'un filet d'écume. Sur le sable d'une éclatante pureté, une

tache s'allongeait, longue et bien dessinée. Il leva le bras, sauta, se plut à voir la sombre silhouette reproduire ses gestes, et rit de pouvoir jouer avec son ombre dans un bain d'air léger.

De nouveau accroupi sur le sable, il plongeait ses doigts dans la fine poussière blanche, il faisait à pleines poignées ruisseler sur son corps cette pluie caressante qui ne laissait point de traces. Enfin, grisé de plaisir, se laissant aller tout au long sur le sol meuble et chaud, il l'étreignit de ses bras étendus.

Les épaules au sol, les membres allongés à l'extrême, sûr désormais de l'asile et de l'abri que lui offrait ce mur solide derrière lui, il pouvait regarder face à face le ciel où brillait l'immense globe du soleil. Sa chaleur s'insinuait en lui, attirante, semblant vouloir mêler sa chair au reste de l'éther, l'entraîner dans un universel concert d'ondes et de lumière pour ne plus faire de lui qu'une bulle transparente, amie du vent qui passe, ivre du bonheur d'être.

Il remonta la pente, de la plage à la prairie en fleurs. L'herbe humide, plus douce encore que le sable, caressait ses chevilles. Jusqu'aux collines bleutées s'étendait un vaste domaine. Baies et fleurs couvraient les buissons. De grands arbres s'enlevaient haut dans le ciel. Un silence complice invitait à entrer dans ce jardin sans maître où nulle présence ne paraissait troubler l'ordre calme des choses.

Ses pas le portaient sans effort vers tout ce qui attirait son regard. Il allait à sa fantaisie, poussé par un désir d'enfant vers la chose nouvelle. Un buisson d'aubépines le retint sous son nuage de parfum. Plus loin, de hautes fleurs dressèrent jusqu'à sa ceinture leurs ombelles dorées, offertes à la caresse de ses mains étendues. Elles laissèrent au creux de ses paumes une poudre odorante qu'il respira longuement.

En dévalant d'un coteau tout tapissé de prèles, il perçut un étrange murmure. Le bruit venait d'un buisson de jeunes saules. Sous les branches basses, il découvrit la source. Il se pencha, trempa ses mains et son visage dans cette fraîcheur liquide. Les yeux fermés, il but, faisant palpiter sous ses lèvres le filet limpide au long des brins de mousse. Cependant, le merveilleux silence se faisait plus profond avec le milieu du jour. Les oiseaux s'étaient tus à l'abri des feuillages. De minces traînées vaporeuses s'étiraient dans les lointains du ciel. Il but encore et, satisfait, laissa aller sa tête à l'ombre des branchages.

Quand il s'éveilla, le soleil de ce jour était très haut encore. Ses yeux reconnurent sans surprise le ciel, la vallée, la source, et le bonheur s'épanouit en sa chair. Un papillon effleurait sa hanche où les longues fleurs avaient déposé leur parfum. D'un souffle, il renvoya les ailes diaprées à leur envol flexible. Tout l'univers autour de lui n'était que souplesse et silence.

Soudain, un craquement se fit entendre dans les branches, et, pour la première fois depuis l'éveil du matin, la crainte envahit son cœur.

Tous les sens alertés, il suivait l'approche du bruit. Du regard, il chercha une arme : il était faible et nu, sans défense. Le froissement se faisait tout proche, quand, brusquement, tout se tut. Alors, prudemment courbé, il avança à son tour.

En rampant à travers un bouquet de tiges grasses, il aperçut une forme blanche, nue comme lui, et plongée dans l'eau du ruisseau. Longtemps il observa, avant d'oser avancer à découvert. Au bruit de ses pas, la forme blanche se dressa. Le voyant, elle ne marqua point de surprise. Debout et muets, ils se détaillèrent longuement du regard.

Enfin, Évy eut un sourire. Elle passa les doigts dans sa chevelure mouillée et coula vers l'homme un regard entre ses paupières mi-closes.

Pat avança la main tendue.

Tout comme il avait caressé les hautes fleurs des prés, il effleura l'épaule nue. Il allait se pencher sur sa paume afin d'en respirer le nouveau parfum, quand elle lui prit la main. Alors, lui, la guida vers la source où il avait bu.

La crainte avait maintenant quitté son cœur. Cette main, prisonnière de sa main, lui rendait sa confiance en la douceur des choses. Un narcisse s'inclinait à la surface de l'eau, il le cueillit, le tendit à la forme blanche. Des fleurs de ce séjour, c'était la première dont il brisait la tige.

Du geste, il montra le lit où il avait dormi. Il se pencha, puisa l'eau dans le creux de ses mains, et l'offrit à celle qui l'avait suivi. Elle but, inclinant la tête. Ses cheveux défaits vinrent frôler les poignets tendus. L'eau fuyait goutte à goutte entre les doigts serrés. Il sentit s'appliquer au creux de ses mains le masque tiède d'un visage, et deux lèvres chaudes se posèrent au milieu de ses paumes.

Il releva la tête penchée, en tourna vers lui le regard et, plongeant tout au fond des yeux bleus, il parut y chercher quel mystère habitait la forme blanche. Sur l'iris transparent, il voyait se refléter son propre visage, et, derrière lui, minuscule mais extraordinairement précise, l'image d'un ciel plus profond et plus bleu d'être rassemblé sur ce camée humide.

Ce fut la forme blanche qui, à son tour, l'entraîna vers le sommet de la colline. Sur la crête, elle eut un geste pour envelopper tout le paysage. Puis, le provoquant du regard, elle s'enfuit vers une autre crête. Pat se lança à sa poursuite. Ils coururent à perdre haleine, par les monts et les plaines. Quand, épuisée, elle se laissa aller sur le sol, Pat

s'allongea auprès d'elle. Il passa le bras autour de sa taille. Elle haletait. Leurs flancs se touchaient. Ils devinrent graves l'un et l'autre.

Dans le ciel, le soir se préparait à venir. À l'horizon, la mer lointaine n'était plus qu'un trait bleu. Vers l'intérieur s'étageaient les montagnes, d'autant plus nacrées qu'elles étaient plus lointaines. Un singulier bonheur dilatait la poitrine de Pat : le sentiment d'une sécurité complète, jamais éprouvé jusqu'alors. Étendu sur l'herbe rase, il respirait la douceur même du soir, au sein d'un monde paisible où fruits et fleurs disaient la promesse d'un éternel été. Un monde où chaque plante, chaque feuille, chaque grain de sable se faisait complice de son bonheur, et la poudre d'or du couchant semblait sceller dans le ciel ce pacte d'amitié entre lui et les choses.

Tandis qu'il rêvait dans le soir, Évy s'était silencieusement éloignée. Mais, proche ou lointaine, n'emportait-elle pas son image vivante dans son regard ?

Elle revenait vers lui, et il la regardait gravir la pente dans l'auréole de gloire que lui faisaient les derniers rayons du soleil jouant sur sa chevelure. Il l'attendait, allongé sur le sol, le buste soulevé, l'accueillant par avance de toute sa confiance heureuse. À quelques pas de distance, elle tendit vers lui le bras et la main. La main tenait une chose ronde et rouge. Et le regard de Pat ne put se détacher de cette chose…

Très loin en lui, par delà une nuit sans limites, il lui semblait que quelque part, ailleurs, il avait déjà vu ce que ses yeux présentement voyaient. Et des mots vinrent d'eux-mêmes à ses lèvres, avant qu'il en retrouvât le sens :

— Un fruit d'une espèce disparue, une pomme…

Alors se détacha un pan de l'ombre bienheureuse qui avait recouvert l'immense fresque de sa mémoire en déroute. Le fragment d'un passé infiniment lointain affleura de nouveau à la lumière de sa conscience. Il voyait, sur un fond de désert, une blouse blanche, Ophis, le botaniste sortant des serres, et montrant le fruit rouge… Et maintenant, lambeaux par lambeaux, mais avec une déconcertante rapidité, des morceaux du passé revenaient à sa mémoire : un monde, un autre monde de glace et de dédales souterrains emplis du halètement de machines monstrueuses et de foules grouillantes où chacun étouffait dans l'haleine des autres, un monde perpétuellement menacé où l'effort, les sueurs et l'angoisse occupaient chaque minute, un monde où la mort était reine de la banquise aux enfers des profondeurs.

Puis ce fut plus terrible encore, il réentendit la phrase du vieux maître : « Religion caractéristique de l'ère quaternaire… » Et lui,

l'homme de l'histoire, le dévot du passé, la risée de tous ceux qu'attirait le mirage de l'avenir, il retrouva le souvenir des vieux livres sur la poussière desquels s'était penchée sa curiosité de rêveur inutile. Maintenant, il se souvenait, il savait : le fruit de l'arbre de la connaissance. Du monde dont il s'était enfui, il avait, lui, emporté le seul secret qu'il importait de savoir, il savait quel poison, source de toute corruption, était contenu dans le fruit rouge. D'un bond il se leva, la main en avant, pour écarter le spectre épouvantable de l'avenir…

Évy, de toutes ses dents, mordait déjà dans la pulpe crissante.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2015

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, HélèneP, Coolmicro.